

M^{RS} DE LA PASTURE

Jeanne
la petite mère

(The Toy tragedy)

Traduit de l'anglais par BL. DE MÉRY

ILLUSTRATION par A. DE CASIMACKER

DEUXIÈME ÉDITION



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1925

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

(89 volumes, richement illustrés)

Chaque volume est vendu soit broché, soit relié, tête dorée.

A la Belle Étoile.
Ami Benoît (L').
Ange et les Deux Démons (L').
Apprentie du Capitaine (L').
Au Clair de la Lune.
Au Pays des Binious.
Aventures de Rémy (Les).
Bête au bois dormant (La).
Bon Géant Gargantua (Le).
Bonne Idée de l'Oncle Mathieu (La).
Capitaine Bellormeau (Le).
Capitaine Henriot (Le).
Chemins de traverse.
Chevalier Carême (Le).
Chez Mademoiselle Hortense.
Chryséis au Désert.
Colères du Bouillant Achille (Les).
Colons de l'Ile Morgan (Les).
Corsaires et Flibustiers.
Deux Gars de Roz-Gouët (Les).
Droit Chemin (Le).
D'une rive à l'autre.
Émeraude des Incas (L')
En haut du Beffroi.

En vacances aux bords du Rhin.
Exil d'Henriette (L').
Expédients de Farandole (Les).
Famille Fenouillard (La).
Fils de Chef.
Flibustiers (Les).
Fredaines de Mitaize (Les).
Frères de lait.
Histoire de deux Enfants de Londres.
Histoire de la Bique.
Histoire d'un Honnête Garçon.
Histoire d'un Vaurien.
Historiettes pour Pierre et Paul.
Hochet d'or (Le).
Idée fixe du Savant Cosinus (L').
Jacques la Chance et Jean la Guigne.
Jamais contents !
Jeanne la petite mère.
Journées de deux petits Parisiens.
Jours d'épreuves.
Kerbiniou le très madré.
Légende de l'Émir (La).
Lunettes bleues (Les).
Malices de Plick et Plock (Les).
Mathurins du Bayard » (Les).
Mémoires d'un Éléphant blanc.
Mémoires de Primevère (Les).
Mon Ami Rive-Gauche.
Mon Oncle Range-Tout.
Monsieur des Antipodes (Le).
Moulin Fliquette (Le).
Mystère de Courvaillan (Le).
Patron Nicklaus.
Pari d'un Lycéen (Le).
Passe-Partout et l'Affamé.
Petit Grand et le grand Petit (Le)
Petits Cinq (Les).

Petits Patriotes (Les).
Pierrot et C^{ie}.
Portefeuille rouge (Le).
Potier de Provence (Le).
Princesse Sarah.
Prisonniers de Bou Amâma (Les).
Providence de François (La).
Pupille de mon Ami (Le).
Quentin Durward.
Rêve de mon Enfance (Le).
Rita.
Robert le Diable et C^{ie}.
Robinsons de la N^{lle}-Russie (Les).
Roi de l'Ivoire (Le).
Roi des Jongleurs (Le).
Sapeur Camenber (Le).
Six nouvelles.
Tante Cacatois.
Tante Dorothée.
Teppe aux Merles (La).
Téâtre chez Grand'Mère (Le).
Trésor de Guerre.
Triomphe de Bibulus (Le).
Un Parisien à Java.
Un Parisien aux Philippines.
Une Histoire de Sauvage.
Vacances de Prosper (Les).
Voyage du matelot Jean-Paul.
Voyage du novice Jean-Paul.
Yves Kerhelo.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue BIBLIOTHÈQUE DU PETIT
FRANÇAIS N° 135.

M^{RS} DE LA PASTURE

Jeanne *la petite mère*

(The Toy tragedy)

Traduit de l'anglais par BL. DE MÉRY

ILLUSTRATION par A. DE CASIMACKER

DEUXIÈME ÉDITION



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1925

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Traduction autorisée
par Messrs CASSELL AND C^o, Éditeurs



JEANNE LA PETITE MÈRE

I

Seuls, maintenant, tous les quatre, dans le compartiment, les enfants restaient silencieux ; leurs visages rieurs étaient imprégnés d'une soudaine gravité ; ils promenaient sur l'intérieur banal de ce wagon l'écarquillement de leurs yeux, d'où les pleurs semblaient prêts à couler.

Jeanne, l'aînée, plus consciente de leur brusque isolement, tourna la tête vers la glace de la portière. L'atmosphère de la gare, embrumée d'une impalpable poussière de charbon, où les locomotives semblaient de formidables monstres, était peu faite pour distraire la fillette de la tristesse qui l'envahissait. Les larmes qu'elle refoulait roulèrent sur ses joues et s'écrasèrent sur son vêtement en larges gouttelettes. Ce brouillard humide mettait devant ses prunelles une sorte de voile qui obscurcissait sa vue.

Elle distingua, pourtant, à travers cette buée déformante, une large et imposante silhouette féminine. Elle essuya furtivement ses paupières rougies ; et elle vit, nettement, une dame grosse, grande et forte, entre deux âges, qui approchait son visage de la vitre pour regarder l'intérieur du wagon. La fillette se jeta en arrière pour laisser entrer la voyageuse, comme elle paraissait en avoir l'intention ; mais celle-ci reculait aussitôt et Jeanne l'entendit très distinctement dire, à la domestique qui la suivait :

« Non, Jessie, pas dans ce compartiment, il est plein d'enfants ! Je déteste voyager avec les enfants, ils sont trop bruyants... Cela me casse les oreilles ! »

La femme de chambre reprit les bagages qu'elle avait déjà posés à terre pour aider sa corpulente maîtresse à prendre place dans le train, et la dame s'éloigna vers le compartiment voisin avec une moue désagréable, provoquée par la vue de ces quatre petits. Elle n'avait pas même remarqué la trace des larmes fraîchement essuyées sur les joues de l'aînée : elle était trop occupée du chien ébouriffé et minuscule qu'elle tenait dans le pli de son bras, contre sa poitrine.

« Il y a des dames qui préfèrent ainsi les chiens aux petits enfants ! pensa Jeanne, avec une nouvelle envie de soulager par des pleurs son cœur tout gonflé d'inquiétude. Et il y a des enfants, comme nous, qui n'ont plus de maman pour s'occuper d'eux. »

Un soupir souleva sa poitrine ; résolument elle chassa les pleurs qui allaient noyer ses yeux et redevint la grande sœur qui en impose aux petits par son courage et sa fermeté. Elle n'avait que treize ans, pourtant. Mais elle avait déjà la douceur innée qui fait les mères excellentes. Elle se pencha, avec une charmante tendresse, vers la petite Paméla, tapie contre elle, dans la mi-obscurité du compartiment, passa ses doigts dans les boucles blondes de la fillette et déposa sur son front un gros baiser, qui claqua presque joyeusement.

« Ze voudrais voir maman, zézaya le bébé dans son délicieux babil d'enfant de quatre ans.

— Maman est si heureuse au ciel, qu'elle ne voudrait pas revenir dans ce vilain train, où il fait froid », répondit Jeanne courageusement.

Et elle s'efforça de sourire au garçonnet de sept ans, qui, assis sur l'autre banquette, la fixait de ses grands yeux noirs.

« J'aurais voulu que papa attende jusqu'à ce que le train soit parti », prononça-t-il, en secouant sa figure ronde et rose.

Et il prit garde de ne point déranger le chapeau de paille qu'il tenait soigneusement sur ses genoux afin que les bords ne fussent pas cassés quand il appuyait sa tête sur les coussins.

« Pourquoi, Tommy ? interrogea d'un ton sec Elsie, la cadette, une jolie fillette de onze ans, toute fraîche, toute blonde.

— Parce que j'ai un peu peur, avoua Tommy. Je voudrais que le train parte tout de suite.

— Tu auras plus peur encore quand il sera en route, tu sais ! continua Elsie, peu soucieuse de rassurer son jeune frère : c'est tout noir dans les tunnels.

— Oh ! ça m'est égal ! » déclara Tommy, très dignement.

Mais ses belles couleurs disparurent sous le fard de la pâleur.

Jeanne s'en aperçut et, tout émue de la crainte qu'elle devinait en cette petite âme, elle lui dit de sa bonne voix si douce :

« N'aie pas peur, mon Tommy, je te tiendrai la main ! Moi non plus je n'aime pas le noir ! »

Alors Elsie se plaignit :

« Je suis gelée, moi !

— Il fera plus chaud quand le train marchera et que l'on sera hors du brouillard jaune de cette gare ! assura l'aînée.

— Je vais ouvrir alors pour demander à l'employé si le train partira bientôt... »

Jeanne étendit vivement le bras en travers de la portière, tout de suite inquiète :

« Ne fais pas cela, les petits pourraient tomber... Un accident est si vite arrivé !

— Si papa était resté, maugréa de nouveau Tommy, il nous aurait acheté des bonbons. J'en ai vu tout à l'heure, en passant, au buffet !

— Oh ! voyons, Tommy, fit Jeanne d'un ton de doux reproche, tu ne peux pas avoir faim, nous venons tout juste de déjeuner...

— J'ai toujours faim, moi !

— Dis plutôt que tu es un gros gourmand ! insinua Elsie. Moi, j'ai bien trop froid pour avoir faim. Ah ! si j'avais mis mon joli manteau des dimanches, j'aurais eu chaud...

— Tu l'aurais abîmé, répliqua Jeanne, sérieuse ; et tu sais bien que papa nous a dit d'être très soigneuses de nos affaires. Tiens, mets ce châle sur tes épaules... tu auras plus chaud !

— Merci... pour emmêler mes cheveux ! fit Elsie d'une intonation volontaire, en balançant avec fierté les longues anglaises qui serpentaient sur son dos. Tu es déjà toute décoiffée, toi ; naturellement, tu as laissé Paméla jouer avec tes cheveux !

— Pendant ce temps-là elle demeure tranquille, la mignonne, dit Jeanne en baisant la petite main potelée qu'elle tenait dans la sienne. Et elle a été si sage ! n'est-ce pas, Paméla ?

— Oui. Mais ze veux maman ! » répondit la fillette, la voix étouffée par le sommeil qui la gagnait.

Ses paupières aux longs cils dorés retombaient sur ses yeux, bien qu'elle s'efforçât de les tenir ouverts ; elle frottait sa figure angélique sur la manche noire de Jeanne, qui tendait volontiers son bras pour soutenir cette jolie tête.

La peur de Tommy s'était dissipée et, en attendant que le train s'ébranlât, il cherchait une distraction ; il avisa le rectangle vitré placé au-dessous de la sonnette d'alarme. Il se hissa jusque-là, y aplatit son nez, curieusement, pour mieux voir ; il distingua la grosse dame, confortablement installée, entre son chien minuscule et son énorme sac de voyage.

La grosse dame était confortablement installée entre son chien minuscule et son énorme sac do voyage.



Il se rassit vivement, la portière du wagon venait de s'ouvrir.

« Tout va bien ? » interrogea le chef de train, qui avait promis de veiller sur les quatre enfants.

Et il repoussa la porte si brusquement qu'Elsie se renversa avec un cri apeuré.

Des sifflets, des stridulations, se succédèrent ; il y eut une violente secousse, un entre-choquement de wagons, un grincement des roues, et le convoi s'ébranla hors du hall noirci de cette gare de Londres,

Le wagon s'inonda de la lumière du soleil pâle qui brillait, entre deux averses ; penchés en avant, les enfants s'intéressaient au rapide défilé des maisons, disparues aussitôt qu'apparues ; les hautes cheminées jaillissaient de leur masse sombre, et les gazomètres semblaient de gigantesques champignons rouges poussés sur cet amas de pierres ; puis ce furent les routes boueuses, les courtes haies de la banlieue ; puis la pelouse multicolore des champs, qui étalaient leur vivante mosaïque dans la paisible solitude de la campagne.

« Regarde donc, Jeanne ! observa Tommy, on dirait que les arbres courent les uns après les autres, sans pouvoir se rattraper.

— Oui, et c'est nous, au contraire, qui filons à toute vitesse. »

Mais ce spectacle rapide ne tarda pas à leur paraître monotone. Jeanne ouvrit le sac posé près d'elle ; elle en tira un livre qu'elle tendit à Elsie et un sac de biscuits pour Tommy. Elle n'avait besoin d'aucune distraction, elle ; elle avait bien assez à penser, tout en contemplant son frère et sa sœur, assis sur la banquette en face ; elle se plaisait à voir Tommy engloutir avidement les biscuits, sans se départir de sa gravité habituelle, ses grands yeux surpris tournés vers le paysage fuyant, et Elsie, absorbée dans son roman, toute à sa lecture.

« Si papa avait pu venir nous conduire, j'aurais été bien contente ! » pensait-elle avec mélancolie.

Et puis, quel accueil allait faire, aux quatre petits orphelins, cette tante qui ne les avait jamais vus ? C'était une vieille fille, elle devait avoir ses habitudes, ses manies.

C'était, pour Jeanne, une lourde responsabilité que la charge de ces trois petits. Depuis qu'ils étaient au monde, elle s'en occupait, mais jamais ils n'avaient été aussi complètement abandonnés à sa surveillance. Elle les couvait des yeux, à tour de rôle, avec une affection inquiète, car elle les aimait de toute la force de son cœur généreux et dévoué, bien qu'ils ne fussent que ses demi-frère et sœurs. Ils portaient, tous les quatre, le même nom ; ils avaient le même père ; mais Jeanne n'avait jamais connu sa mère morte à sa naissance. Tom Grenoble, le père, s'était remarié quelques mois après, avec une femme jeune, jolie, douce, qui avait élevé la fillette avec soin, avec amour ; de telle sorte qu'elle n'avait jamais senti qu'il lui manquait une vraie maman, même quand la famille se fut augmentée de trois autres enfants.

Depuis plusieurs mois, la maisonnée vivait heureuse, dans un charmant cottage, juché sur le flanc verdoyant d'une montagne de Suisse. Un jour, les enfants avaient appris, avec un mélange de surprise et de curiosité, la venue d'un petit frère ; puis, presque aussitôt, la mort du nouveau-né et de la maman.

C'avait été, pour Jeanne, une profonde douleur, sans qu'elle envisageât, cependant, le bouleversement que cette disparition allait causer dans leur existence. La maman, si bonne, si gaie, dormait, pour toujours, dans le

cimetière du petit village suisse qu'ils avaient quitté, deux jours seulement auparavant. Deux jours ! et comme cela lui semblait lointain déjà !

L'évocation de ce triste retour, le souvenir de l'abattement du père, amenaient encore des larmes aux yeux de Jeanne, qui s'efforçait, mais en vain, de les retenir. Elle s'attira ce reproche d'Elsie, qui venait d'achever son livre :

« Ne pleure donc pas, Jeanne, ça n'arrange rien ! »

Tommy fixa son aînée pour s'assurer que ses cils étaient imprégnés de larmes ; puis, pour faire diversion, il offrit, — généreusement, — son dernier biscuit à Elsie.

« Comment ! s'écria celle-ci, qui ne négligeait jamais l'occasion de faire une remontrance, tu as mangé tout le sac, vilain enfant gourmand !

— Je ne suis pas un enfant, d'abord ! protesta Tommy, rouge d'indignation. Je suis un garçon... un petit homme !

— Allons, allons, ne vous disputez pas ! intervint la bonne Jeanne. Parlons plutôt de notre tante. Comment pensez-vous qu'elle sera ?

— Moi, je ne sais pas, fit Tommy, qui avait l'esprit logique, je n'ai jamais vu de tante !

— Elle sera comme papa ! dit Elsie, puisqu'elle est sa sœur !

— Oh ! toi, tu ne me ressembles pas, bien que tu sois ma sœur, contesta Tommy.

— Je l'espère bien, répliqua Elsie. Tu es un vilain petit singe. C'est papa qui l'a dit.

— Voulez-vous vous taire et m'écouter ! gronda Jeanne en essayant de durcir l'expression de son regard, pour leur imposer silence. Si vous êtes sages, je vous raconterai une histoire.

— Oui... oui, une histoire ! » implora le garçonnet, en sautant d'impatience sur les coussins.

La grande sœur improvisa, pour maintenir la paix pendant quelques minutes :

« Il y avait une fois une tante qui attendait plusieurs neveux et nièces pour habiter avec elle. Elle vivait dans une belle maison entourée d'un parc, où il y avait toujours des roses et un poney en train de brouter l'herbe et prêt à être attelé pour promener les enfants...

— Est-ce que la pelouse était bien soignée ? questionna Tommy.

— Très bien soignée. Le jardinier n'était occupé, toute la journée, qu'à la tondre...

— Alors le poney n'avait rien à manger ? »

L'obligeante narratrice passa outre et continua :

« La tante avait si bon cœur qu'elle lui apportait chaque jour du pain et du sucre de sa table et attachait sa crinière avec un joli ruban bleu. Elle avait conservé ce poney pour faire une surprise aux enfants, parce que leur papa était très loin et leur... et leur maman... au ciel... »

Jeanne étouffa un sanglot et reprit :

« Quand ils arrivèrent à la maison de la tante, elle les reçut dans une grande pièce... une grande nursery avec des tableaux au mur, un joli feu gai et clair dans la cheminée, un cheval mécanique dans un coin, et dans le milieu de la pièce une table ronde, et sur la table leur thé tout préparé...

— Qu'est-ce qu'il y avait, pour le thé ? interrogea Tommy avec un nouvel intérêt.

— Des œufs, du pain, du beurre, des gâteaux, et, dans de jolies tasses roses, du lait trait le matin même...

— Jeanne ! Jeanne ! regarde ! interrompit Tommy, le doigt tendu vers la portière ; on dirait qu'on entre dans une gare.

— Mais oui, c'est vrai. Je crois que nous arrivons ! » répondit l'aînée, la gorge serrée soudain, le cœur tordu par appréhension douloureuse.

Et en soi-même elle pensa, la grande sœur inquiète :

« Pourvu, mon Dieu, que tout se passe comme dans ce conte ! Pourvu que nous soyons bien accueillis par cette tante qui ne nous a jamais vus ! »

Jeanne se pencha vers la glace, le visage anxieux ; et elle lut ce nom écrit de distance en distance : Beachstone-sur-Mer !

« C'est bien ça ! fit-elle avec un frémissement, nous sommes arrivés. »

Le train ralentissait, en effet, et bientôt demeurerait complètement immobile sur les rails. Les trois petits s'agitaient, impatients, sur la banquette. Jeanne leur fit ses recommandations :

« Ne bougez pas ! vous savez que papa a dit de ne pas sortir du wagon... Vous pourriez tomber... vous casser une jambe. Le chef de train est prévenu, il va venir nous aider à descendre... »

Debout contre la portière fermée, comme pour en barrer le passage, la grande sœur de treize ans cherchait à reconnaître la casquette galonnée d'or de l'employé à qui leur père les avait confiés ; mais elle ne le distinguait pas dans le va-et-vient des voyageurs sur le quai. Elle s'inquiéta : cet homme les avait peut-être oubliés. Elle attendait, crispée, dans la crainte d'entendre tout à coup retentir le sifflet de départ.

« Puisqu'il ne vient pas, dit Elsie, nous pourrions bien descendre... sans ça nous risquons de partir plus loin.

— C'est à cause de Paméla et de Tommy, ils sont plus jeunes que nous et j'ai toujours peur qu'il ne leur arrive quelque chose... »

Enfin le chef de train apparut, ouvrit la portière ; avec une bonhomie un peu brutale, il enleva les enfants, l'un après l'autre, du wagon, et les déposa sur le quai.

Une autre inquiétude tenaillait Jeanne, maintenant : pourvu que les bagages ne fussent point égarés ! Elle interrogea l'employé de son ton doux et poli.

« Tenez, ma petite demoiselle, regardez-les, on est justement en train de les descendre du fourgon. »

Elle reconnut, tour à tour, les deux malles noires où était entassé leur trousseau et la vieille valise qui contenait également quelques objets de toilette.

« Ne vous inquiétez de rien ! ajouta l'employé complaisamment, touché par la vue de ces quatre gentilles frimousses. J'ai dit ce qu'il fallait à mon collègue de la gare de Beachstone ; il se chargera de vous installer dans une voiture avec tous vos bagages. »

Jeanne remercia et, plus calme, assista au départ du train qui les avait amenés jusque-là.

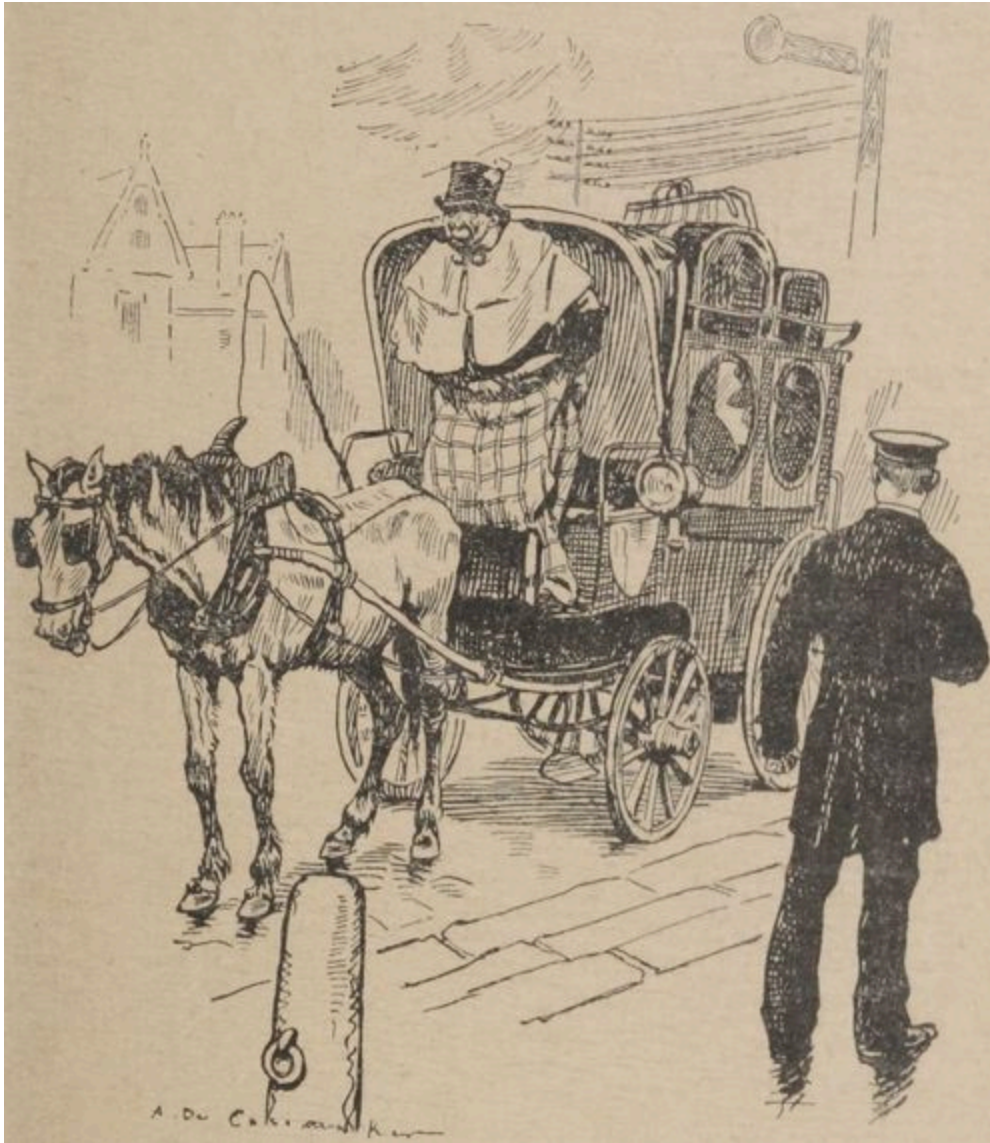
Cinq minutes après, les malles étaient hissées sur le toit d'un de ces attelages antiques comme on n'en trouve que dans les petites villes de province ; c'était à ne savoir lequel était le plus vieux, du cocher, du cheval ou de la voiture. Les enfants s'assirent face à face dans l'étroit véhicule, qui les cahota sur les pavés inégaux de Beachstone.

« On va bientôt voir maman ? interrogea la petite Paméla, qui ne songeait plus à dormir.

— Oh ! ma chérie, pas tout de suite, fit Jeanne, mais j'aurai soin de toi !... A la belle saison, je te conduirai sur la plage et tu joueras dans le sable avec ta pelle et ton seau. Tu verras comme on s'amusera bien !

— On ne s'amusera peut-être pas tant que ça, dans ce pays-là : ça a l'air si triste ! dit Elsie, en faisant une moue au défilé maussade des maisons aperçues à travers la vitre. Et comment va-t-on être reçu par cette tante, dont on ne sait même pas le nom ?

On ne savait lequel était le plus vieux, du cocher, du cheval ou de la voiture.



— Mais si ! Il est écrit sur la lettre que je dois lui remettre de la part de papa : « Miss Jeanne
« Grenoble, n° 6, à l'Esplanade, Beachstone-sur-
« Mer ».

— Alors, elle s'appelle comme toi ?

— C'est-à-dire qu'on m'a appelée Jeanne à cause d'elle...

— Je me demande si elle nous aimera ! dit Tommy gravement.

— C'est une vieille fille ! répliqua Elsie d'une voix aigre, il est certain qu'elle doit détester les garçons... —

— Oh ! Elsie, protesta Jeanne avant que Tommy ait eu le temps de trouver réponse à ce petit coup de griffe ; il ne faut pas manquer de respect à la tante... ce ne serait pas le moyen de conquérir son affection ! »

Intérieurement, le caractère d'Elsie effrayait un peu Jeanne.

Si indulgente qu'elle fût, elle sentait l'orgueil démesuré d'Elsie, toujours prête à la rébellion, à réclamer pour elle-même une trop large part. Il y avait aussi, en elle, de la fatuité d'enfant gâtée : de deux ans plus jeune que Jeanne, elle était de la même taille, un peu plus grande même, et souvent les étrangers la prenaient pour l'aînée de la famille ; elle avait eu une enfance assez délicate, et pour cela on l'avait choyée davantage que les autres ; elle était devenue la préférée de son père.

Rien de tout cela n'échappait à Jeanne, sans qu'elle en ressentît pourtant l'ombre d'une jalousie ; ce n'était pas dans sa nature. Au contraire, elle était la première à admirer la joliesse d'Elsie, sa taille déjà svelte, ses manières distinguées et son minois au teint pur, où les yeux ne laissaient qu'une petite place au nez fin et à la bouche menue.

Le silence régnait, dans la voiture grinçante et cahotante ; la pluie s'était mise à tomber, posant sur les vitres un voile étincelant de gouttelettes. Avec le coin de son mouchoir, Tommy traça une large circonférence sur la buée qui dépolissait la vitre, afin de pouvoir regarder les rues qu'on longeait. Soudain, il poussa une exclamation :

« Jeanne, vois, dans ce fiacre qui rattrape le nôtre... la grosse dame, avec son petit chien !

— Quelle horrible femme et quelle affreuse bête ! fit Elsie qui avait remarqué, elle aussi, la volumineuse voyageuse à la gare, pendant qu'elle descendait à grand'peine du wagon.

— Horrible est déplacé, Elsie, remarqua Jeanne. Ce n'est pas une raison parce qu'elle n'aime pas les enfants pour la baptiser ainsi.

— En tout cas, elle est trop grasse. Elle doit manger autant que Tommy. Je vois d'ici ses joues trembler quand le fiacre saute sur les pavés.

— Il ne faut pas faire de remarques désobligeantes, Elsie...

— Mais elle ne peut pas nous entendre ! Du reste, si elle nous entendait, ajouta-t-elle rieuse, ses joues ne trembleraient plus du tout ; elles deviendraient raides de colère. C'est drôle, Jeanne, on dirait que son cocher cherche à nous dépasser !

— Elle habite sans doute aussi sur l'Esplanade, émit le prudent Tommy. C'est peut-être une voisine de notre tante.

— Je ne le souhaite pas ! fit Elsie ; moi, je déteste les femmes à chiens. »

La voiture de la grosse dame avait dépassé celle des quatre enfants. De nouveau silencieux, ils repassaient dans leur tête l'histoire que leur contait Jeanne, tout à l'heure ; et ils se plaisaient, malgré tout, à s'imaginer leur tante sous les dehors d'une bonne fée, qui les sauverait de l'embarras où les plongeait ce brusque esseulement. Un cahot plus violent que les autres les tira de leur rêverie. C'était le fiacre qui s'arrêtait.

De l'atmosphère toute rose créée par leur imagination, les quatre petits voyageurs tombèrent devant une réalité grise et morne. Le cocher sauta lentement de son siège. Déjà Jeanne avait ouvert la portière, mais elle hésitait à descendre, tellement la rangée de maisons devant laquelle la voiture stationnait avait un air inhospitalier et rébarbatif. Enfin, avec l'aide du vieux conducteur, elle mit pied à terre, chercha tout de suite des yeux l'immeuble portant le n° 6. Elle eut une douleur, un frisson la secoua de la tête aux pieds : au haut des cinq ou six marches de l'étroit perron, obstruant la porte de sa corpulente personne, elle venait de reconnaître la grosse dame du train !

Descendus de la voiture, Elsie, Tommy et même Paméla considéraient l'Esplanade étroite et déserte, dont la laideur les décevait. Encore ne se doutaient-ils pas, les pauvres mignons, que cet endroit de Beachstone fût le plus attrayant de cette station balnéaire quelque peu délaissée.

Où étaient le joli poney et la pelouse bien entretenue ? et les jardins emplis de roses ?

Ce qui achevait de déconcerter les enfants, c'était de voir, à côté de la leur, la voiture qui les avait dépassés tout à l'heure... et les lourdes malles qui encombraient le couloir... et, surtout, la stature de la grosse dame, occupée de son petit chien hargneux.

Du haut du perron, elle jetait ses derniers ordres, d'une voix impérieuse, à la femme de chambre et au cocher, qui se multipliaient.

Jeanne surmonta son émotion ; elle prit la main de Paméla ; Elsie et Tommy la suivaient, ce dernier portant le sac de voyage. La domestique, effarée, les regardait s'avancer tous les quatre.

« Où allez-vous, mes petits amis ? demanda-t-elle. Vous devez certainement vous tromper ? »

Ce fut Elsie, moins émue que Jeanne, qui répondit par cette autre question posée de son ton autoritaire :

« C'est bien ici qu'habite Miss Grenoble, n'est-ce pas ? »

— En effet, mais il n'est pas possible que vous veniez, à quatre enfants, pour la voir ! »

Elsie ne se troubla pas et déclara, avec une tranquille candeur :

« Nous sommes venus pour rester ! »

Chez son père, elle avait l'habitude de commander aux domestiques ; elle agissait en ce lieu inconnu avec la même désinvolture. Elle prit le sac des mains de Tommy et le lança à la bonne qui, machinalement, l'attrapa à la volée.

« Voilà mon sac, fit-elle. Veuillez nous montrer l'escalier qui va chez notre tante et lui dire que miss Elsie, miss Jeanne, miss Paméla et master Tommy sont arrivés.

— Ah ! par exemple ! par exemple ! » s'écria la bonne.

Et, quoique la hautaine dignité d'Elsie ne semblât pas l'avoir impressionnée, elle exécuta ses ordres à la lettre, tout en conservant sur son visage l'empreinte d'un étonnement qui allait jusqu'à la stupeur.

Derrière elle, les quatre enfants montèrent l'étroit escalier, pénétrèrent dans le long corridor sombre.

« Attendez un instant ! » dit la bonne, quand elle arriva à la première porte.

Elle l'ouvrit. Et ils l'entendirent, distinctement, qui annonçait à sa maîtresse :

« Madame, il y a là un tas d'enfants qui viennent vous voir... ils disent que vous les attendez...

— Un tas de... quoi ? interrogea une voix surprise.

— Des enfants... Vos neveu et nièces, paraît-il.

— Je ne comprends pas, ils se trompent. Je n'attends personne. Des enfants... chez moi ! Enfin, faites-les entrer. Je vais voir. »

La bonne revint au corridor et, d'un geste, invita le petit quatuor à pénétrer dans le salon. Ils défilèrent devant elle : Elsie, droite, méfiante, sa chevelure dorée sur le dos ; Tommy, fier avec son grand manteau et ses grosses jambes guêtrées ; Jeanne, pâle et terrifiée, tenant serrée dans la sienne la main potelée et mignonne de la petite Paméla, en grand deuil comme eux trois.

Mais, quand ils furent devant leur tante, ils s'arrêtèrent tous quatre en même temps, suffoqués de reconnaître la grosse dame du train et ne pouvant encore s'imaginer qu'elle fût leur parente ; Jeanne surtout, qui se

souvenait de son regard et de sa voix quand elle s'était éloignée de leur compartiment à la gare de Londres.

La grosse dame, de son côté, ne laissait pas que d'être interloquée, en face de ces quatre petits dont les têtes blondes s'échelonnaient.

« Madame, ils disent que vous los attendez... »



« Vous ne nous attendiez pas ? dit Jeanne, la gorge étranglée.

— Mais... pour vous attendre... il faudrait d'abord savoir qui vous êtes...

— Comment ! papa ne vous a pas écrit ? bégaya Jeanne toute tremblante.

— Je crois comprendre... Vous vous êtes trompés de maison... Jessie, reconduisez ces jeunes demoiselles et ce jeune monsieur... ils ont fait erreur. »

Jeanne domina son désarroi :

« Vous n'êtes pas miss Jeanne Grenoble, la sœur de papa ?

— En effet, c'est moi », reconnut la grosse dame, nullement enchantée de cette parenté.

Alors la fillette gonflée par la crainte et l'émotion fondit en larmes ; et elle expliqua, la voix entrecoupée de sanglots, pendant que la vieille fille s'effondrait dans un fauteuil :

« Moi aussi, je m'appelle Jeanne Grenoble... à cause de vous, tante, on m'a donné ce prénom. Mais je croyais bien que papa vous avait écrit. Sans doute n'avez-vous pas reçu la lettre. Heureusement, j'en ai une autre pour vous. »

Elle fouilla fébrilement le sac, rendue maladroite par l'émotion. Elle tendit l'enveloppe à sa tante. Celle-ci braqua un face-à-main au-dessus de son nez aquilin, et elle lut :

« Chère Jeanne,

« Je t'envoie mes enfants. Ils ont perdu leur mère. Je te les confie ; moi, je pars immédiatement pour les Indes.

« Ton frère infortuné.

« TOM GRENOBLE ».

La brièveté de cette lettre étonna la vieille fille.

« Et vous n'avez pas d'autre explication à me donner ? demanda-t-elle, les yeux fixés sur Jeanne, sans une nuance d'apitoiement ni de douceur.

— Papa m'a dit que vous comprendriez ce qu'il écrivait et que vous nous attendriez... balbutia-t-elle.

— Vous attendre ? mais j'arrive de Londres à l'instant. Je n'ai rien reçu. Quel dommage que vous ne soyez pas venus hier... vous auriez trouvé la maison fermée... Enfin, je ne vous ai pas invités. Retournez donc, je vous prie, à votre père. Moi, je ne peux pas me charger de quatre enfants que je ne connais pas !

— Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! murmura Jeanne, en passant les mains devant ses yeux humides de pleurs. Il pleut dehors, il fait

froid... vous n'allez pas me chasser avec mes chers petits, sans qu'ils aient pris seulement leur thé ? Ayez pitié, ma tante... Ayez... pi... tié ! »

L'indifférence de miss Grenoble terrassait le courage de la tendre enfant ; l'écheveau de ses pensées s'embrouilla soudain ; tout sembla tourner devant ses yeux ; elle étendit ses mains vers sa tante comme pour se raccrocher à elle ; mais la corpulente silhouette de la vieille fille au cœur sec disparut derrière un brouillard et la malheureuse enfant, à bout de forces, tomba à la renverse et s'écroula sur le tapis.

Jessie, la domestique, se précipita vers la fillette et l'emporta dans ses bras sur le canapé.

« Elle est évanouie ! » fit-elle en regardant sa maîtresse qui n'avait pas eu vers l'enfant le plus petit élan.

Tommy et Paméla se penchèrent sur leur sœur ; sa pâleur, son immobilité, les alarmèrent.

« Jeanne est morte ! Jeanne est morte ! » s'écria le garçonnet, dont le chagrin éclata en cris retentissants, auxquels se mêlèrent aussitôt les pleurs non moins bruyants de la petite Paméla.

Ce bruit infernal eut pour effet de tirer Jeanne de son évanouissement. Elle rouvrit ses paupières et prononça faiblement :

« Allons, mes petits, cessez de crier ! »

A cette douce voix, les deux enfants s'approchèrent de leur grande sœur et Paméla zézaya :

« On croyait que tu étais morte, Zeanne. Est-ce que c'était pour rire ou bien si tu étais morte vraiment, comme maman ? »

Jeanne la rassura tout à fait, d'un sourire triste et d'une caresse sur ses cheveux ébouriffés.

« Etes-vous mieux, mon enfant ? » questionna la tante sèchement, sans faire un pas vers sa nièce. Restez ainsi sur le canapé jusqu'à ce que vous soyez complètement remise.

— Maintenant, ça va mieux, je vous remercie », fit Jeanne sans trop savoir quels mots elle prononçait.

Miss Grenoble reprit son face-à-main posé sur un guéridon de bois noir et elle le porta à son visage pour mieux examiner les quatre enfants dont la venue lui causait une si désagréable surprise. Elle était bouleversée, au point de négliger son chien minuscule, qui tournait en vain autour du fauteuil, en quête des gâteries dont sa maîtresse n'était pas avare pour lui, en temps ordinaire.

Le premier soin de Tommy avait été de trouver, pour son chapeau de paille, une place convenable ; il l'avait précieusement posé sur un coussin brodé, puis il avait sorti de sa poche son mouchoir tout humide de ses larmes récentes et l'avait étendu sur l'écran laqué placé devant la cheminée. Et, maintenant qu'il était rassuré sur le sort de sa grande sœur, il continuait à se débarrasser de ce qui le gênait ; il ne semblait en aucune façon vouloir obéir au renvoi signifié par miss Grenoble ; il retirait son manteau, le pliait à l'envers et le posait avec précaution sur une chaise de velours ; ensuite, il s'assit sur le tapis et se mit en devoir de délayer des bottines couvertes d'éclaboussures.

Que sa tante ne fût pas ravie de sa présence, la chose était pour Tommy de peu d'importance, et la façon dont il s'installait, délibérément, irritait miss Grenoble.

« Que faut-il faire, Jessie ? grommela-t-elle tout bas à sa domestique. Je ne puis les garder ici ; et les renvoyer est également impossible...

— Certainement, madame, répondit la bonne, qui ne se compromettait jamais.

— Je pourrais consulter Martha. Dites-lui de venir me parler de suite... »

Martha apparut, presque aussitôt. C'était une grande femme hommasse, au visage dur, aussi maigre que miss Grenoble était grosse. Elle remplissait les fonctions de cuisinière et de femme de charge, fonctions délicates étant donnée l'évidente gourmandise de sa maîtresse. D'ailleurs, elles s'entendaient très mal toutes deux, et périodiquement le cordon bleu recevait son congé, mais ne s'en allait jamais ; sa franchise, son pessimisme, étaient insupportables à miss Grenoble ; cependant, elle ne pouvait se résigner à s'en séparer, et, chaque fois qu'elle avait une hésitation sur quelque sujet que ce fût, concernant sa maison, elle en appelait au jugement de Martha.

« Vous voilà bien lotie avec ces quatre enfants ! dit la domestique du ton hargneux et dur qui lui était habituel, quand sa maîtresse l'eut mise au courant. Bien sûr, vous ne serez pas capable de vous en débarrasser et vous les garderez tous les quatre... Ça va vous en faire, une dépense ! Les enfants, ça mange bien.

— Il ne s'agit pas de dépense ! répliqua miss Grenoble dignement. Je voulais seulement vous consulter sur... sur l'endroit où je pourrais les mettre... du moins pour cette nuit ! se hâta-t-elle d'ajouter. Je voulais les

renvoyer dès ce soir, mais la fillette qui est sur le canapé semble trop souffrante.

— Elle paraît même très mal à son aise. Enfin, espérons que ce n'est pas quelque chose qui s'attrape !

— Martha, ne me dites pas cela ! Vous savez à quel point je suis nerveuse.

— C'est justement parce que vous êtes nerveuse que vous l'attraperiez plus facilement ! dit la cuisinière peu rassurante. Et puis, où allez-vous les loger ? Dans la chambre réservée, sans doute. Vous avez eu justement la mauvaise idée d'en renouveler le papier... Ils vont vous l'arranger !

— Nous n'abîmerons rien ! j'y veillerai ! » prononça Jeanne, toute faible encore, en s'avançant vers sa tante.

Celle-ci la repoussait énergiquement, effrayée par le terrible avertissement de Martha.

« Ne venez pas près de moi, je vous en prie ! fit-elle nerveusement. Tout cela va sûrement me rendre malade. Vraiment, mon frère Tom est inexcusable d'avoir agi avec ce sans-gêne...

— Ah ! les hommes ! Tous les mêmes... tous des égoïstes ! » déplora Martha.

Jeanne avait attiré Paméla sur ses genoux et lui retirait son manteau. La fillette sauta sur le tapis et se mit à tourner joyeusement devant sa tante. La grande sœur la regardait, attendrie par sa grâce mutine, espérant que miss Grenoble ne demeurerait pas insensible à la beauté de cette gentille enfant. Mais le cœur de la grosse femme n'était pas accessible à un tel sentiment ; son minuscule toutou était sa seule affection ; le genre humain, les enfants en particulier, la laissaient parfaitement indifférente. Et elle était loin de s'amuser de la drôlerie de Tommy en chaussettes, ses bottines boueuses au bout de la main.

« Regardez, tante, expliqua-t-il, je les ai retirées tout seul pour ne pas salir votre carpe, car j'avais marché en plein dans une flaque d'eau à votre porte... C'était pas un accident, je l'avais fait exprès... pour m'amuser pendant que Jeanne payait le cocher... Pour me récompenser d'avoir pensé à cela, j'espère bien que vous allez nous inviter à prendre le thé... »

Une nouvelle grimace s'imprima sur le visage de miss Grenoble ; elle semblait être à la torture. Martha, la cuisinière, ne manqua pas l'occasion d'aggraver son souci :

« C'est comme ça, les enfants... Ça ne pense qu'à manger... et ça mange des quantités ! »

Néanmoins, pendant qu'elle disait cela, elle posait sur les enfants un regard indulgent, presque sympathique...

Et elle ajouta, s'adressant à eux d'une voix plus douce :

« Vous avez faim.... Eh bien, attendez ! je vais aller vous préparer le thé, moi !

— Avec beaucoup de gâteaux ! » spécifia Tommy dont la gourmandise ne perdait jamais ses droits.

Miss Grenoble ouvrait la bouche pour s'indigner contre l'exigence de son hôte, quand Jessie, la femme de chambre, entra visiblement agitée.

« Qu'y a-t-il ? interrogea sa maîtresse.

— Madame, c'est la vieille Duff. Elle n'est pas contente... Elle a commencé par me demander pourquoi vous n'étiez pas montée la voir à votre retour, comme d'habitude... et quand elle a su que les enfants de M. Tom Grenoble en étaient la cause, elle s'est fâchée eucore davantage disant qu'on aurait bien pu les lui envoyer immédiatement.

— Quel besoin aviez-vous, Jessie, d'aller cancaner ? » gronda miss Grenoble.

Mais elle entrevit, en même temps, le moyen de se débarrasser du quatuor gênant en l'envoyant à cette vieille domestique, qu'elle conservait par reconnaissance pour son dévouement à la famille Grenoble, chez laquelle elle avait passé toute sa vie.

« Conduisez les enfants près de Duff, immédiatement ! reprit-elle. Vous lui direz que je suis trop fatiguée pour aller la voir ce soir et qu'elle me ferait plaisir en gardant les petits, en haut, près d'elle.

— Encore faut-il qu'on leur trouve une chambre où se reposer, fit observer Martha.

— Qu'on les mette n'importe où ! s'écria miss Grenoble impatientée et qui n'avait plus qu'une hâte : les voir disparaître.

— La chambre de débarras ferait peut-être l'affaire ! émit Jessie timidement. Il y a là deux vieux petits lits... j'aurais bientôt fait de la débarrasser des quelques cartons qui l'encombrent et je la nettoierais rapidement.

— Eh bien, c'est cela ! faites-les monter près de Duff jusqu'à ce que j'aie eu le temps de réfléchir.

— Cette chambre est terriblement froide... et le grenier est plein de rats et de souris ! » avertit la pessimiste Martha.

Jessie avait comme principe de ne point tenir compte des paroles de la cuisinière ; elle se tourna donc vers les enfants :

« Venez, dit-elle, nous essayerons de vous installer confortablement là-haut. »

Ils suivirent Jessie et gravirent derrière elle l'escalier étroit qui les amena à l'étage supérieur de la maison, réservé aux domestiques. Une porte était ouverte par laquelle ils aperçurent un grand feu et, assise auprès, une vieille toute ratatinée, toute menue, et si agitée qu'elle put à peine parler quand les quatre petits visiteurs vêtus de noir s'approchèrent d'elle. Les enfants se trouvèrent à leur aise tout de suite dans cette humble chambre, et ils embrassèrent volontiers la figure ridée qui cherchait les leurs. Avec l'instinct admirable du jeune âge, ils devinaient tout de suite un cœur aimant en ce vieux corps plié par les ans.

Les enfants se trouvèrent tout de suite à leur aise.



Elle leva au ciel ses bras cassés en voyant Tommy, et elle s'écria de sa voix chevrotante :

« Oh ! le beau petit ! C'est tout le portrait de master Tom, son père !

— Je suis master Tom aussi ! dit le garçonnet en se redressant.

— Et moi, je suis la bonne de votre papa ! expliqua la vieille femme. C'est moi qui prenais soin de lui quand il avait votre âge et même plus jeune... »

Puis elle s'extasia sur la joliesse de Paméla ; les deux aînées semblaient moins l'intéresser.

« Est-elle mignonne ! Pauvre agneau sans mère ! Viens sur mes genoux que je réchauffe tes petits pieds. »

L'enfant se laissa volontiers câliner, posant son regard inquisiteur sur le visage tanné de la vieille Duff, qui ne songea pas à se fâcher quand elle lui dit dans son charmant babil, en posant son petit doigt sur une énorme verrue poussée sur la joue droite de la vieille :

« Pourquoi que t'as deux nez, toi ? »

Tommy s'approcha à son tour et, avisant les poils qui ombrèrent la lèvre supérieure de la brave femme :

« Tu as de la moustache comme papa... Comme tu es drôle ! »

Jessie entra, tout essoufflée par la montée de l'escalier ; les enfants l'accueillirent avec une visible satisfaction, car elle apportait un plateau chargé d'une théière et d'un repas substantiel préparé par Martha, meilleure au fond qu'elle n'en avait l'air.

Ils s'installèrent à table et firent honneur à tous les mets, sous les yeux de la vieille Duff ravie de voir leurs blanches quenottes croquer les gâteaux de si bel appétit.

Au dessus de leurs têtes, dans la chambre de débarras, on entendait le bruit des meubles remués par la preste Jessie.

Une heure plus tard, sous la conduite de la vieille Duff dont les jambes fléchissaient à chaque marche, le petit quatuor gravit l'escalier qui menait sous les combles, dans la chambre de débarras préparée à leur intention. C'était un long grenier, bas de plafond, lambrissé de pitchpin verni. Un bon feu rougissait lâtre, reflétant sa flamme joyeuse dans les luisantes boiseries. Deux lits et un berceau étaient réunis dans le coin le mieux abrité des courants d'air. Paméla, gagnée par le sommeil, s'était réfugiée près de Jeanne pour qu'elle la déshabillât. Tommy remarqua les crochets vides qui avaient dû servir autrefois comme portemanteaux ; il y suspendit ses

vêtements avec sa minutie habituelle. Jeanne et Elsie plièrent les leurs avec soin sur deux chaises placées côte à côte à la tête de leur lit.

La vieille Duff borda chaque couchette avec une tendre sollicitude et se retira dès que miss Paméla et master Tommy eurent clos leurs paupières sur leurs yeux fatigués.

Quoique Elsie et Jeanne fussent bien lasses, elles ne s'endormirent pas aussi rapidement. Elles passaient en revue tous les incidents de cette pénible journée. Elles se chuchotaient à voix basse leurs impressions sur cette tante dont l'accueil les avait glacées, et qui était, hélas ! si différente de la bonne mère qu'elles avaient eu le malheur de perdre en Suisse.

Que d'événements dans leur existence en une huitaine de jours ! Elles vivaient insouciantes, heureuses, sans jamais penser à l'avenir ; maintenant l'avenir les effrayait.

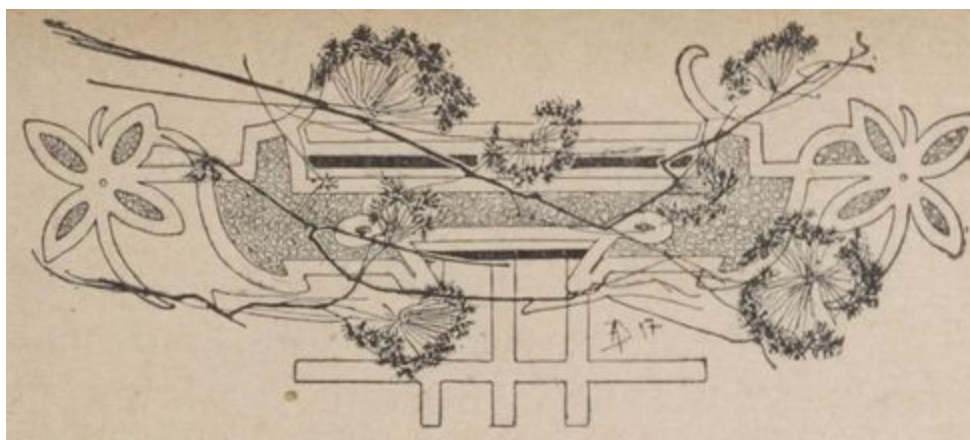
Elsie céda au sommeil qui l'envahissait et Jeanne demeura seule, les yeux grands ouverts fixés sur le foyer, le cœur étreint par cette crainte qu'elle ressassait sans cesse en son cerveau :

« Pourvu que la tante ne nous mette pas dehors demain matin ! »

Ce n'était pas pour elle qu'elle appréhendait le réveil en la maison inhospitalière ; peu lui importait de souffrir : elle était « grande ». Mais ses trois petits, jusqu'alors choyés, gâtés, allaient-ils connaître la misère ? Cette perspective la torturait.

Elle pensa longtemps, la tête sur l'oreiller blanc, sans trouver d'issue à leur malheur.





II

Jeanne regardait, par l'étroite fenêtre du grenier, cette longue esplanade déserte et toute ruisselante de la pluie qui était tombée sans trêve, pendant la nuit. Au delà, c'était la mer, houleuse et grise, qui rejoignait les nuages amoncelés à l'horizon. L'impression de mélancolie qui se dégageait de ce paysage augmentait la tristesse épandue sur les traits de la fillette.

Moins soucieuse, Elsie s'occupait à border le chapeau de sa poupée avec le ruban qu'on mettait, le dimanche, dans les cheveux de Paméla ; elle comptait sur ces temps troublés pour que ce procédé peu correct passât inaperçu.

Dans un autre coin, Tommy jouait avec Paméla sous les yeux de Duff, assise près du feu ; la vieille nurse les grondait doucement, de temps à autre, parce qu'ils faisaient trop de bruit, puis elle cédait à la fatigue de son grand âge et somnolait, à la chaleur de l'âtre.

La porte du grenier s'ouvrit ; les quatre enfants se retournèrent en même temps, pour voir qui entrait. C'était Jessie, une enveloppe à la main.

« Voici une lettre pour l'une de vous, fit-elle avec un bienveillant sourire ; laquelle se nomme miss Elsie ? Quand vous en aurez pris connaissance, vous descendrez toutes deux parler à votre tante, s'il vous plaît, mesdemoiselles. »

La cadette s'était emparée de la lettre d'un air important et elle ne manqua pas l'occasion de faire cette remarque à Jeanne :

« Tu vois, c'est à moi que papa écrit et non à toi...

— Peu importe ! fit l'aînée, impatiente de connaître la teneur de la missive. Ouvre-la vite.

— Je ne suis pas pressée, moi ! répliqua Elsie. Et, puisque la tante demande à nous voir, nous allons descendre tout de suite. La lettre m'est adressée, je la lirai quand il me plaira !

— Voyons, Elsie, que signifient ces enfantillages ? gronda Jeanne. Ouvre tout de suite la lettre de papa. Peut-être nous dit-il ce que nous devons faire... »

Elsie s'obstinait de plus belle :

« Du moment que papa a adressé cette lettre en mon nom, c'est qu'il avait des choses personnelles à me dire, que tu n'as pas besoin de savoir.

— Ce n'est pas raisonnable d'agir ainsi, Elsie. Tu sais avec quelle impatience j'attendais cette lettre. Laisse-la-moi lire avec toi, puisque tu ne sais pas bien déchiffrer l'écriture de papa ! »

A ces mots, Elsie devint rouge d'indignation et s'écria :

« Oh ! je suis beaucoup plus intelligente que toi, tout le monde le dit !

— Certainement ! dit Jeanne doucement, ce n'est pas cela que je voulais dire, Elsie. »

La blonde fillette repoussa avec la même rudesse Paméla et Tommy, qui s'approchaient, eux aussi, pour savoir « ce que disait papa ».

Elle déchira l'enveloppe nerveusement, avec colère, et ses yeux parcoururent la lettre, lisant tout haut les quelques mots qu'elle parvenait à déchiffrer au passage. Puis cela l'impatienta ; elle jeta la lettre à Jeanne en disant :

« L'écriture de papa est illisible ! »

La sœur aînée prit la feuille de papier entre ses doigts tremblants et cette observation lui échappa :

« Tiens ! mais, cela commence ainsi : « Ma chère Jeanne... »

— Tu peux la prendre si tu veux ! fit Elsie avec un sourire dépité. En tout cas, l'enveloppe m'appartient. »

Jeanne dévora les lignes serrées de fine écriture :

« Ma chère Jeanne,

« J'envoie cette lettre à Elsie pour éviter une confusion avec ta tante, dont tu portes le prénom ; mais je sais que ma chère mignonne ne pourra lire l'écriture de son pauvre papa et c'est à toi, ma grande, que je m'adresse.

« Chers petits, comme j'ai souffert en me séparant de vous ! il m'en coûtait de vous laisser partir seuls dans ce train, et j'avais en plus l'angoisse de me demander comment vous seriez accueillis chez votre tante. Ah ! comme vous me manquez, tous quatre ! J'aurais voulu ne jamais vous quitter, mais il le fallait. Je suis complètement ruiné !

« Le vieux général qui venait à la maison, vous vous le rappelez, n'est-ce pas, vous l'aimiez tant ! m'offre un poste dans l'Inde. Je pars avec lui. Je vous écrirai quelquefois en cours de route et dès mon arrivée. Enfin, Jeanne, tu es l'aînée, c'est à toi que je confie Paméla, Tommy et ma belle Elsie, mon enfant gâtée ; fais qu'elle ne souffre pas trop de ce changement d'existence.

« J'espère que votre tante sera heureuse de vous voir tous ; cependant, s'il s'élevait quelque difficulté, écris au frère de ta propre mère, « sir Philipp Davening, Davening park, Essex ». Il avait autrefois manifesté le désir de t'adopter ; j'avais refusé ; aujourd'hui je n'ai plus le droit d'être difficile.

« Je vous embrasse tous les quatre, mes chers petits ; ma pensée ne vous quitte pas, et j'ai hâte de vous savoir paisiblement installés.

« Votre père affectionné

« TOM GRENOBLE ».

Jeanne sanglotait quand elle acheva cette lecture.

« Est-ce qu'il y a quelque chose d'important dans la lettre ? interrogea Elsie. Est-ce que papa te parle des perles bleues qu'il m'avait promises ?

— Oui, voilà ce qu'il ajoute en post-scriptum : « Dis à mon Elsie que je vais lui envoyer ses perles bleues. »

Satisfaite, la coquette enfant s'apprêta à descendre, pendant que Jeanne essuyait ses yeux, vivement, pour la suivre auprès de la tante. Les deux sœurs la trouvèrent dans la salle à manger, assise devant la table pour le

déjeuner. Une robe de soie grise moulait sa forte taille, son visage aux traits fins n'était pas sans beauté, mais il était gâté par un triple menton, dont le volume frappait la curiosité des enfants.

« Laquelle de vous est l'aînée ? demanda-t-elle en examinant minutieusement les deux fillettes, derrière le verre grossissant de son face-à-main.

— C'est moi ! » fit Jeanne timidement, en s'approchant.

Le visage bouffi de miss Grenoble exprima un certain étonnement.

« Votre sœur est plus grande que vous, pourtant.

— En effet, je suis petite pour mon âge. Cela désolait papa, il avait toujours espéré que je ressemblerais à ma mère...

— Ah ! et pourquoi, s'il vous plaît, ne vous a-t-il pas appelée de son nom, Elisabeth ?

— Mon premier nom est Elisabeth, en effet, mais papa m'a nommée Jeanne parce qu'il pensait... parce qu'il pensait vous être agréable ! » balbutia la fillette toute décontenancée.

Miss Grenoble n'eut pas d'égard pour son trouble et décréta :

« Désormais je vous appellerai Elisabeth, pour éviter toute confusion.

— Bien ! » répondit Jeanne.

Sa tante lui demanda l'âge qu'elle avait, celui de ses sœurs et de Tommy ; puis, après un silence :

« J'ai reçu, ce matin, la lettre de votre père. Avec sa négligence habituelle, il avait oublié de la mettre à la poste. Cela ne m'étonne pas de lui. Il n'a pas changé... »

Elle soupira et reprit :

« C'est un peu à cause de son caractère que nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, depuis des années. Vous êtes trop jeunes pour que je puisse vous mettre au courant de ces dissensions de famille.

— Je les connais ! dit la terrible Elsie, heureuse de cette occasion de se produire. C'était parce que grand'mère vous avait laissé tout l'argent de papa... malgré qu'il était le garçon... Papa me l'a dit. Il ne l'a pas dit à Jeanne. On se trompe en croyant que papa lui disait tout, à elle... D'ailleurs, personne ne veut croire qu'elle est l'aînée.

— Taisez-vous, petite impertinente ! » gronda miss Grenoble.

Un frémissement convulsa la bouche d'Elsie, ses joues s'empourprèrent et des larmes emplirent ses yeux de pervenche. Elle n'était pas habituée à ce qu'on lui parlât sur ce ton. Elle se tourna vers Jeanne, l'implorant du regard.

« Oh ! tante, je vous en prie, ne vous fâchez pas contre Elsie ! supplia la douce enfant. C'est vrai ce qu'elle dit. Elle était la préférée de papa... il lui confiait beaucoup de choses ! »

La grosse miss haussa les épaules, en grommelant contre l'injustice des préférences.

« Eh bien, Elsie, puisque vous avez sur nos affaires de famille des notions aussi fausses, reprit-elle, je vais vous dire la vérité. Il est fort heureux pour vous que votre grand'mère ait eu la sage précaution de me laisser son argent, autrement votre père n'eût pas manqué de le jeter par les fenêtres, comme il a fait du reste de sa fortune !

— C'est vrai ! reconnut tristement Jeanne. Papa ne pouvait jamais garder d'argent ; il était trop généreux ; maman le disait toujours aussi.

— Je vous en prie, mon enfant, évitez de parler de votre belle-mère, cela m'est désagréable ! gourmanda miss Grenoble. Sachez, Jeanne, que, sans elle, mon différend avec votre père eût été terminé. Mais cette personne n'avait ni famille, ni fortune, ni position... sa jeunesse et sa beauté ne suffisaient pas à excuser la folie que commettait mon frère en l'épousant. Enfin, pauvre créature, je ne veux pas la juger sévèrement, puisqu'elle n'est plus de ce monde, et je suis la première à déplorer sa mort prématurée...

— Je vous remercie ! » murmura Jeanne, douloureusement embarrassée.

Et, comme la tante se taisait, elle ne put résister au désir de poser une question toujours présente à son esprit inquiet :

« Permettez, tante, je voudrais savoir... je désirerais savoir si vous... si vous consentez à nous garder près de vous ?

— Vous n'y pensez pas ! Je ne ferai pas de ma tranquille maison un asile d'orphelins !

— Mais alors, ma tante, qu'allons-nous devenir ? interrogea-t-elle, tout en larmes.

— Voici. Je vais écrire aujourd'hui même à vos parents maternels, Jeanne, et à ceux d'Elsie. Je vous enverrai à eux ; mais, comme votre père ne peut rien faire pour vous, puisqu'il est ruiné, j'offrirai à vos parents de les aider ; je subviendrai aux dépenses de votre entretien, de votre éducation, c'est tout ce que vous pouvez espérer de moi. Je n'en ferai pas davantage ! »

Jeanne était encore sous le coup de cette déclaration solennelle quand la porte de la salle à manger livra passage à Tommy, qui entra délibérément.

« Bonjour, tante, prononça-t-il ; et sans attendre sa réponse : vous savez, j'ai cassé votre pendule ! »

L'indignation suffoquait la grosse miss, tandis qu'en ses yeux passait une lueur de désespoir ; si démodés que fussent la plupart de ses bibelots, de ses meubles, elle y tenait énormément.

Tommy s'expliqua.

« A l'aide d'une chaise, j'avais réussi à m'asseoir sur le marbre de la cheminée, je balançais mes jambes au-dessus du feu... on aurait dit des poulets qui rôtissaient devant la flamme ; mais, en remuant, j'ai poussé la pendule... je ne pensais plus qu'elle était là... et elle s'est cassée en mille morceaux !

La catastrophe.



— Vous serez puni, monsieur... et sévèrement ! Ah ! ces enfants... ces enfants... s'ils demeureraient seulement huit jours ici, mais je deviendrais folle ! Allez, vilain garnement, retournez près de la vieille Duff. Vous, Jeanne, restez, il n'est pas votre frère ; Elsie, allez avec lui, vous êtes sa sœur ! »

Miss Grenoble avait le ressentiment tenace, elle en voulait à ces innocents d'être nés du second mariage de son frère, de ce mariage qu'elle ne lui avait jamais pardonné. Mais Jeanne ne comprenait pas la différence que sa tante faisait entre eux parce qu'ils n'avaient pas la même mère ; et elle protesta, dans un élan de son cœur révolté :

« Oh ! Tommy est mon frère... et je suis sa propre sœur !

— Sûrement, approuva le petit bonhomme ; et j'aime mieux Jeanne qu'Elsie. Elle ne me donne pas de coups de poing et ne m'appelle pas bébé !

— menteur ! lança Elsie, écarlate.

— Je ne suis pas menteur ! répliqua Tommy avec une attitude de défi. Je n'ai jamais dit que tu le faisais. J'ai dit que Jeanne ne le faisait pas ! »

L'entrée inattendue de Martha, la cuisinière, coupa court à cette discussion. Elle ne s'excusa nullement et dit de son ton bourru, s'adressant à sa maîtresse :

« Je me demande combien de temps vous allez encore rester là devant votre déjeuner. Il va être midi et, si vous ne vous décidez pas à manger, je n'aurai que le temps de laver ma vaisselle avant le goûter. Vous feriez bien mieux de laisser les enfants déjeuner avec vous. C'est ridicule de monter leur nourriture tout en haut, et, naturellement, Jessie grogne contre les escaliers.

— Vous n'avez pas à prendre la parole pour Jessie... elle peut parler elle-même ! répondit miss Grenoble indignée de la rude familiarité que la cuisinière se permettait avec elle, devant les enfants.

— Sûrement que Jessie va vous prévenir elle-même ! dit innocemment Tommy. Je l'ai entendue qui disait qu'elle ne voulait pas être traitée comme une vile esclave. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

La grande bouche aux longues dents de Martha s'élargit encore en un rire sonore :

« Ah ! ah ! fit-elle. Il n'y a que les enfants et les fous pour dire la vérité, n'est-ce pas, Tommy ?

— Je dis toujours la vérité ! répondit celui-ci gravement. Mais vous devriez m'appeler master Tommy. Duff est plus vieille que vous et elle est plus polie...

— Martha n'est pas polie du tout ! » fit Elsie, pour se venger d'une réprimande qu'elle avait reçue, le matin même, de la cuisinière.

Martha accepta ces observations sans trop de mauvaise humeur ; elle semblait même amusée par la vue de ces enfants, qui illuminaient de leur jeunesse et de leur fraîcheur cette maison de vieilles filles, où les heures coulaient toutes monotones et pareilles.

« Allons, bon ! qu'est-ce que j'ai fait, maintenant ? fit-elle.

— Eh bien, vous n'êtes pas respectueuse, expliqua Elsie avec calme. Vous parlez à notre tante sans dire madame ou mademoiselle, quoiqu'elle soit votre maîtresse. Si j'étais à sa place, je ne l'endurerais pas, je vous dirais : « Martha, appelez-moi mademoiselle, mais je ne veux pas être appelée... rien ! »

Miss Grenoble ne put s'empêcher à son tour de sourire ; et elle dit en se tournant vers Martha, heureuse de cette occasion de lui infliger une leçon :

« Vous aviez raison, il n'y a que les enfants et les fous pour dire la vérité. »

Toute renfrognée qu'elle parût, Martha la cuisinière était une bonne fille. Et c'est à son intervention bourrue que les quatre enfants durent la faveur d'être admis désormais à la table de leur tante.

Les repas ne se passaient guère sans remontrances de la part de miss Grenoble, car les petits espiègles ne se gênaient pas pour faire parfois des réflexions déplacées, en dépit du regard grondeur de Jeanne, qui, elle, se conduisait en parfaite petite mère.

Ce matin-là, Martha servit pour les enfants une belle tranche de gigot rôti, et, sur un plat séparé, un perdreau préparé avec toutes les minuties de l'art culinaire et destiné au palais délicat de miss Grenoble.

Paméla, Tommy surtout, lançaient des coups d'œil remplis de convoitise sur l'oiseau à la peau boursouflée, dodue et dorée. Leur tante s'en aperçut et, se départissant de son habituel égoïsme, elle proposa :

« Voulez-vous un morceau de perdreau ?

— Il n'y en aurait pas assez pour nous quatre ! répondit Tommy. D'ailleurs, vous êtes vieille, vous devez avoir ce que vous aimez... et puis qu'est-ce que c'est qu'un petit perdreau comme ça, il ne me suffirait pas à moi tout seul... »

Cette réflexion, peu flatteuse pour miss Grenoble, lui fit froncer les sourcils. Elsie n'y prit point garde et, s'adressant à son frère :

« Tu ne devrais pas manger autant que tante : son corps est beaucoup plus grand et plus gros que le tien...

— Bien sûr, mais il lui a fallu plus longtemps pour le remplir.

— Jeanne ! interrompit miss Grenoble courroucée, faites cesser immédiatement cette discussion vulgaire et ridicule. »

La grande sœur implora Tommy et Elsie d'un regard chargé de reproche et, pour éviter le retour d'un semblable incident, elle parla de la température :

« Quel vilain temps il fait en Angleterre ! Depuis quinze jours que nous sommes à Beachstone, la pluie n'a pas cessé... il est impossible de sortir !

— L'hiver, c'est comme ça partout ! expliqua Tommy avec sagacité. Mais en été on se rattrapera, on ira jouer sur la plage avec des pelles et des seaux. N'est-ce pas, tante, vous voudrez bien ?

— Pas sur ma plage, en tout cas ! » répliqua miss Grenoble avec aigreur.

L'incorrigible garçonnet la fixa avec étonnement :

« Votre plage ? fit-il. Tiens, je croyais qu'elle était à tout le monde. Et la mer, elle est à vous aussi ?

— Vous êtes stupide, Tommy, je veux simplement vous faire comprendre qu'à cette époque-là vous ne serez plus ici... heureusement, mon Dieu ! »

Elle appuya sur ces mots, qui impressionnèrent les enfants ; ils se turent et baissèrent la tête en frissonnant.

« Vous n'allez pas mourir, tante ? » zézaya Paléma de sa voix d'ange candide.

Tommy, à qui rien n'échappait, lui expliqua :

« Mais non ! tu n'as pas compris. La tante veut dire qu'elle nous renverra !

— Oui, avoua miss Grenoble sans détour, j'ai écrit à la tante de votre mère... Si elle ne peut vous recevoir, je vous mettrai en pension.

— Oh ! tante, Paméla est trop petite : gardez-nous ici ! demanda Jeanne. Vous verrez, nous serons bien raisonnables, pour ne pas vous donner de la peine !

— Il n'est pas question de vous, ma chère enfant, dit la tante, plus aimable. En ce qui vous concerne, j'ai écrit à votre oncle Philipp Davening, le frère de votre mère. S'il ne vous prend pas, je suis toute disposée à vous conserver près de moi. »

Cette préférence, loin d'enthousiasmer Jeanne, mettait le comble à son désespoir ; elle ne pouvait imaginer qu'on pût faire une différence entre elle et les trois petits. Aussi joignit-elle les mains pour supplier :

« Oh ! chère tante, ne me séparez pas d'eux... qui en aurait soin ?... et je serais trop malheureuse de les savoir à la pension. Ils ont toujours été si choyés ! Que dirait papa ?

— Je ne m'imaginais pas que vous fussiez ingrate à ce point, Jeanne. Voilà comment vous me manifestez votre reconnaissance de vouloir vous prendre chez moi au cas où vos parents maternels, qui sont très riches, se déroberaient !

— Pourquoi les parents de Jeanne seraient-ils plus riches que les nôtres ? prononça Elsie d'un ton pincé : car son orgueil ne pouvait admettre que son aînée lui fût en quoi que ce soit supérieure ou plus favorisée. Ce n'est pas juste ! »

Miss Grenoble, qui commençait à connaître le caractère de la petite révoltée, ne releva point cette protestation.

... Le lendemain, une lettre arriva à l'adresse de miss Grenoble. C'était une des réponses qu'elle attendait impatiemment : elle émanait d'une cousine des trois derniers enfants

« Mademoiselle,

« Par suite du décès de ma mère morte il y a quatre mois, c'est à moi qu'est parvenue la lettre que vous lui adressiez. Vous comprendrez facilement, j'espère, qu'il m'est impossible de m'occuper des enfants de ma cousine. D'ailleurs, ils ne sont pas orphelins et je m'étonne que Tom Grenoble, leur père, ne subviennne pas à leurs besoins, comme c'est son devoir. Quoi qu'il en soit, je ne puis leur être moi-même d'aucun secours, je n'ai pas de fortune, j'ai de la famille ; enfin, je ne suis, somme toute, qu'une cousine éloignée. Permettez-moi donc, mademoiselle, de vous faire observer que ce serait plutôt à vous, qui êtes assez riche, à pourvoir aux besoins des pauvres mignons, dont vous êtes la plus proche parente... »

Miss Grenoble communiqua cette lettre à Jeanne. La fillette la lut, puis interrogea avec angoisse :

« Que comptez-vous faire, tante ? »

— C'est décidé, je vais chercher une pension pour vos jeunes frère et sœurs.

— Je ne veux pas les quitter ! sanglota Jeanne ; ils sont si jeunes ! ils ont encore besoin de moi.

— A votre aise, mon enfant ! Mais vous ne savez pas ce que vous perdez, par ce ridicule entêtement. »

Le déjeuner terminé, ils remontèrent au grenier transformé en nursery. Paméla, Tommy et Elsie demandèrent à Jeanne, avec l'insouciance du jeune âge, rebelle à la douleur :

« A quoi qu'on va jouer ? »

Jeanne était, habituellement, la directrice de leurs jeux. Elle s'y réfugia pour trouver l'apaisement de son inquiétude.

Il fut donc décidé, entre le jeune quatuor, qu'on monterait un grand cirque ; une tente fut dressée dans un coin, avec un rideau et deux chaises ; le sable de l'arène fut remplacé par plusieurs couvertures de laine superposées. Bientôt une telle animation régna que la maison en tremblait jusqu'aux fondations.

Alarmée par ce bruit infernal, miss Grenoble abandonna son travail de broderie et monta elle-même l'étroit escalier qui conduisait au grenier. Les marches craquaient sous le poids respectable de sa ronde personne, mais les enfants étaient trop occupés pour entendre cela. Ils n'aperçurent même pas la haute et large stature de leur tante qui, dans le cadre de la porte, assistait terrifiée à leurs ébats, dans le cirque. Paméla, en légère toilette, tournait, tournait sur la piste, en faisant avec ses bras blancs et dodus des gestes gracieux, accompagnés de cris de joie. Jeanne, coiffée d'une corbeille à papiers en guise de chapeau, vêtue de la jaquette de Jessie comme redingote, debout au milieu de l'arène, faisait claquer, de toutes ses forces, la courte lanière d'un fouet d'enfant, pendant que Tommy et Elsie, très excités, eux aussi, faisaient des sauts extravagants sur des chevaux imaginaires, franchissaient des barrières de chaises et tombaient enfin, avec des cris aigus, sur les matelas destinés à amortir les chutes.

Ce tapage fit sortir la vieille Duff de sa continuelle somnolence ; elle ouvrit à demi ses paupières ridées :

« Allons, ne faites pas tant de bruit, mes enfants, jouez à quelque chose de plus calme... »

Leurs rires s'éteignirent ; ils s'arrêtèrent, essoufflés, les yeux pensifs.

« Jouons à autre chose », dit Tommy.

Jeanne réfléchit une seconde.

« A l'hôpital, suggéra-t-elle. Ça fait moins de bruit.

— Oui, oui, l'hôpital. »

Un frisson parcourut miss Grenoble, que de tels jeux effarouchaient.

« Tommy, mets vite ta chemise de nuit... tu seras le malade, un pauvre homme mourant de la « fièvre des jungles » ; nous te poserons des compresses d'eau froide sur la tête.

— Non, j'ai été blessé dans une bataille, plutôt ! dit Tommy, avec obstination. J'ai les jambes cassées, la poitrine défoncée par un boulet de canon, et on m'amène en civière...

— Et moi, alors, qu'est-ce que ze suis ? interrogea la petite Paméla, craignant qu'on l'oubliât dans la distribution des rôles.

— Toi, dit Jeanne, tu es un garçon de salle... tu apportes les remèdes. Moi, je suis le docteur. Elsie est l'infirmière... »

On joue à la bataille : un blessé.



Les deux sœurs aînées soulevèrent le blessé, l'une à la tête, l'autre au pied, et le transportèrent ainsi, avec d'innombrables précautions, sur un des lits en

désordre ; puis elles entassèrent sur lui oreillers, couvertures, édredons.

« Veillez sur lui, recommanda le médecin à l'infirmière. Il a une très forte fièvre. Je vais lui préparer, avec du savon, un remède mousseux qui lui apportera un grand soulagement.

— J'ai chaud... j'ai chaud ! disait le blessé, à demi étouffé sous l'amas de couvertures.

— C'est la fièvre, pauvre homme ! fit Elsie apitoyée. Attendez, je vais vous faire prendre votre potion d'eau de savon.

— Je ne l'avalerai pas, tu sais, tu la renverseras dans le lit.

— Si ; il faut que tu en avenes un peu ! fit Elsie moqueuse. Allons, mon pauvre homme, restez tranquille. Paméla, un sinapisme...

— Tout de suite ! » répondit la fillette, ravie de l'ordre qu'on lui jetait.

Elle tendit un mouchoir mouillé à l'infirmière qui l'appliqua sur le front du malade. Il continuait à pousser des gémissements de souffrance si bien imités que miss Grenoble, inquiète, bondit dans la chambre :

« Voulez-vous cesser ce jeu, immédiatement ? ordonna-elle, indignée. C'est affreux, vous allez rendre ce garçon réellement malade. Est-il possible, mon Dieu ! Et votre chambre est toute sens dessus dessous ! De mon temps, les enfants ne bouleversaient pas tout ainsi. Il y a des jeux plus calmes... les dominos, le loto par exemple...

— Nous ne les connaissons pas, dit Jeanne avec son habituelle politesse, nous n'y avons jamais joué, mais nous serions très contents de les apprendre s'ils ne sont pas difficiles.

— Très faciles. On s'assied devant une table et l'on dispose les pions ou les dominos en se conformant aux règles du jeu...

— Oh ! alors, si l'on est assis devant une table, fit Tommy avec une moue, ça ne doit pas être amusant du tout. Nous aimons, nous, les jeux intelligents !

— Petit insolent ! »

Tommy ne comprit pas la réprimande et continua :

« Nous jouons, par exemple, aux voitures renversées, ou bien à l'église...

— Quelle horreur !

— Ou bien on se déguise, on va au bal masqué. Il y a encore le jeu de l'hôtel, on loue des chambres. C'est moi l'inspecteur sanitaire. Je visite la maison pour voir si elle est bien tenue... et puis... et puis...

— Tu oublies le jeu de la visite. Celui-là est tranquille et plairait certainement à tante, dit Jeanne, pour chasser la nuance de désapprobation

qu'elle lisait dans les yeux de miss Grenoble, tandis que Tommy lui faisait l'énumération de leurs peu banales distractions. Nous sommes de grandes personnes ; nous causons dans le salon, en nous efforçant d'avoir de belles manières ; un de nous quatre est la visiteuse ; elle arrive doucement et se met à parler.

— C'est un peu mieux, concéda la tante ; cependant autrefois les enfants ne cherchaient pas ainsi à copier les personnes âgées. Enfin faites vos visites, je vais vous regarder.

— C'est moi qui suis la visiteuse, dit Elsie, en disparaissant. Je vais voir si vous devinez qui je vais imiter ! »

Jeanne avait oublié d'ajouter à son explication, en effet, que le principal attrait de ce jeu consistait dans l'imitation d'une personne de connaissance. Elle achevait de mettre sa tante au courant de cette particularité, quand Elsie apparut ; en une ou deux minutes, elle avait eu le temps de se fabriquer, à l'aide d'une paire d'oreillers, une volumineuse poitrine ; et elle avançait, calme et digne, la tête rejetée en arrière, gonflant son menton ; d'une main elle tenait un journal, de l'autre un face-à-main imaginaire.

A cette vue le visage de miss Grenoble s'empourpra du rouge de la colère, et elle se retira sans un mot, en claquant la porte derrière elle pour manifester son mécontentement.

Jeanne était devenue blême, et Elsie, consternée, balbutia :

« Qu'elle est désagréable, cette vieille ! moi qui croyais la flatter. Papa se serait tordu de rire, lui, s'il avait été là ! »

Presque aussitôt Jessie apparut, et, se retenant pour ne pas rire, elle signifia à l'espiègle fillette la punition méritée que sa tante lui infligeait pour son manque de respect.

« Vous allez vous coucher tout de suite dans la chambre réservée, jusqu'à ce qu'on vous dise de vous lever. »

La coupable obéit en pleurant.

Pour lui adoucir les rigueurs de la réclusion, Jeanne lui glissa un livre d'histoires et lui fit boire en cachette une tasse de thé. Puis elle revint à la nursery. Les yeux bleus mouillés de larmes de la jolie Elsie venaient d'implanter en sa tête une soudaine résolution. Elle écrivit ceci :

« Cher oncle Davening,

« Je vous prie de m'excuser si je vous écris ainsi sans vous connaître, mais papa m'a dit que je pouvais le faire. Je viens vous confier l'ennui dans lequel je suis. Ma tante me dit que vous seriez peut-être disposé à vous occuper de moi. Mais je ne suis pas seule, il y a Tommy, Elsie et Paméla ; ce ne sont que mes demi-frère et sœurs, je le sais bien, mais on n'avait jamais fait de différence entre nous jusqu'à présent, et l'idée qu'ils s'en iraient en pension, que je serais séparée d'eux, me rend très malheureuse. Ma sœur cadette avait l'habitude d'être choyée, gâtée, à la maison, et personne ne fait attention à elle. Soyez bon aussi pour elle. Nous n'avons jamais été séparées.

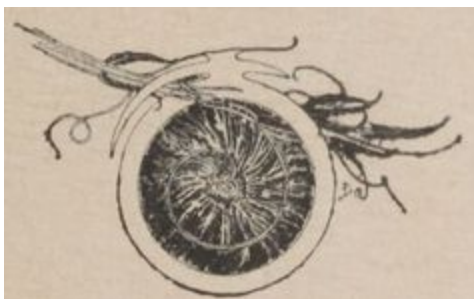
« ... Mais je ne suis pas seule, et nous n'avons jamais été séparées. »



« Votre nièce qui vous aime et vous embrasse... »

Et elle signa, pour éviter toute confusion dans la réponse, du prénom de sa mère : « Elisabeth ».

A sa première sortie, elle jeta la lettre dans une boîte ; puis elle attendit, impatientement, la réponse.





III

« Je me demande enfin ce que je vais faire de vous, Tommy ! dit miss Jeanne Grenoble, exprimant la pensée qui ne la quittait plus. J'ai trouvé, pour vos sœurs, une dame qui se chargera volontiers de leur éducation en même temps que de celle de ses filles, mais elle ne veut pas de garçon. »

Elle lisait et relisait en vain les annonces du Morning Post, sans rien trouver. Un monsieur offrait de s'occuper d'enfants arriérés ; elle eût presque souhaité de voir son neveu répondre à cette condition, afin de s'en débarrasser plus vite ; mais Tommy, au contraire, était étonnamment doué sous le rapport du jugement et de la réflexion.

Le petit homme fixait sa tante de ses grands yeux pensifs ; elle s'adressa à lui presque plaisamment :

« Voyons, Tommy, avez-vous une idée quelconque en ce qui concerne votre avenir ? »

L'enfant réfléchit un peu ; puis :

« Je voudrais être chauffeur ou mécanicien, dit-il, ils sont toujours au chaud près du feu et ils n'ont pas l'ennui de se laver... A quoi que ça leur servirait, puisqu'ils seraient noirs de nouveau le lendemain ? Et puis, ils voient comment marchent les machines !

— Les chauffeurs ne sont pas des messieurs, dit miss Grenoble.

— Oh ! j'en ai connu un, c'était un chic type ! répliqua Tommy avec un sérieux imperturbable.

— N'employez pas ces expressions, Tommy ! elles sont déplacées dans la bouche d'un enfant de votre âge...

— Papa disait souvent cela, pourtant ! » fit-il vexé.

Le silence régna, coupé par les soupirs de miss Grenoble. Tommy, la tête dans ses deux mains, semblait profondément absorbé.

« Je ne sais vraiment que faire ! » répéta encore sa tante.

Il releva son front soucieux.

« Tante, vous pourriez m'envoyer à Eton. Cela me plairait.

— Eton ! l'école la plus coûteuse d'Angleterre ! ricana-t-elle, moqueuse ; vous n'y pensez pas ! Si vous étiez en âge, je ferais peut-être cet immense sacrifice de priver ma vieillesse du confort pour vous permettre de faire de grandes études, mais vous êtes beaucoup trop jeune !

— Oh ! tante, je ne voudrais pas que vous vous priviez pour moi. Si j'étais grand, je travaillerais pour vous, puisque vous êtes si pauvre. Déjà, quand maman est morte, j'aurais voulu être un homme et prendre soin de mes sœurs... mais je n'ai que sept ans ! »

Tant de franchise et de naturelle bonté attendrit la vieille fille pendant une seconde. Elle soupira de nouveau.

« Si nous sommes si ennuyeux que ça, lui suggéra encore le gentil garçonnet, vous pourriez nous envoyer dans une maison pour les petits Hindous. Jeanne a dit que bien souvent maman pleurait quand elle pensait qu'il faudrait peut-être un jour nous y envoyer. Puis, papa a quitté le service dans les Indes et nous sommes tous allés en Suisse pour chercher notre tout petit frère...

— Chercher qui ? lui fit répéter sa tante.

— Mon petit frère ; il était né sur une grande montagne dont le sommet allait plus haut que les nuages. Il venait du ciel et il était tout petit et tout rouge ; mais il était si pressé de retourner là-haut qu'il est resté sept jours seulement avec nous. Ça m'a contrarié, j'aurais tant aimé un petit frère ! Seulement maman aurait été trop seule dans le ciel si elle était partie sans lui. Et il n'aurait pas été heureux sur la terre sans maman. Et Jeanne a déjà tant à faire sans lui ! Vous savez qu'Elsie a été très malade sur la mer quand on a traversé la Manche... et Pamela a pleuré jusqu'à Londres... Pourtant, papa la tenait dans ses bras. De Londres ici, elle a dormi tout le temps.

— Pauvres enfants ! fit miss Grenoble émue malgré elle, et s'excusant comme si elle parlait à une grande personne ; je crains d'avoir été un peu dure pour vous quand vous êtes arrivés ; mais j'étais si étonnée ! et je ne pensais pas que vous aviez fait un aussi long voyage. Vous deviez être fatigués !

— Moi, non ! je suis un garçon ! dit-il fièrement. Mes sœurs... oui ! C'était « quéque » chose d'affreux.

— Voulez-vous ne pas imiter Martha, en causant ! gronda la tante.

— Je lui ai parlé ce matin, c'est pour cela, expliqua le garçonnet. Elle se demandait, elle aussi, ce que nous allions devenir... »

Sa voix s'attrista soudain et il continua, ayant conscience de leur abandon :

« Personne n'a l'air de nous désirer beaucoup nulle part, maintenant. Si j'étais grand, j'achèterais une maison, nous irions tous y vivre et jouer à tous les jeux qui nous plaisent. Papa aurait dû nous emmener aux Indes. Là-bas, j'étais un jeune sahib, entouré de respect... et je n'avais que six ans, pourtant ; et puis, papa avait beaucoup de domestiques... nous avions chacun notre ayah qui s'occupait de nous, nous apportait nos repas. Ah ! quelle différence avec ici ! Et il ne faisait jamais froid !

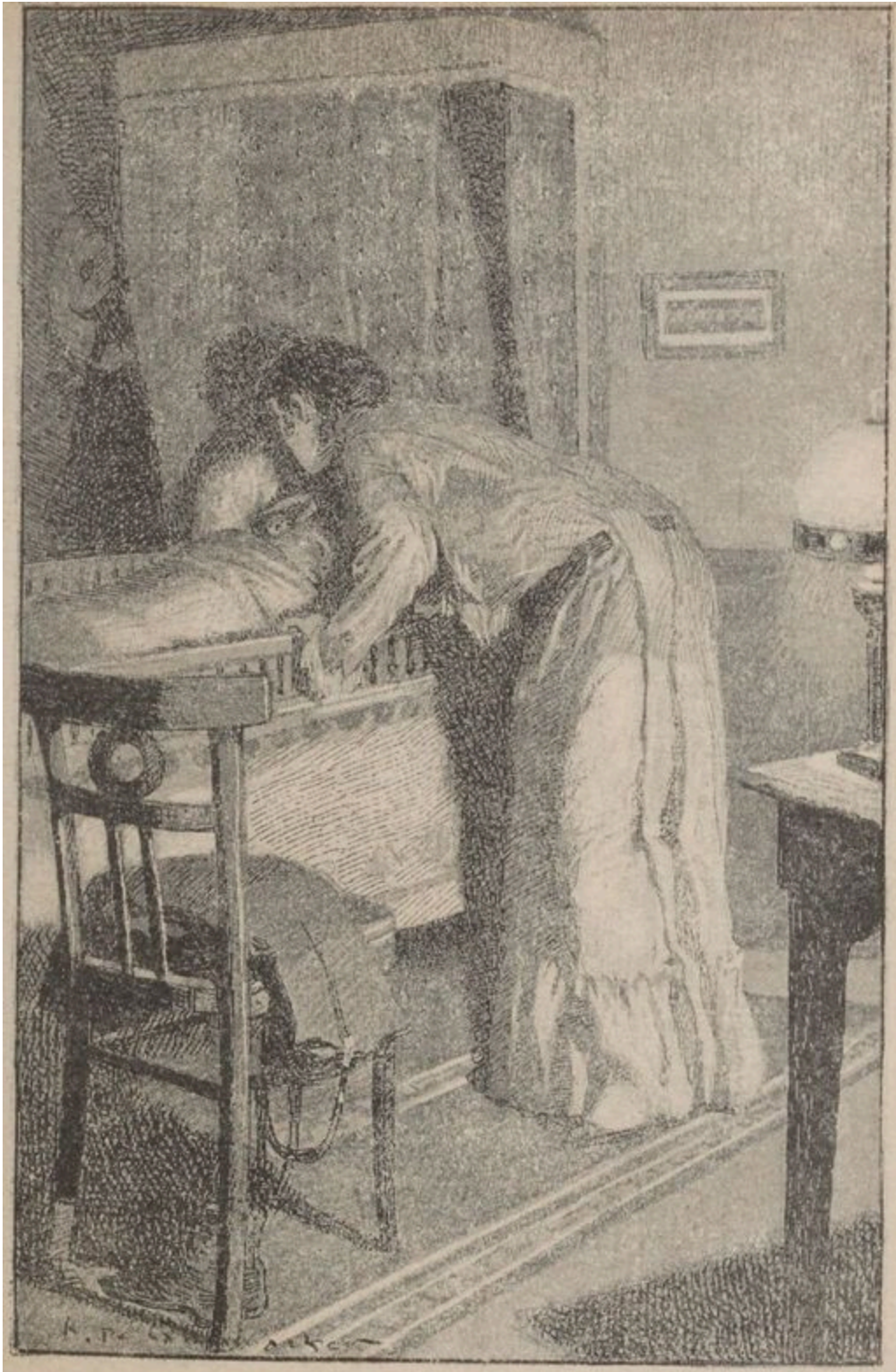
— Je croyais, au contraire, que le climat des Indes était plutôt malsain, surtout pour les enfants.

— Oh ! non, il n'y a que sur le steamer, on revenant, il faisait froid par moments. En Suisse, le temps était beau aussi ; mais maman était malade, elle ne pouvait plus venir nous embrasser tous les soirs dans notre lit, quand nous étions endormis. Mais peut-être que vous n'avez pas eu de mère et alors vous ne pouvez pas savoir ce qu'on ressent quand elle vient doucement, doucement, au milieu de la nuit, poser ses lèvres sur votre front !

— Quelle malencontreuse idée de venir ainsi vous troubler dans votre sommeil ! dit miss Grenoble aigrement, ne négligeant jamais une occasion de manifester son animosité persistante à l'égard de la seconde femme de son frère.

— Ce n'était pas réellement la nuit, dit Tommy avec sa minutieuse franchise habituelle. Les grandes personnes n'étaient pas couchées ; elles étaient encore en train de rire et de causer, après le dîner. Un soir, Elsie et moi, on s'est caché pour voir. Nous étions en chemise de nuit, sous la table de la salle à manger. Il y avait justement réception. Elsie recevait des coups de pied sans broncher, elle pouffait même de rire, parfois. La soirée n'en finissait plus et, comme je n'étais pas si grand que maintenant, je finis par pleurer tout haut. « Oh ! c'est mon cher petit fripon ! » s'écria maman. Et l'on nous tira de là-dessous. Tout le monde se tordait de rire, et nous, nous pleurions... presque vexés de ne pas être grondés !

Le baiser maternel.



— Ciel ! est-il possible ! fit miss Grenoble en levant les bras au plafond.

— Oh ! maman ne nous grondait pas souvent, et nous étions si diables qu'elle nous disait que nous la ferions mourir. Vous ne la connaissiez pas ?

— Non ; comment était-elle ? interrogea miss Grenoble en dissimulant sa curiosité sous une apparente indifférence.

— Elsie est tout son portrait, tout le monde le disait... seulement maman était encore plus belle parce qu'elle était une grande personne. Moi, je ressemble à mon papa quand il était petit... »

Trois coups légers frappés à la porte interrompirent cette confidence. Tommy, très poliment, s'apprêta à se retirer. Jeanne entra, timidement.

« Excusez-moi, ma tante, cette lettre était sur la table de la salle à manger, je l'ai regardée, j'espérais qu'elle venait de papa... mais ce n'est pas cela ! »

Miss Grenoble l'ouvrit et, dès qu'elle commença la lecture, son visage s'éclaira d'une lueur de satisfaction. Quand elle l'eut terminée, elle prit la main de Jeanne, presque joyeusement.

« Élisabeth, je suis contente de vous, dit-elle. Sir Philipp Davening m'écrit, de Paris, qu'il a reçu ma lettre et la vôtre ; vous aviez bien fait de lui écrire vous-même... quoique vous auriez dû me le dire. Il rentre en Angleterre immédiatement, avec lady Davening, qui était à la Riviera pour sa santé. Il est disposé à vous considérer comme sa propre fille. Écoutez plutôt :

« Dites à votre nièce que j'ai reçu sa lettre et qu'en réponse je vous prie de l'envoyer en visite d'abord, avec sa demi-sœur, à qui elle semble profondément attachée. Je ne veux pas la séparer brusquement de ses frères et sœurs. Quant à m'occuper d'eux, je n'y suis pas obligé puisqu'ils ne me sont d'aucune parenté, mais je ne veux cependant pas les détacher d'un seul coup de leur aînée. A mon retour, je pense pouvoir leur trouver un abri provisoire. Notre recteur s'est souvent chargé d'enfants dont les parents sont aux Indes, et sa femme est une personne très estimable. Je ne voudrais pas que notre petite Élisabeth fût tourmentée à leur sujet. De cette façon, la séparation se fera insensiblement et je me chargerai de leur entretien, pendant la première année tout au moins... »

Deux sentiments absolument contraires se partageaient l'âme de Jeanne, pendant cette lecture. Elle était infiniment reconnaissante à son oncle inconnu de son aimable bonté, mais elle s'élevait avec fermeté contre la perspective d'être éloignée de ses trois chers petits, la séparation fût-elle

amenée insensiblement. Elle était résolue à ne jamais quitter ceux qu'elle aimait en véritable petite mère.

« Sir Davening est trop bon ! murmura-t-elle ; mais, si les trois petits vont chez le recteur, j'aimerais mieux... aller avec eux !

— Vous êtes insensée, mon enfant ! Vous ne comprenez donc pas tout ce que vous avez à gagner en acceptant l'offre de votre oncle ? Il n'a pas d'héritier, c'est à vous qu'il léguera son immense fortune. Quant à Davening park, c'est une propriété superbe. Votre oncle habite un château fastueux et, comme il aimait beaucoup votre mère, il vous fera profiter de sa richesse... Vous aurez domestiques, chevaux, voiture, toilettes... tout ce qu'il faut, enfin, pour être heureuse !

— Que m'importe tout ça ! prononça Jeanne en secouant négativement la tête ; je ne peux pas être heureuse sans eux trois ! »

Miss Grenoble pensa que la fillette ne saisissait pas tout ce que l'offre de sir Davening pouvait offrir d'attraits ; elle s'efforça de la lui dépeindre sous les plus magnifiques couleurs :

« Pensez donc, Jeanne, vous aurez beaucoup d'argent, vous pourrez acheter toutes sortes de choses... pour vous et pour les autres. pour Elsie, pour Tommy, pour Paméla. Vous serez bien élevée, vous aurez une gouvernante, et plus tard, si vous plaisez à votre oncle et à votre tante, vous deviendrez une grande dame... vous aurez de jolies toilettes, des robes de soie toutes brodées, des chapeaux à plumes, des bijoux étincelants... »

Un petit cri interrompit cette description tentante. C'était Elsie. Depuis cinq minutes, elle était là qui écoutait, sans qu'on y prît garde, toute pâle de dépit. Touchée dans son orgueilleuse coquetterie, elle laissa échapper une exclamation arrachée à son envie ; puis elle sortit précipitamment, en proie au plus intense bouleversement.

« Elsie est jalouse ! » dit Tommy, calme et clairvoyant.

Jeanne le regarda avec colère.

« Tu es trop petit, tu ne comprends pas ! Elsie sait, comme moi, que l'on veut nous séparer. Mais je ne ferai jamais cela, jamais ! Je ne quitterai pas ma petite Paméla et mon bon gros Tommy ! fit-elle en caressant les joues du garçonnet. Les belles robes, les bijoux, les jolies choses ne me tentent pas. Pour rien au monde je ne vous abandonnerai ! Je serai toujours avec vous... toujours !

— C'est ridicule ! ridicule ! insensé ! s'écria miss Grenoble irritée. Une si belle occasion ! Retirez-vous, tenez ! Votre obstination m'exaspère ! Moi,

je vais écrire de suite à votre oncle, pour le remercier... Mais vous méritez bien peu l'offre qu'il vous fait ! »

Jeanne, docilement, sortit du salon, la poitrine étreinte par l'émotion, serrant dans sa main, convulsivement, la main du grave Tommy.

Au grenier, transformé en nursery, elle trouva Elsie tout en larmes. Elle la prit contre elle, tendrement, couvrit de baisers ses joues humides.

« Ne pleure pas, je t'en prie, ma chérie ! Ne te fais pas de chagrin ! Tu viendras avec moi à Davening park... et quand mon oncle te verra si fraîche, si belle, il ne pourra pas ne pas t'aimer ! je lui demanderai qu'il te garde, et, puisqu'il est si riche, il ne refusera pas...

— Tu ne nous quitteras pas, Jeanne ? implora Tommy, suspendu à son bras.

— Tranquillise-toi, Tommy ! fit la grande sœur en étouffant les sanglots qu'elle sentait monter à sa gorge. Je demanderai aussi à mon oncle de ne pas vous éloigner de moi... toi et ma chère petite Paméla...

— Tu ne vas pas t'en aller au ciel rejoindre maman ? » supplia la fillette, que l'idée de la mort hantait depuis la disparition de sa mère.

Jeanne l'enleva dans ses bras et la serra tendrement, sur sa poitrine gonflée de soupirs.

« Duff prendra soin de vous deux pendant que nous serons parties », murmura-t-elle.

Mais la seule pensée de les abandonner momentanément à la garde d'une étrangère bouleversait le cœur délicieux de cette petite mère de treize ans : son bonheur, son foyer à elle, désormais, était près de ses trois petits.





IV

Après le thé du soir, la vieille Duff se replongeait dans son incessant sommeil et les enfants montaient dans leur chambre, où ils demeuraient seuls jusqu'à l'heure du coucher. Tommy s'asseyait, le plus souvent, devant la table où il alignait ses soldats dans un ordre précis ; Paméla faisait bêler quelque mouton à la blanche toison, pendant qu'Elsie habillait et déshabillait sa poupée, sa vieille Charlottina, son jouet préféré. Oh ! ce n'était pas une de ces belles poupées élégamment parées comme on en voyait dans les magasins de Londres : son corps était quelque peu disloqué ; sa figure de porcelaine, haute en couleurs, était éclairée d'un sourire niais, et elle était coiffée d'un énorme chignon noir et brillant. Telle qu'elle était, elle plaisait à Elsie plus que toute autre ; elle l'entourait de ses soins affectueux, et, si par hasard la vieille Charlottina était égarée dans un coin de la nursery sans qu'on pût la retrouver immédiatement, Elsie en était troublée jusque dans son sommeil.

Ce soir-là, les événements de la journée, l'annonce d'une éventuelle séparation, avaient assagi le petit quatuor ; ils se tenaient tous les quatre près du feu, serrés l'un contre l'autre comme de mignons et frileux bengalis. Leurs yeux largement ouverts fixaient les flammes dansantes, petites langues effilées et toutes roses qui léchaient les briques noircies de la cheminée. Au dehors, le vent soufflait terriblement, et la pluie tombait par rafales ; dans la maison, tout était silencieux ; dans la chambre, tout était noir, hors du halo lumineux de la lampe et de la clarté du foyer.

Ils se sentaient délaissés, seuls au monde, les pauvres enfants ! le passé revenait à leur mémoire, et ils éprouvaient le besoin de pleurer. Ils étaient beaux tous les quatre, pourtant, beaux de ce charme puéril de l'enfance ; il fallait que miss Grenoble eût le cœur bien dur pour ne point s'attendrir. Chacun d'eux avait son attrait personnel : Jeanne avec sa physionomie pâle et sérieuse, sa chevelure soyeuse, son front droit, intelligent, ses yeux couleur de noisette au reflet de douceur et de bonté ; Paméla avec son regard gris, pétillant, animé par la fraîcheur de ses pommettes, pareilles à des pétales de roses ; Tommy bien campé sur ses gros mollets, l'air intelligent, calme, réfléchi, sa drôle de petite figure trouée par deux prunelles noires et ses cheveux bruns plaqués sur la tête « comme un homme », sauf une petite crête de coq, rebelle au crin humide de la brosse ; enfin Elsie, aussi belle de visage que Jeanne l'était de cœur et d'âme ; de grands yeux faits d'un morceau de ciel, un teint de nacre rosée, transparente, des lèvres délicatement empourprées, un corps svelte, presque fluet, fillette adorable aussi bien dans sa pétulance, son égoïsme, que dans ses tendres repentirs.

Consciente de la responsabilité qui lui incombait, Jeanne aimait à regarder longuement les trois petits, avec l'orgueilleuse complaisance d'une vraie maman. Et elle s'efforçait aussi de chasser la tristesse toujours prête à l'envahir, pour ne point la sentir peser sur ces trois jolies têtes. Cependant, ce soir, l'avenir l'inquiétait au point qu'elle ne réussissait pas à chasser le souci de son front. Enfin, sa voix, enrouée par l'émotion, remplit le silence, domina le bruit de la tempête qui soufflait au dehors. Elle tenait dans ses deux bras écartés les trois enfants et elle leur dit, avec mélancolie :

« Si, malgré tout, on nous séparait, il faudra toujours bien s'aimer, comme maintenant, n'est-ce pas ?

— Bien sûr... mais tu disais tout à l'heure que tu croyais obtenir de ton oncle... commença Elsie...

— Je ferai tout mon possible... mais on ne sait pas, nous ne sommes que des enfants, presque des orphelins...

— Moi, j'aimerais mieux mourir, fit Elsie, que d'aller avec Paméla et Tommy chez le recteur... pendant que toi, Jeanne, tu serais gâtée... D'autant plus qu'une fois riche, comblée, tu nous oublierais !

— Jamais ! jamais ! s'écria Jeanne vivement, d'un accent d'énergique protestation. Tenez, promettons maintenant, pendant que nous sommes

encore ensemble, de ne jamais nous oublier les uns les autres. Répétez après moi, mes chéris : « Nous promettons ! »

— Nous pourrions jurer de nous revoir à chaque Christmas (Noël) par exemple ! proposa Tommy, dont l'initiative ne tarissait pas. Nous mettrons toujours nos souliers dans la cheminée et nous nous ferions des cadeaux.

— Oui, mais, plus tard, objecta Elsie, ce ne sera pas possible, nous aurons d'autres choses à faire... je serai une dame, j'aurai des petits enfants à soigner et ils seront trop jeunes pour déjà voyager.

— Nous pouvons du moins jurer de toujours penser à chacun de nous, le jour de Christmas ! Donnons-nous la main et faisons cette promesse ! » dit l'aînée.

Ils répétèrent les mots que Jeanne leur dictait pour l'accomplissement de ce serment, avec un recueillement, une solennité touchante.

La première, Elsie rompit le cercle de leurs mains l'une à l'autre enchaînées, et ce fut pour s'écrier avec une mine dégoûtée :

« Tommy, tu as les mains toutes grasses de jambon !

— Oh ! je suis un grand garçon et je mange proprement.

— En tout cas tes doigts ne sont pas propres.

— Habituellement ils le sont.

— Ce n'est pas vrai. Ainsi, hier, quand tu as eu fini de peler ton orange, tu étais tout étonné que le blanc soit devenu gris.

— Oh ! j'avais seulement les pouces un tout petit peu noirs parce que j'avais aidé Duff à mettre du charbon dans le feu... »

Comme à son habitude, Jeanne trouva un dérivatif à la discussion :

« Il doit être l'heure d'aller se coucher, dit-elle ; si Duff ne vient pas, je vais déshabiller Paméla.

— Qui nous déshabillera chez le recteur, fit Tommy mélancoliquement, quand tu ne seras plus là ni la vieille Duff ?

— Allons, dit Elsie, ne pensons plus à tout cela, nous irions nous coucher trop tristement ! Chantons plutôt quelque chose qui nous égaye !

— C'est ça, chantons Trois jolis Postillons », dit Tommy faisant le geste de claquer un fouet.

Tommy avait aidé Duff à mettre du charbon dans le feu.



Jeanne ne se fit point prier, quoiqu'elle ne fût guère en train ; et elle commença, d'une voix claire et juste :

Seigneur, remplissez la coupe
Jusqu'à ce qu'elle déborde...

Les trois petits l'accompagnèrent de leur doux murmure dominé par la voix perçante et légèrement fausse d'Elsie :

Car ce soir nous serons joyeux,
Demain nous serons sérieux !

La chanson se termina en un éclat de rire d'Elsie et de Tommy, provoqué par l'innocente petite Paméla, qui écorchait drôlement les mots.

Cette joie naïve, cette insouciance réveilla en l'âme de Jeanne l'écho du bonheur passé. Elle revit le salon aux meubles clairs, garnis de jolis coussins, éclairé par ses lumières tamisées de rose ; au piano, toute blonde, toute jolie, dans ses vêtements bleus, la maman jouait un accompagnement entraînant tandis que Tom Grenoble, le père, claironnait joyeusement, de son timbre sonore, les paroles de cette naïve chanson.

Ils étaient réunis tous les quatre autour de lui, eux, les enfants, vêtus de leur beaux habits des dimanches, et leurs voix se mêlaient à la sienne. Oh ! le joli tableau de paix et de bonheur qui revenait, en cet instant, à la mémoire de Jeanne ! mais les trois petits ne semblaient plus se souvenir de cette dernière fois où ils avaient entonné, en chœur, les couplets des Trois jolis Postillons. Était-il possible qu'ils eussent oublié si vite cette atmosphère heureuse où ils avaient vécu, aimés, joyeux, choyés, entourés des douces caresses de l'exquise maman ! Ils ne se souvenaient donc plus de celle qui les avait tendrement élevés ? Jeanne était-elle seule, — elle qui n'était pas sa fille, — à demeurer fidèle au souvenir de la chère disparue ?

Non, les yeux bleus d'Elsie, eux aussi, étaient tout brillants de larmes, suspendues à ses longs cils recourbés comme des gouttes de cristal. Jeanne lui entourait le cou de ses deux bras en murmurant :

« Tu te souviens, toi aussi, ma chérie ?

— Oh ! oui ! » sanglota Elsie passionnément.

Une voix, dans l'escalier, les arracha à la douleur. C'était Jessie qui appelait :

« Miss Jeanne ! miss Jeanne ! Êtes-vous déjà couchée ? »

Elles essuyèrent leurs larmes vivement pour répondre avec une nuance de curiosité :

« Non, qu'est-ce qu'il y a ?

— Miss Grenoble dit que vous descendiez tout de suite, il vient d'arriver pour vous un énorme colis. Ça vient de Paris.

— Un colis... de Paris ?

— Oh ! Jeanne, fit Elsie, qu'est-ce que ça peut bien être ? Ce n'est pas juste si c'est tout pour toi...

— Mais je ne sais pas ! » balbutia la sœur aînée.

Puis se tournant vers Jessie :

« Voulez-vous avoir l'amabilité de rester cinq minutes près d'eux ? » demanda-t-elle poliment.

La femme de chambre accepta volontiers, car elle ne partageait pas l'antipathie de sa maîtresse pour les minois fûtés et les grands yeux interrogateurs de la gent enfantine.

Pendant qu'elle s'ingéniait à distraire les trois petits, qui la harcelaient de questions à propos du mystérieux colis, Jeanne descendait hâtivement l'escalier.

Elle trouva sa tante au salon ; son visage presque toujours renfrogné étincelait de joie.

« Voilà ce que vous envoie l'oncle dont vous dédaignez les bontés ! fit-elle en désignant une grosse caisse. Il m'écrit, en outre, qu'après- demain il sera rentré à Davening park et vous y attendra avec votre sœur !

— Il ne parle pas de Tommy et de Paméla ? interrogea vivement Jeanne, avant de s'occuper du contenu du colis.

— Non, mais il est probable que ses intentions n'ont pas changé. Voyez donc plutôt ce que contient cette caisse, elle vient d'un des plus riches magasins de Paris... Sûrement, il doit y avoir là-dedans toutes sortes de jolies choses. »

Martha fut appelée pour procéder à l'ouverture du colis. Jeanne tendait une oreille inquiète aux cris d'impatience qui lui parvenaient du grenier.

Elle s'approcha de sa tante, et, timidement :

« Tante, fit-elle, voulez-vous me permettre d'appeler Tommy, Paméla et Elsie... ils sont intrigués par ce colis et cela les amusera de voir... »

Miss Grenoble acquiesça et la bande dégringola l'escalier dans un fracas de bottines et de cris de joie.

Elsie entra la première, juste au moment où miss Grenoble sortait d'un coquet carton orné de guirlandes de roses un superbe manteau de loutre.

« Oh ! le beau vêtement ! s'écria Elsie, éblouie, tremblante de convoitise. Que c'est beau ! Que c'est beau ! Que tu as de la chance ! Cela m'irait si bien à moi... »

Elle caressait les poils soyeux de l'épaisse fourrure ; elle la tournait dans ses mains avec envie.

Cependant, elle revint au milieu de la pièce pour assister au déballage des autres paquets.

Un magnifique buvard en cuir de Russie succéda au manteau, il arracha des exclamations admiratives à Tommy ; puis ce fut une poupée qui marchait et parlait, vêtue d'une robe en véritable dentelle et de linge finement brodé que l'on pouvait ôter et remettre. Ensuite ce fut un sac de toilette pour fillette, avec des flacons de cristal taillé, dont les bouchons, en argent ciselé, portaient un grand E gravé.

« De vrais bijoux ! déclara Elsie en les détaillant. C'est moi qui aimerais cela... Et c'est justement mon initiale... »

Il y avait encore quelques mouchoirs garnis de vraie dentelle.

Tout cela fut étalé soigneusement, sur les fauteuils et les canapés du salon. Les quatre enfants étaient dans la joie. Paméla dansait autour de la poupée couchée dans une boîte capitonnée de satin bleu ; Elsie oubliait le vêtement de peluche pour admirer le sac de toilette ; miss Grenoble s'extasiait sur la finesse des mouchoirs. Seule, Jeanne demeurait insensible à la vue de toutes ces jolies choses qui lui étaient destinées.

« Eh bien ! Jeanne, vous n'êtes pas satisfaite ? questionna miss Grenoble, que le calme de sa nièce stupéfiait.

— Si, si... je suis contente, répondit-elle. Tout cela est vraiment trop beau. »

Un sourire s'épanouit sur son visage mélancolique. C'était comme le reflet du bonheur de ses trois petits. Une idée venait de jaillir de son cerveau.

Les enfants souhaitèrent le bonsoir à leur tante, et quand ils se retrouvèrent au haut de la maison, seuls dans le grenier, Jeanne fit le partage du riche butin à elle destiné : la poupée fut pour Paméla, le sous-main pour Tommy, le sac de toilette pour Elsie. Elle ne conservait pour elle que le manteau de peluche, car il faudrait le revêtir pour paraître devant cet oncle généreux.

Quant aux mouchoirs de fine dentelle, Jeanne pensa les offrir, avant son départ, à la tante Grenoble, dont elle oubliait volontiers le mauvais accueil.

Ce soir-là, grâce au colis inattendu, le petit quatuor s'endormit en souriant.



V

« Vous serez bien sages pendant mon absence ? » recommanda Jeanne en embrassant une dernière fois Tommy et Paméla.

Ils promirent ; mais, quand ils la virent s'éloigner avec Elsie, ils poussèrent des cris désespérés, qui déchirèrent le cœur de la grande sœur, si navrée déjà de les quitter.

Miss Grenoble n'avait pas voulu que les fillettes partissent seules et elle avait fait le sacrifice de se priver de la présence de Jessie pendant une journée, — sacrifice immense pour une vieille fille maniaque qui n'aime pas à changer ses habitudes ; elle devait bien cela à cette charmante enfant dont elle avait eu le temps d'apprécier les sentiments délicats ; elle avait été touchée quand Jeanne lui avait offert, avec un désintéressement extraordinaire pour son âge, les mouchoirs de dentelle envoyés par son oncle. Miss Grenoble avait refusé, mais pour la première fois elle s'était attendrie à ce geste généreux.

Jeanne et Elsie étaient vêtues de leurs jaquettes de drap noir, avec lesquelles elles n'étaient pas élégantes, mais propres ; cependant c'étaient là des vêtements bien légers pour voyager par cette froide journée d'hiver ; il avait neigé toute la nuit ; le ciel était sombre et les blancs flocons mouchetaient encore le ciel par intervalles.

Elles n'étaient pas depuis une heure dans le train qu'elles grelottèrent, Elsie surtout, devenue presque livide de froid.

« Je suis transie ! murmura-t-elle en claquant des dents.

— Mon Dieu ! pourvu qu'elle n'aille pas prendre mal ! soupira Jeanne, oubliant qu'elle souffrait elle-même de la bise aigre soufflant au travers des portières mal jointes. Jessie, dites-moi, si elle revêtait le manteau de loutre ?

— Vous n’y pensez pas, miss ! vous savez que votre tante a bien recommandé de ne pas le mettre dans le train ; vous pourriez le froisser, l’abîmer. Vous ne l’endosserez qu’au moment de paraître devant votre oncle... Et puis, il n’est pas pour miss Elsie, il est pour vous.

— Je sais bien, mais elle a plus froid que moi... elle est plus délicate aussi. D’ici que nous arrivions à Davening park, elle sera réchauffée et elle me le rendra.

— Eh bien, soit ! » fit Jessie.

Elsie fut emmitouflée dans l’épais manteau ouatée ; Jeanne lui couvrit en outre les jambes et les pieds avec le vieux châle de laine qu’elles avaient emporté en prévision du froid.

A Londres, elles changèrent de train, et un peu plus loin elles descendirent dans une petite gare de campagne toute tapissée de neige. Un domestique en livrée, envoyé par sir Davening, attendait les fillettes ; elles remercièrent Jessie et prirent place dans un coupé luisant attelé de deux beaux chevaux aux harnais d’argent. Une boule d’eau chaude gainée de velours, une peau d’ours épaisse, rien ne manquait pour faire de l’intérieur de la voiture un nid douillet. Elsie, éblouie par ce luxe, toujours blottie dans le manteau de loutre, ne songeait plus à se plaindre ; ses joues étaient redevenues roses, et ses yeux brillaient comme deux étoiles d’azur. Elle semblait à son aise au milieu de toutes ces belles choses.

A côté d’elle, Jeanne, dans sa jaquette noire, étriquée, paraissait petite, gauche, embarrassée.

La vue du paysage ne tarda pas à les distraire, maintenant qu’elles étaient toutes deux à peu près réchauffées.

« Regarde, Jeanne, disait Elsie, c’est féerique. Tout est uniformément blanc, même les arbres.

— Quel joli tableau ça ferait, ce ciel gris, dans le fond, et ces maisons qu’on dirait enfouies dans la ouate ! »

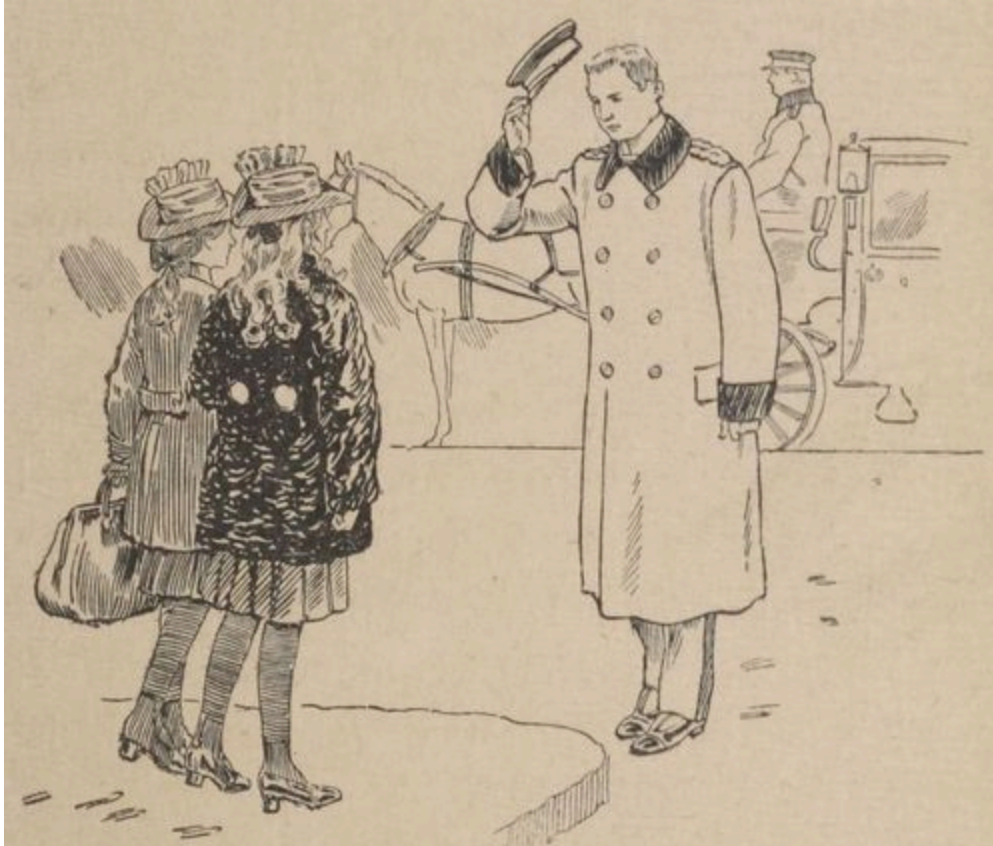
La vue de la belle campagne du comté d’Essex était une révélation pour ces enfants nées et élevées aux Indes ; leur séjour en Suisse avait été de trop courte durée pour qu’elles fussent déjà habituées au climat de l’Europe et c’est pourquoi elles étaient encore si frileuses, ces deux jolies fleurs de la terre asiatique.

Après s’être extasiées sur la splendeur du paysage, Elsie s’étonnait du roulement imperceptible de la voiture qui les emmenait vers Davening park.

« Les routes doivent être vraiment bonnes par ici, pour qu'on ne sente pas du tout de cahots...

— C'est surtout à cause des roues qui sont caoutchoutées et des ressorts qui sont excellents », lui expliqua Jeanne.

L'arrivée dans la petite gare.



Les yeux fixés au dehors, Elsie n'écoutait pas, son attention venait d'être accaparée par autre chose :

« Vois, s'écria-t-elle, un chalet suisse, là... dans les arbres ! Oh ! que c'est drôle, un chalet suisse en Angleterre ! Mais nous arrêtons... L'oncle ne peut pas habiter là, fit-elle, désappointée. Ah ! non, c'est seulement la grille d'entrée... Voilà la femme qui l'ouvre. Regarde, elle me salue. Réponds-lui, toi aussi. »

En disant cela, la fillette inclinait sa tête blonde d'un mouvement infiniment gracieux. Jeanne, toute raidie par l'émotion, regardait par l'autre portière.

« Voici un lac, une cascade, dit-elle, et nous entrons dans un bois tout blanc de neige. Oh ! que ce doit être beau en été, Elsie, quand les arbres

sont en feuilles !

— Et tu vas être ici toute l'année, toi ! Oh ! je ne te manquerai guère ! soupira Elsie, envieuse.

— Tu n'es pas gentille de dire cela, ma chérie, tu sais que je m'ennuierais à vivre ici sans toi, sans Tommy et Paméla.

— Tu nous mets toujours tous les trois dans le même panier ! fit Elsie, jalousement ; tu avais pourtant promis à papa de m'aimer plus que les autres...

— C'est ce que je fais... et, si je le pouvais, je t'abandonnerais tout, Elsie, si je pensais que cela ne puisse rien faire à sir Phillipp Davening... Je lui demanderais de changer, je t'assure.

— Eh bien, fais-le ! ce sera la même chose pour lui. Tu pourras lui dire que je suis délicate, que j'ai besoin d'être soignée et que toi tu n'y tiens pas. Dis-moi, Jeanne, crois-tu qu'il sera mécontent en voyant que je porte le manteau qu'il t'a envoyé ? »

Cette question s'était posée souventes fois déjà à l'esprit de Jeanne, en cours de route, mais elle n'osait en parler à Elsie, de crainte de la contrarier.

La fillette devança sa réponse :

« Il est trop tard, maintenant, je ne puis l'enlever. Toi, tu es grosse, Jeanne, tu ne sens pas le froid ; mais moi, je suis maigre et j'ai vraiment besoin d'un vêtement très chaud. Tu permets que je le garde ?

— Bien sûr, ma chérie, fit Jeanne ; l'oncle Davening verra combien cela t'est nécessaire, et peut-être qu'il me laissera te le donner...

— Et il t'en achètera un autre, certainement, dit Elsie en se pelotonnant dans son coin. Oh ! Jeanne, tu as de la chance. Je voudrais être à ta place... Je voudrais... être l'enfant de ta mère !

— Oh ! Elsie, Elsie, reprocha Jeanne, tristement. Il n'est pas possible que tu penses ce que tu viens de dire. Ta pauvre maman, si douce, si bonne... Et tu ne sais pas seulement comment était la mienne... Moi-même je ne puis m'en souvenir... Mais ta mère à toi, c'était pour moi comme une vraie maman, tellement je l'aimais. Tu ne peux pas avoir déjà tout oublié, surtout toi qu'elle chérissait... Rappelle-toi, Elsie, avec quel soin elle coiffait tes boucles, avec quelle tendresse elle t'attirait vers elle pour t'embrasser, même quand elle était malade... et comme elle pleurait à la pensée qu'elle allait s'en aller pour toujours et te quitter, toi sa fillette adorée...

— Je disais cela en riant, fit Elsie pour se faire pardonner de son ingratitude. Mais aussi, c'est de ta faute, Jeanne, tu ne devrais pas me parler

de maman en cet instant où je suis impatiente, surexcitée... Naturellement, je sens tout ce que tu me dis là, plus que toi-même, puisqu'il s'agit de ma mère... Seulement je ne peux pas toujours pleurer. Tu es trop triste, toi ; Duff le disait, l'autre jour ! »

Jeanne s'essuya les yeux pour ne plus mériter ce reproche, mais elle n'en demeurait pas moins imprégnée d'une profonde mélancolie, qui se lisait sur son visage, dans ses yeux, aux coins de sa bouche.

La voiture continuait à rouler à travers le grand parc obscurci par le manteau de neige jeté sur ses branches ; d'ailleurs, le ciel était d'un gris sombre et annonçait le hâtif déclin de ce jour de décembre.

Le coupé tourna dans une avenue bordée de grands arbres qu'on eût dit garnis de dentelles capricieusement découpées.

Le nuage tombé sur la gaieté d'Elsie acheva de se dissiper à la vue de l'imposante construction qu'elle apercevait, tout au bout de la grande allée.

« Jeanne... Jeanne... C'est un château de fée ! s'écria-t-elle. Vois donc comme c'est grand... et toutes les fenêtres sont déjà éclairées. C'est merveilleux !

— Cela m'effraye, fit Jeanne en frissonnant.

— Oh ! moi, pas du tout, au contraire ! Regarde, on a entendu la voiture, on ouvre la porte de la façade. Oh ! Jeanne, que c'est beau ! »

Elle venait d'apercevoir le vestibule du château, rutilant de lumière.

C'est là qu'un domestique les déposa, l'une après l'autre.

Elles étaient un peu étourdies de ce brusque changement ; leurs jambes jusqu'alors immobiles fourmillaient et leurs yeux papillotaient sous le brillant éclairage qui les aveuglait.

Un grand laquais en culotte courte, les jambes gainées de bas de soie, vint cérémonieusement débarrasser Jeanne de son sac ; un deuxième les pria de le suivre.

Jeanne, intimidée, s'effaçait, laissant Elsie marcher la première. Elles montèrent un large escalier, traversèrent une galerie aux boiseries sculptées. Elles perçurent un murmure de conversations, des fusées de rires, la voix harmonieuse des violons...

Puis elles se trouvèrent dans un salon immense, d'une richesse inouïe ; une élégante assistance était rassemblée autour des tables à thé. Une dame très jolie se leva avec un petit cri d'agréable surprise, en apercevant les fillettes immobiles à l'entrée de la porte.

« Les voici ! Je ne pensais pas qu'elles seraient là si tôt. Philipp, voici votre nièce ! »

L'embarras de Jeanne allait grandissant, il lui semblait rêver ; elle voyait tout ce monde à travers une sorte de brouillard, et les mots qu'on disait, elle ne les percevait qu'à demi. Elsie s'était avancée, elle, avec l'assurance d'une enfant qui se sait belle et se laisse volontiers admirer.

« Oh ! qu'elle est jolie ! » s'écria la jeune femme élégante qui était venue au-devant d'elle.

Elle prit l'enfant sur ses genoux, sans se soucier de froisser sa robe de soie, tellement elle était heureuse de cette ravissante apparition.

« Mignonne, je suis votre tante ! » dit-elle.

Et elle ne se lassait pas de contempler le visage d'Elsie et de caresser les épaisses boucles blondes qui tombaient comme de souples rouleaux d'or sur la fourrure de loutre brune.

Un monsieur de haute taille, aux cheveux grisonnants, s'était approché de la fillette ; ses yeux reflétaient une intense émotion ; il s'agenouilla sur le tapis pour mieux voir la délicieuse enfant.

Le trouble de Jeanne commençait à se dissiper : restée à l'écart, elle assistait à cette scène sans en éprouver ni étonnement, ni jalousie. Il lui paraissait tout naturel qu'on admirât sa sœur. Mais soudain la vérité lui apparut, dans un éclair ; et elle se remit à trembler.

Elsie était plus grande et plus jolie qu'elle, elle s'était avancée la première dans le salon ; enfin, elle était vêtue du vêtement de fourrure envoyé de Paris. Rien d'étonnant à ce que l'oncle et la tante Davening se fussent mépris : ils voyaient en Elsie l'aînée de la famille. leur propre nièce, — ils prenaient Elsie pour Jeanne !

Cinq minutes passèrent sans qu'on jetât seulement un regard à la modeste silhouette qui se tenait, timide et effacée, à l'entrée du salon. Enfin, lady Davening, sans se lever ni retirer Elsie de ses genoux, tendit à Jeanne sa main blanche, scintillante de diamants.

« Comment allez-vous, chère enfant ? dit-elle aimablement. Ainsi, vous êtes la sœur de cette mignonne ?

— Oui », put à peine murmurer Jeanne.

Elle sentait peser sur elle les yeux des assistants et elle devinait la comparaison qu'ils établissaient entre les deux sœurs. Cela la rendait plus confuse, presque honteuse d'elle-même ; sa pâleur s'aggravait. Une des

invitées de lady Davening parut s'en apercevoir ; la jolie châtelaine se baissa vers elle et lui demanda :

« Quel est votre nom, fillette ?

— Jeanne », répondit-elle, la voix indistincte.

Lady Davening entendit, cependant ; et cela lui suggéra aussitôt cette question :

« Et notre enfant, comment l'appellerons-nous ? demanda-t-elle en posant un nouveau baiser sur le front blanc d'Elsie.

— Elle s'appelle Élisabeth, vous le savez bien, dit la voix de sir Philipp.

— Oui, mais c'est trop long, et pas assez joli, dit la jeune femme, toute riieuse. Je préférerais un diminutif : Bess... ou Betsy... quelque chose de doux et de gentil !

— On m'appelle Elsie ! déclara la fillette.

— Elsie ! dit sir Philipp. Oh ! c'est un très gentil diminutif d'Élisabeth. »

Jeanne pensa que le moment était venu de s'expliquer, quoiqu'il lui en coûtât de dissiper cette méprise dont bénéficiait Elsie ; elle leva les yeux et regarda sir Davening, le frère de sa mère, son oncle. Il avait une belle figure, un peu froide, mais sympathique. Jeanne se décida à lui parler. Mais, à l'instant où les mots allaient sortir de sa gorge serrée, lady Davening reprit, s'adressant à son mari :

« Est-ce qu'Elsie ressemble à cette pauvre Élisabeth ?

— Ma foi non, répondit-il, sinon sa chevelure, qui était pareillement épaisse, dorée, moins luisante cependant. Non, elle n'est pas tout à fait comme je l'espérais. »

Et il ajouta plus bas, presque à l'oreille de sa femme :

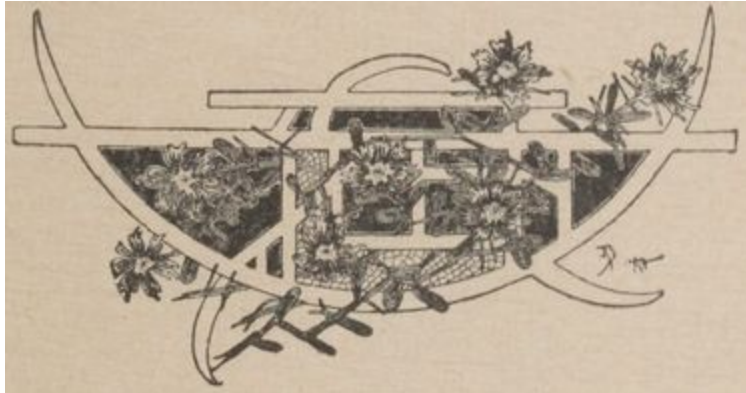
« Heureusement, elle ne ressemble pas à qui vous devinez... Quant à sa sœur, fit-il en se tournant vers Jeanne avec une sorte de désapprobation, elle a tout à fait le teint de son père... »

Instinctivement, Jeanne devina qu'il lui faisait grief de cette ressemblance et elle ne se sentit plus le courage de dire la vérité. Du regard, elle implora le secours d'Elsie ; mais la blonde fillette fuyait obstinément les yeux de sa sœur. Elle était fort occupée à examiner les bijoux dont lady Davening était couverte.

« Oh ! que c'est joli, ça ! s'écria-t-elle, en montrant un mince fil d'or formant bracelet auquel était suspendu un jockey d'émeraude sur un cheval de diamant.

— Cela vous plaît, ma chérie ? fit l'élégante dame en le détachant de son bras immédiatement. Eh bien, tenez, il est à vous, ce sera le souvenir de votre arrivée chez nous !

— Oh ! que vous êtes bonne ! que vous êtes gentille ! s'écria Elsie au comble de la joie, en entourant le cou de lady Davening de ses deux bras minces. Que je suis contente d'être venue ! Je voudrais rester ici toujours... toujours ! »





VI

On leur servit, dans des tasses de fine porcelaine, chiffrées d'or, le thé odorant et fumant, des gâteaux exquis, comme leur palais n'en avait jamais goûté. Elsie, pleinement heureuse, obéit aux prières réitérées de lady Davening et moissonna largement dans les plats chargés de fines friandises. Jeanne, elle, ne prit qu'un ou deux gâteaux. Cette pensée la harcelait : « Il faut que je parle ! Il faut que je leur dise... »

Elle préparait des mots, des phrases, que sa gorge étranglée se refusait à prononcer. Elle se dit que tout à l'heure, hors de cet imposant salon, le courage lui reviendrait peut-être. Et elle attendit, fébrilement, qu'Elsie eût terminé de prendre le thé et de croquer les gâteaux.

« Ces enfants doivent être fatiguées, dit alors lady Davening. Elles ne seront pas fâchées d'aller se reposer, j'en suis sûre. Venez avec moi, je vous conduirai à votre chambre. Vous y serez ensemble, du moins pour cette nuit ; je craindrais, en effet, que ma belle Elsie ne s'y trouvât bien seule, la première fois... »

Jeanne se leva, les yeux fixés sur son oncle ; il ne faisait pas mine de quitter le salon ; le moment était venu cependant de lui avouer qu'il avait fait erreur ; un son timide et inarticulé jaillit de ses lèvres, si faible que personne ne l'entendit ; elle n'osa continuer et suivit sa tante, résolue à lui parler enfin dès qu'elle serait seule avec elle.

Elles gravirent l'escalier aux marches tendues d'un épais tapis ; puis elles parcoururent des galeries qui leur paraissaient interminables, jusqu'à ce que lady Davening ouvrît la porte d'une chambre à coucher qui parut immense à Jeanne et à Elsie.

C'était une très belle pièce, en effet : les murs étaient tapissés de moire d'un bleu lavé très doux ; les deux fenêtres et le lit étaient pareillement drapés ; les meubles étaient d'une laque aux tons ivoirins, et, sur la cheminée, la glace reflétait de magnifiques flambeaux d'argent ; il y avait encore des fauteuils profonds et confortables, disséminés de-ci de-là, une chaise longue et un bureau coquet sur lequel encrier, porte-plume, coupes, étaient d'argent finement travaillé.

Ce luxe éblouissait Jeanne, et ses yeux se reportaient à l'humble malle laissée au milieu de la pièce, bien qu'elle fût vide. Le voisinage de ces richesses la faisait paraître plus petite et plus pauvre encore, de même que le maigre trousseau des deux fillettes, disposé sur une planche de l'armoire à glace, semblait perdu dans ce vaste meuble.

La femme de chambre de lady Davening vint elle-même s'assurer qu'il ne manquait rien à l'installation des deux fillettes ; sa maîtresse, qui la traitait avec une certaine familiarité, en profita pour les lui présenter.

« Voici miss Élisabeth, dit-elle en posant la main sur la frêle épaule d'Elsie ; et voici sa demi-sœur, miss Jeanne. Elles doivent avoir besoin de se mettre au lit, après un pareil voyage... Cette pauvre enfant semble épuisée ! » ajouta-t-elle en montrant Jeanne.

Sa pâleur la frappait ; elle s'aperçut que des pleurs roulaient dans ses yeux. Elle s'alarma.

« Ne pleurez pas, je vous en prie, ma chère enfant. Pauvre petite ! j'oubliais qu'elle vient de perdre sa mère. Occupez-vous d'elle, je vous prie, Brown. Consolez-la. Elle n'a presque rien pris, tout à l'heure... Donnez-lui quelque chose de chaud avant qu'elle se mette au lit. »

Elle embrassa Elsie une dernière fois, passa ses doigts richement bagués dans la soie dorée de ses cheveux :

« Elsie, ma chérie, tante Eila viendra vous voir avant que vous ne vous endormiez. Bonsoir, chérie ! »

Elle écarta ses lèvres de corail en un sourire qui montra l'alignement parfait de ses dents petites et blanches ; puis elle s'en alla, gracieuse et légère.

Brown la suivit, après s'être gentiment excusée auprès des fillettes :

« Il faut que j'aide ma maîtresse à passer sa robe pour le dîner, sans cela elle serait en retard. Mais je reviens de suite.

— Ce n'est pas la peine, dit Jeanne, nous n'avons besoin de personne... J'aiderai ma sœur.

— Oh ! mais, elle n'a pas besoin d'être aidée ! lui confia miss Brown en souriant, miss Élisabeth va avoir sa propre femme de chambre. Je vous conterai tout cela en détail tout à l'heure.

Elsie, la chérie...



— Elsie, dit Jeanne quand la domestique eut disparu, qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons laisser durer cette méprise.

— Je ne vois pas pourquoi, fit Elsie ; nous n'avons rien fait pour tromper l'oncle et la tante Davening. Ils ont fait l'erreur eux-mêmes.

— Évidemment, parce que tu portais le vêtement de loutre qu'ils m'avaient envoyé, et aussi parce que tu es entrée la première... mais tu dois bien comprendre que cela ne peut s'éterniser.

— Bien sûr, si tu es assez stupide pour l'empêcher ! larmoya Elsie. Tu avais dit pourtant que tu ne tenais pas au luxe, à la richesse, aux gâteries. Tu avais dit que tu étais prête à m'abandonner tout cela... Et maintenant que c'est vraiment arrivé sans que nous l'ayons voulu, tu veux tout me

reprendre. J'étais si heureuse, pourtant ! s'écria-t-elle en sanglotant. Je plaisais beaucoup à tante Eila. Ce n'est pas comme cette horrible tante Grenoble, et Martha, et Jessie, et Duff, qui me détestent et te trouvent toutes les qualités. Oh ! Jeanne, c'est très mal, ce que tu fais là ! Je n'aurais jamais cru ça de toi, tu prétendais que tu m'aimais tant !

— Oui, ma chérie, je t'aime énormément, répondit Jeanne, désorientée par ces reproches inattendus ; je t'abandonnerais tout, à l'instant même, si je n'étais persuadée que nous agissons très mal en trompant l'oncle et la tante Davening. Pense donc, Elsie, ils pourraient tout découvrir d'eux-mêmes... et ils seraient alors très fâchés.

— Si tu ne leur dis rien, ils ne sauront pas ! s'écria Elsie avec colère. Et si cela arrivait même, ils seraient déjà trop attachés à moi pour me laisser partir... et toi, tu pourrais aller avec les petits, puisque tu désires ne pas être séparée d'eux.

— Oui, mais Tommy, quand il sera au presbytère chez le recteur, pourra dire la vérité, lui. Tu sais qu'il déteste le mensonge !

— Tu n'auras qu'à lui expliquer que ton oncle et ta tante m'ont préférée à toi... Ce sera la vérité, il me semble.

— Certainement, dit Jeanne faiblement ; mais, puisqu'ils t'aiment davantage que moi, ils te garderaient chez eux, même s'ils savaient que je suis leur propre nièce.

— Non, non ! répliqua Elsie avec vivacité. C'est seulement moi qu'ils veulent, ou du moins l'une de nous. J'ai entendu la tante qui le disait à une autre dame au salon... elle ne veut à aucun prix nous garder toutes les deux ! et je l'aime déjà beaucoup, tante Eila ; tout à l'heure, quand elle m'avait prise sur ses genoux, je me figurais être près de maman... Et tu veux m'enlever ce bonheur ! Oh ! tu es méchante, Jeanne, méchante ! méchante ! »

Elsie se jeta sur le tapis et sanglota, la tête dans ses mains.

« Oh ! maman ! maman ! quand tu vivais encore. jamais on ne me contrariait ; maintenant, je n'ai plus personne au monde pour me gâter. Papa est parti bien loin, et moi je vais aller en pension pendant que Jeanne sera riche, heureuse. Oui, Jeanne, qui avait promis de me bien soigner toujours. Oh ! sûrement je mourrai ! je mourrai ! »

Ce désespoir achevait d'affoler la pauvre Jeanne, prise entre le désir de satisfaire sa sœur et le remords de perpétrer un mensonge. Agenouillée à côté d'Elsie, elle la suppliait :

« Voyons, Elsie, ne crie pas si fort ! voyons, on va t'entendre, on va venir... Oh ! ma chérie, je t'en prie ! »

Ses prières n'avaient d'autre résultat que d'exaspérer encore l'emportement de sa cadette ; elle criait de plus en plus fort, en se roulant sur l'épaisse moquette :

« Cela m'est égal qu'on m'entende. Cela m'est bien égal. Je suis trop malheureuse ! Qu'ils viennent et tu leur diras que je ne suis rien, qu'ils me renvoient, qu'ils me mettent à la porte ! »

Lutter plus longtemps avec cette fillette nerveuse, Jeanne n'y songea pas. Cette crise l'inquiétait d'autant plus qu'Elsie était fatiguée par le voyage, elle craignait surtout que ses cris ne fussent entendus, provoquant une alarme dans cette maison presque étrangère. Elle parvint à l'apaiser avec des mots doux, puis elle la releva comme une toute petite enfant et lui murmura à l'oreille, d'une voix câline et maternelle :

« Elsie, ma chérie, tu es lasse, tu n'en peux plus. Viens que je te déshabille et que je te mette dans ton grand lit. Ne pleure pas, ma chérie, je t'en supplie. Cela me fait tant de peine quand tu t'agites ainsi. Je suis ta Jeanne, ta vraie sœur... tu auras tout ce que je pourrai te donner au monde. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à maman... Si l'oncle et la tante Davening m'en veulent, quand ils découvriront leur méprise, eh bien, tant pis ! je prendrai tout à ma charge. Laisse-moi baigner tes beaux yeux, afin que cette grande domestique ne voie pas la trace de tes ! larmes. »

Elsie, réconfortée par ces paroles, riait déjà à travers ses larmes :

« Que t'es drôle, Jeanne ! fit-elle, Brown n'est pas grande du tout... Tu la vois ainsi sans doute parce que tout le monde ici t'effraye ! »

Ce fut un court rayon de soleil entre deux averses ; elle se remit à sangloter :

« Oh ! je me sens toute fiévreuse, tâte mes mains comme elles sont brûlantes... »

— Oui, ma chérie, tu es trop surexcitée, prononça de sa voix douce comme un baume la pauvre petite mère de treize ans ; mais il ne faut plus que tu pleures... cela abîmerait tes yeux ; et tante Eila ne te trouverait plus aussi jolie ! »

Elle était épuisée, harassée des fatigues de cette journée, elle aussi, mais elle ne faiblissait pas et soutenait courageusement Elsie suspendue à elle comme un corps en détresse.

La porte s'ouvrit, presque sans bruit ; une douce lueur se répandit dans la chambre. Lady Davening s'approcha du lit sur la pointe des pieds. Elle s'inclina pour embrasser la petite main d'Elsie, mollement abandonnée sur la blancheur du drap, et elle murmura, parlant à sa femme de chambre, qui l'accompagnait, un flambeau à la main :

« Quelle ravissante enfant, n'est-ce pas, Brown ?

— Oui, madame, mais elle semble délicate et fragile. Si vous les aviez vues, toutes deux, madame, quand je suis venue après vous avoir habillée ! c'était touchant. Miss Elsie semblait énervée par son arrivée, ou quelque chose comme cela, et. elle venait de pleurer, m'a dit sa sœur. Elle était à côté d'elle ; elle lui tenait la main, comme une petite grande personne, jusqu'à ce qu'elle soit endormie. « Miss Elsie est très déli-

« cate, m'a-t-elle dit, et il ne faut pas qu'elle soit
« jamais contrariée... »

— Pauvre chérie ! Qui donc voudrait la contrarier ? dit lady Davening tendrement. Mais c'est gentil de la part de cette petite de dire cela. Elle comprend évidemment qu'Elsie lui est très supérieure...

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit Brown, on dirait qu'elle est l'aînée, elle a des manières si douces...

— Oh ! elle doit être au moins de deux ans plus jeune ! fit lady Davening.

— C'est ce que je supposais, madame, car elle est plus petite, mais c'est une de ces enfants sérieuses à qui l'on peut donner n'importe quel âge. Elle m'a dit que miss Elsie avait eu des convulsions étant bébé. « Promettez-moi d'être tou-

« jours indulgente pour elle, a-t-elle ajouté. Elle

« a toujours été gâtée. C'était la favorite de mon

« père ! »

— Cela n'a pas d'importance, Brown », répliqua lady Davening avec une soudaine hauteur.

Puis changeant de ton :

« Je suis heureuse que ce soit miss Elsie la plus jolie ; cela plaît également à sir Philipp ; mais elle est beaucoup plus belle que sa mère le fut jamais... et si affectueuse ! si confiante ! Je n'aurais pas aimé, voyez-vous, Brown, qu'elle fût aussi timide, aussi craintive que sa sœur.

— Je le comprends, madame, mais la beauté de miss Elsie nuit beaucoup à cette enfant.

— Certainement elle n'est pas laide, non, mais elle est plutôt insignifiante. Sir Philipp dit qu'elle ressemble à son père. Pauvre enfant ! Je suis contente, toutefois, qu'elle soit là pour reconforter miss Elsie. Je comprends que la chère mignonne se soit trouvée toute bouleversée en arrivant chez des parents qu'elle ne connaissait pas, dans une maison qui fut le home de sa mère. Retirons-nous, le bruit de nos voix pourrait l'éveiller ! »

Avant de s'éloigner, pourtant, elle se penchait encore une fois pour embrasser la petite main d'Elsie ; et elle murmurait en même temps :

« Bonsoir, petite mignonne, dormez bien. Votre tante vous aimera autant que la douce Elisabeth vous aima autrefois, avant de s'en aller pour toujours. Je veux être pour vous une véritable mère. »

Le craquement de la porte, refermée avec précaution, troubla cependant le sommeil d'Elsie ; son bras chercha le corps de Jeanne, à côté d'elle, et elle balbutia d'une voix embrouillée : « Maman ! »

Puis elle se dressa brusquement, ses yeux se promenèrent sur les meubles qui l'entouraient. Elle se rappela :

« Jeanne ! Jeanne ! balbutia-t-elle en retombant la tête sur l'oreiller, es-tu éveillée ? »

Jeanne tourna ses yeux vers sa sœur et celle-ci s'aperçut qu'ils étaient humides et ses paupières boursouflées.

« Tante Eila est venue, expliqua-t-elle. Elle a cru que nous étions endormies, toutes les deux. Je n'ai pas bougé. J'ai entendu tout ce qu'elle disait. Tu avais raison, c'est toi qu'elle préfère ; et elle est heureuse que tu sois sa nièce et non pas moi. Tranquillise-toi donc, je ne dirai rien, tu resteras ici, près d'eux... Moi je retournerai avec Paméla et Tommy.

— C'est vrai ? Tu veux bien ? fit Elsie que cette déclaration emplissait d'aise. Oh ! Jeanne, que tu es bonne ! Je savais bien que tu ne m'obligerais pas à quitter cette maison où tout le monde est disposé à m'aimer... Tu m'as toujours rendue heureuse et je t'aime, vois-tu, plus que qui que ce soit au monde, même papa ! Jamais plus nous ne nous querellerons, je te le promets ! »

Elle entrecoupait ses phrases de baisers qu'elle déposait fébrilement sur le visage de Jeanne.

Et elle se rendormit, heureuse, sans même soupçonner ce que coûtait à la nature droite de Jeanne cette abnégation basée sur un mensonge.



VII

Tout le lendemain, il sembla à la blonde Elsie vivre quelque beau rêve ou quelque conte de fées ; il n'y avait de caprice que sa tante Eila ne réalisât ; elle était dorlotée, choyée, admirée, plus qu'elle ne l'avait de sa vie espéré ; et les heures passaient comme en un songe.

Renoncer à cette existence du perpétuel enchantement lui semblait plus que jamais impossible ; elle oubliait même que tout cela était le fruit du sacrifice de Jeanne et voyait arriver le moment de la séparation avec une sorte d'égoïste satisfaction.

La présence de sa sœur au château était désormais inutile. Elsie avait à son service personnel une femme de chambre française, qui ne cessait d'encourager son goût de précoce coquetterie. Elle délaissait déjà son aînée, toujours pensive et mélancolique, pour s'occuper de sa toilette. Tante Eila lui avait rapporté de Paris un trousseau de fine lingerie et une robe de velours noir qui faisait valoir la soie blonde de ses anglaises. Et c'était toujours un nouveau plaisir pour la fillette éprise de luxe que de faire trembloter à son bras le petit jockey d'émeraude dont les scintillements la ravissaient. Jeanne regardait tout ce qui l'entourait sans envie, heureuse du bonheur de l'enfant gâtée ; elle ne s'affectait pas de son dédain, mais sa conscience était inquiète et elle veillait à ce qu'Elsie ne commît aucune indiscretion susceptible de changer la face des choses.

« Miss Elsie ! annonça à la fillette, le surlendemain matin, un domestique respectueusement incliné, sir Daveling désire vous parler dans son bureau ! »

C'était la première fois que le gentilhomme la faisait ainsi appeler. Elsie devint pâle et tremblante, comme à l'approche d'un danger. Heureusement, Jeanne était là ; c'est vers elle qu'elle se réfugia :

« Crois-tu qu'il sache, Jeanne ? balbutia-t-elle en se serrant contre sa sœur, humblement.

— Non, répondit celle-ci, la voix ferme pour lui rendre courage ; il ne peut pas savoir... Mais si par hasard il a découvert la méprise, je lui dirai que tout est de ma faute... et il te pardonnera !

Elsie avait à son service personnel une femme do chambre française.



— Oh ! j'ai trop peur, Jeanne, viens avec moi, je t'en prie ! »

Intimidée, elles pénétrèrent toutes deux dans le vaste cabinet de travail que sir Philipp occupait au premier étage du château.

« Comment ! vous voilà ensemble ? je n'avais cependant demandé que l'une de vous, fit-il d'une voix sévère, que démentait la bonté de ses yeux bleus.

— Jeanne a désiré venir aussi... C'est-à-dire... c'est moi qui l'ai voulu, oncle sir Philipp Daveling ! bégaya Elsie.

— Cette façon de m'appeler est assez originale ! fit-il en riant de l'embarras de la fillette. Vous pouvez me dire oncle Philipp, simplement.

— Oh ! merci, oncle Philipp ! dit Elsie vivement, à peu près tranquillisée.

— Je vous ai envoyé chercher, Elsie, pour vous montrer cette miniature. C'est le portrait de votre mère. Je désirais voir, au jour, si vous lui ressembliez. »

Du tiroir de la table de bois aux riches sculptures devant laquelle il était assis, le gentilhomme tira un écrin de velours sombre ; il l'ouvrit, le contempla longuement avec un triste sourire.

« C'est un portrait admirablement fidèle de ma pauvre sœur Elisabeth », dit-il tout bas, comme se parlant à lui-même.

Il tendit l'écrin à Elsie qui s'avança vivement pour le regarder, pendant que Jeanne, tremblante, anxieuse, le visage soudain empourpré, reculait timidement. Elsie n'avait pas la pratique du mensonge et elle s'embrouilla un peu.

« Que c'est joli !... je veux dire... quelle jolie peinture ! car je ne crois pas que la figure soit aussi jolie que celle de maman... »

Elle comprit aussitôt qu'elle n'avait pas dit ce qu'il fallait dire ; elle eût voulu rattraper ses paroles maladroites, mais son désarroi l'empêcha de prononcer un autre mot.

Sir Davening vit sa mine effrayée sans deviner la cause de ce trouble ; il posa la main, doucement, sur ses boucles brillantes.

« Vous avez raison, chère enfant, d'être franche, dit-il sans acrimonie. Cependant, il m'est pénible de penser que vous avez eu une autre maman, qui n'était pas votre chère mère. Enfin, cela devait arriver. Et vous avez raison : votre mère n'était pas ce qu'on appelle jolie, mais elle avait un visage d'une agréable harmonie, des yeux expressifs. Non, les vôtres ne ressemblent pas aux siens ! » ajouta-t-il avec un sourire empreint de mélancolie, comme Elsie levait sur lui ses prunelles bleues aux paupières

frangées d'or sombre, ses yeux de pervenche humide, dont l'éclat possédait une irrésistible séduction.

Mais il n'était pas insensible, non plus, à la timidité, à la modestie de Jeanne ; il se sentait, pour elle aussi, disposé à la bienveillance, quoiqu'elle ressemblât trop à son père ; il lui tendit la miniature :

« Vous voulez voir le portrait, fillette ? »

Elle le prit en rougissant, les mains tremblantes d'émotion ; et c'est à travers la buée déformante des larmes qu'elle vit le portrait de sa mère.

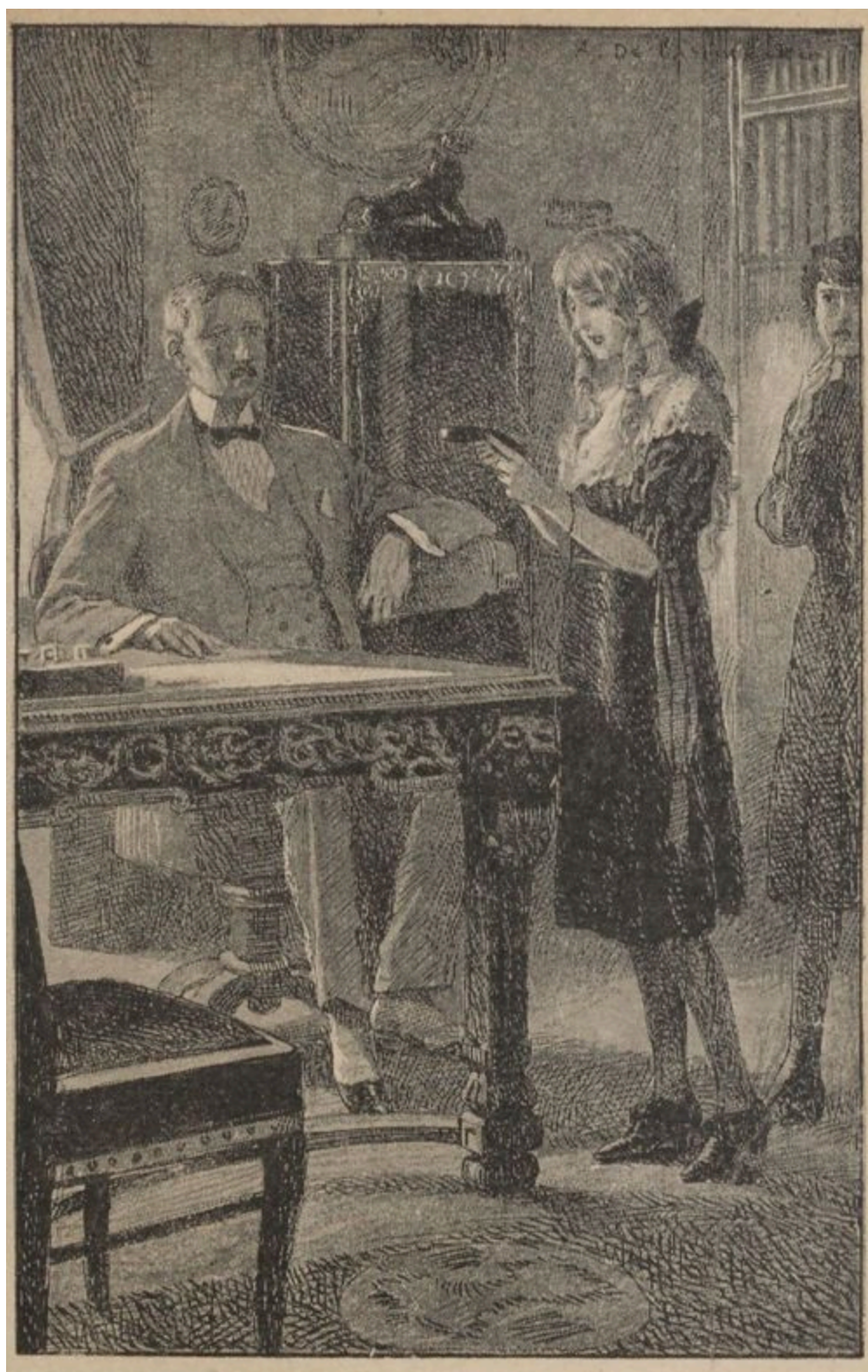
Sir Davening attira Elsie sur ses genoux, ses doigts caressèrent machinalement la belle tête blonde. Complètement rassérénée, la fillette redevenait gaie et bavarde.

« Je vous remercie, oncle Philipp, pour le poney blanc... Tante Eila m'a dit qu'il m'attendait dans l'écurie.

— Il va falloir, maintenant, apprendre à le monter, mon enfant !

— Oh ! pour commencer, certainement j'aurai peur... Vous n'y ferez pas attention, n'est-ce pas ? Tante Eila m'a dit qu'elle était toujours effrayée. elle aussi, quand elle montait à cheval. Oh !... et puis... elle m'a acheté une jolie robe d'intérieur, un vrai tea-gown ¹ qu'elle a fait faire à Paris, tout pareil au sien, seulement en plus petit... Oh ! je l'aime, je l'aime, tante Eila, car elle est beaucoup plus gentille que tante Grenoble. En grande dame, elle déjeune dans son lit ! Je lui demanderai si je puis déjeuner dans mon lit, aussi. Je crois que cela me fortifierait... je suis plutôt délicate, Jeanne vous l'a peut-être dit... C'est si gentil d'avoir des matinées de dentelles avec des rubans, dans son lit. Ceux de tante Eila sont roses ; moi, je les préférerais bleus, c'est ma couleur favorite. Jeanne aussi aime le rose ; mais elle a le teint si jaune, rien ne lui va... je veux dire aucune jolie nuance », se reprit-elle.

Elsie considéra la miniature pendant que Jeanne s'écartait timidement.



La coquetterie innée d'Elsie amusait lady Davening, très coquette elle aussi, mais elle décevait au contraire son mari : il eût souhaité voir la fillette moins attirée vers les futilités de la toilette ; et son regard s'arrêtait, presque malgré lui, sur la silencieuse Jeanne.

Elle tenait encore entre ses doigts fébriles le portrait de sa mère, ce dont le riche châtelain était loin de se douter.

Cette miniature représentait une jeune fille de dix-huit ans environ, au visage d'un ovale allongé, au front large et bas, aux yeux gris tristement pensifs, aux lèvres bonnes ; l'ensemble retenait l'attention, non qu'il s'en dégagât une véritable beauté, mais de la distinction, de l'intelligence, de la douceur.

Sir Philipp observait les yeux de Jeanne, et soudain ils remuèrent en lui la cendre du passé. Il reprit la miniature, puis son regard se reporta de la beauté anglaise d'Elsie, de son teint de rose de Bengale, au teint presque olivâtre de Jeanne... et tout s'évanouit.

« Ma petite Elsie, reprit-il, vous souvenez-vous delà lettre que vous m'avez écrite de Beatchstone ? »

Les yeux de la fillette se troublèrent à cette question. Elle se tourna vers Jeanne, sans que sir Davening s'en aperçût ; elle implorait son secours une fois encore.

L'intervention de la sœur aînée fut inutile ; le gentilhomme continuait, prenant sur son bureau la page tachée d'une larme :

« La voici... Oh ! elle m'a fait un bien grand plaisir... je crois que, de ma vie, je n'ai été aussi content. Vous me disiez que vous étiez malheureuse à la pensée de quitter votre frère et vos sœurs, vous me demandiez aussi de faire pour eux autant que pour vous. Cela témoigne de votre part d'un excellent sentiment ; mais, écoutez, vous êtes grande, je puis vous parler sérieusement... vous me comprendrez. Votre frère et vos sœurs na me sont d'aucune parenté ; il m'est donc impossible de les traiter comme vous, en enfants adoptifs. Cependant je veux être aimable pour eux, à cause de vous. Je veux satisfaire le cœur généreux de ma petite Elsie, puisqu'elle les aime tant tous les trois !

— Oh ! oui, oncle Davening ! s'écria Elsie, je désire que vous soyez bon pour eux... et pour Jeanne surtout...

— En effet... vous m'en parliez déjà dans votre lettre. Pauvre enfant ! elle n'a plus de mère !

— Tante Eila sera ma mère à moi maintenant, elle me l’a dit ! » fit vivement Elsie.

Cette exclamation n’était pas celle que le riche châtelain eût souhaitée dans la bouche de celle qu’il considérait désormais comme sa fille ; il soupira et dit, répondant tout haut à sa pensée :

« Vous serez du moins un grand charme pour votre tante... un jouet selon son cœur ! »

Ses yeux rencontrèrent à nouveau les yeux tristes de Jeanne, assise non loin de lui ; son regard le surprit, pour la seconde fois. Ce ne fut qu’une fugitive impression ; il reprit le fil de la conversation.

« Enfin, Elsie, que préférez-vous ? Laisser Jeanne, son frère et sa sœur chez miss Grenoble, ou bien les lui reprendre momentanément ?

— Pour... les amener ici ? » interrogea Elsie, sans chaleur, car elle ne désirait aucunement partager sa nouvelle existence ; elle redoutait aussi la franchise de Tommy.

« Les vanités de notre monde ont-elles donc déjà corrompu votre âme, pour que votre cœur se détourne aussi brusquement des frère et sœurs que vous paraissiez tant aimer ? » demanda sir Philipp.

Elsie baissa la tête, sous la justesse de cette réprimande qui bouleversait Jeanne ; celle-ci prit la défense de l’enfant gâtée.

« Elsie ne voulait pas dire cela, fit-elle ; elle s’est mal exprimée. Elle nous aime tous les trois tendrement, j’en suis sûre ; seulement, elle pensait, comme vous disiez tout à l’heure, que Tommy, Paméla et moi, nous n’étions rien pour vous ; que, par conséquent, vous ne pouviez nous traiter de la même façon ! »

D’être obligée de mentir ainsi la rendait toute tremblante, mais elle se raidissait contre l’émotion et continuait, bégayant un peu :

« Tante Grenoble nous avait parlé de votre intention de nous placer chez un recteur, près d’ici. Comme cela, nous serions ensemble et nous pourrions voir notre Elsie quand vous voudriez bien vous séparer un peu d’elle. Ce serait peut-être, pour nous, la meilleure solution... car tante Grenoble ne veut pas nous garder plus longtemps : Elle ne comprend pas que c’est parce que papa l’aimait et qu’elle était son unique sœur qu’il nous a envoyés chez elle. Pauvre papa ! Il ne se doutait guère que nous serions aussi mal accueillis. Tante Grenoble n’aime pas les enfants, elle parle toujours de la pension...

— La pension vous fait peur ? questionna sir Davening avec douceur, pour la rassurer. Est-ce que vous n'aimez pas l'étude ?

— Oh ! oncle Philipp, Jeanne est très instruite ! s'écria Elsie ; elle aime beaucoup lire, étudier. Elle n'est bête que dans les petites choses de tous les jours. Papa disait qu'elle était toujours dans les nuages !

— Je ne détesterais pas du tout l'étude, si j'étais seule, expliqua Jeanne ; au contraire, j'aimerais être instruite, savoir beaucoup ; mais je n'ai presque pas de mémoire ! Cette nuit, justement, je pensais que, puisque papa est si pauvre, je devrais étudier pour devenir plus tard institutrice. Mais je ne peux pas quitter Tommy et Paméla. Ils sont petits encore : Paméla n'a que trois ans et demi. Oncle... sir Philipp... je veux dire... j'oubliais... je vous demande pardon... je ne dois pas vous appeler oncle... »

Ce fut, pour Jeanne, le point culminant du supplice qu'elle endurait depuis le commencement de ce conciliabule. Les délices de la richesse, le beau château, le luxe, le confortable, la jolie tante élégamment habillée, tout cela, elle l'abandonnait à Elsie, sans une nuance de regret ; mais elle souffrait de ne pouvoir donner libre cours à l'affection mêlée de crainte qui la poussait vers ce gentilhomme aux manières graves, distinguées, au regard de bonté. Il était le frère de sa mère, il était son oncle, et elle devait se résigner à être traitée par lui en étrangère. Elle se domina pour ne pas pleurer amèrement.

« Alors, dit sir Davening, c'est entendu, je vous placerais chez le recteur... Cela vous plaît, Elsie, n'est-ce pas, que vos frères et sœurs viennent habiter non loin de vous ?

— Oh ! oui, cher oncle ! » dit la câline fillette en entourant le cou de sir Davening.

Il l'enleva de ses genoux et se leva, l'air absorbé. Il se sentait, lui aussi, invinciblement attiré par la simplicité, la modestie, la bonté exprimée par les yeux de Jeanne. « Si cette enfant est sincère, pensait-il, il y a en elle quelque chose de charmant, en dépit de sa ressemblance avec son père, Tom Grenoble ! »

« Allons, mes enfants, dit-il à haute voix, allez revêtir vos manteaux ; la neige a cessé de tomber, je vais faire atteler le phaéton et je vous conduirai au presbytère. Surtout, couvrez-vous bien, il fait un froid de loup ! »



VIII

Tout était blanc, les arbres, les haies ; les pelouses disparaissaient sous leur riche manteau d'hermine, où le pâle soleil allumait de fines paillettes. Jeanne contemplait en silence cette féerique blancheur, et elle se retournait parfois pour suivre des yeux les sillons tracés dans la neige par les sabots des chevaux et les roues du phaéton. Elsie se tenait peureusement serrée entre sa sœur et sir Davening. Jeanne admirait la gravité du gentilhomme, son élégante majesté ; il maintenait les rênes dans ses mains gantées de daim et, de temps à autre, promenait sur le dos des chevaux la caresse de son fouet.

« Vous voyez ce toit rouge, entre les arbres couverts de neige, là, fit-il en pointant le paysage du bout de son fouet, c'est le presbytère. Nous y serons dans cinq minutes ! »

La route tournait, à cet endroit. L'un des chevaux s'effraya à la vue d'un tas de pierres et recula, imprimant à la légère voiture un fort cahot. Elsie poussa un cri perçant et, affolée, elle s'apprêta à sauter hors de la voiture. Heureusement, Jeanne avait plus de sang-froid ; elle lui barra le passage d'un geste prompt ; presque en même temps, sir Davening empoignait le bras de l'imprudente fillette pour la maintenir en place.

« Elsie, ne recommencez plus jamais cela ! prononça-t-il sévèrement, quand il eut apaisé l'attelage.

— J'ai eu peur, j'ai voulu sauter ! balbutia Elsie.

— Il ne faut pas s'affoler ainsi pour rien, Elsie, ce n'est pas raisonnable... Sans votre sœur, vous vous seriez tuée ! »

Il avait dit cela d'une voix brève, qui blessa Jeanne plus encore qu'Elsie ; la jolie figure de cette dernière se fit boudeuse pendant quelques minutes ; elle regretta de n'être pas demeurée au château avec la jolie tante Eila qui jamais ne la grondait. Quand la voiture stoppa, le nuage était déjà dissipé ; le valet de pied sauta dans la neige pour aller sonner à la porte du presbytère.

C'était une maison de pauvre apparence, aux fenêtres sans rideaux ; les sapins chargés de neige qui entouraient cette chétive construction lui faisaient un cadre triste, presque glacial.

Une femme sèche, au teint fané, au regard fatigué, modestement vêtue d'une robe démodée, apparut aussitôt, devança la bonne trop lente à venir.

Vivement, elle s'avança vers le phaéton pour aider les enfants à descendre, après s'être informée de la santé du gentilhomme et de lady Davening. Il lui répondit très aimablement, donna les rênes au groom et descendit à son tour.

M^{rs} Dumm s'excusa, du ton nerveux, agité, qui lui était habituel :

« Je suis désolée, sir, que vous vous soyez dérangé par un temps pareil. Justement, mon mari est en visite auprès des malades. J'aurais dû me douter cependant que vous ne tarderiez pas à venir, puisque j'avais appris l'arrivée de vos nièces. Je suis vraiment impardonnable. »

Tout en parlant, elle avait fait entrer le châtelain et les deux fillettes dans une pièce dénudée et froide, sommairement meublée d'une bibliothèque aux rideaux d'andrinople usé, d'un piano, d'une table ronde et de quelques chaises mal paillées.

Elsie regarda autour d'elle et frissonna.

« Quelle différence avec là-bas ! pensa-t-elle. Heureusement que je ne dois pas vivre ici, moi ! »

Elle se réjouit, une fois de plus, d'avoir pris la place de Jeanne.

M^{rs} Dumm, que cette visite inattendue bouleversait, n'en finissait plus de s'excuser :

« Je vous demande pardon, il fait froid ici, mais je ne m'y tiens jamais pendant la matinée. Je vais mettre une allumette au feu, vous permettez ?

— Ce n'est pas la peine, madame, je vous en prie ! dit très simplement sir Davening, qui s'efforçait de la mettre à l'aise, sans y parvenir, car elle était d'une nature nerveuse et le surmenage auquel la soumettaient les soins à donner à ses douze enfants lui valait d'être surexcitée au moindre événement. Je suis venu avec ma nièce et sa demi-sœur, expliqua le

gentilhomme, les présentant l'une après l'autre ; je suis décidé à vous charger de celle-ci, fit-il en désignant Jeanne ; je vous confierai également les deux plus jeunes, un garçonnet de sept ans et une fillette de trois ans et demi. J'en avais déjà parlé au recteur, et si vous n'y voyez pas d'inconvénients...

Une femme sèche, modestement vêtue, apparut aussitôt.



— Avec plaisir, sir ; j'espère qu'ils seront heureux ici. Je serai si contente d'avoir des filles, car j'ai onze garçons et une seule fille, mais c'est encore un bébé, elle n'a que six mois !

— Six mois ! Oh ! c'est un petit poupon ! s'écria Jeanne avec une nuance de satisfaction qui n'échappa pas à sir Davening. Vous me laisserez quelquefois la prendre, n'est-ce pas, madame, j'adore les petits !

— Vous vous plairez ici, alors ? interrogea le gentilhomme.

— Oh ! oui beaucoup ! » répondit Jeanne avec sincérité.

C'était vrai, elle préférait encore cette salle à manger pauvre, mais familiale, au luxe de la grande maison où personne ne la désirait ; en outre, M^{rs} Dumm portait sur son visage une bonté, une amabilité, qui lui conquéraient immédiatement la sympathie de la fillette.

« Eh bien, reprit sir Davening, dès que vous serez prête à recevoir les enfants, je prierai miss Grenoble de les envoyer directement chez vous avec une bonne pour les conduire.

— Il n'y a que les chambres à arranger, dit M^{rs} Dumm, timide et douce. Je suis à votre disposition.

— Parfait ! Je vous ferai savoir le jour d'arrivée des enfants et je ne doute pas qu'ils ne soient très heureux auprès de vous.

— Vous pouvez être certain, sir, que je ferai tout le possible afin qu'il en soit ainsi !

— Et pour leur instruction ?

— Miss Quitter, la gouvernante, s'en occupera ! » répondit M^{rs} Dumm.

Sir Davening se leva, satisfait de ces quelques renseignements ; puis, avant de sortir, soigneusement, il ajusta de ses doigts inhabiles à cette besogne le boa de martre autour du cou d'Elsie.

Au retour, les fillettes, blotties l'une contre l'autre sur la banquette du phaéton, demeurèrent un moment silencieuses.

« Tu aimeras prendre des leçons avec cette miss Quitter ? demanda Elsie à Jeanne, soudain.

— Oh ! oui, j'en prendrais avec n'importe qui, vois-tu, car je voudrais étudier beaucoup pour devenir très savante.

— C'est vrai ? Eh bien, Dieu merci, je n'aurai pas à prendre des leçons avec personne, moi ! dit Elsie. Je serai comme tante Eila, une grande dame... et je ne ferai rien de la journée. »

Sir Davening prêtait l'oreille à cette conversation enfantine. Cette réflexion d'Elsie le fit tressaillir.

« Vous vous trompez beaucoup, fillette, dit-il de sa voix profonde, qui troubla les deux sœurs. Vous aurez une gouvernante de premier ordre et des professeurs. Il vous faudra étudier pour rattraper le temps perdu : car je me suis déjà aperçu plus d'une fois, quand vous parliez, que ma nièce était une petite ignorante. »

Cette remontrance inattendue froissa l'enfant gâtée, que la moindre observation blessait ; sa jolie bouche rose se mit à trembler et des larmes

inondèrent ses yeux bleus.

Immédiatement alarmée, Jeanne, d'une étreinte protectrice, prit les mains finement gantées d'Elsie dans ses doigts recouverts de gants noirs aux bouts reprisés.

« Elsie n'est pas très avancée pour son âge, prononça-t-elle, la gorge serrée. D'ailleurs, nous ne le sommes ni les uns ni les autres. Nous étions aux Indes, puis nous avons voyagé. En outre, Elsie était délicate, le docteur disait qu'il ne fallait jamais la contrarier, de telle façon qu'on ne l'a pas obligée à apprendre quand elle était plus jeune... »

Sir Davening se reprocha intérieurement d'avoir parlé trop sévèrement à la frêle enfant ; mais il admira surtout l'élan de Jeanne ; les paroles qu'elle venait de prononcer pour disculper sa sœur étaient une nouvelle preuve de l'excellence de son cœur.

Il la regarda à la dérobée ; elle se tenait modeste, effacée, dans ses vêtements sans élégance, que le voisinage du riche manteau de fourrure porté par Elsie faisait paraître plus pauvres et plus étriqués encore. Il s'étonna de l'intérêt qu'il portait à cette petite personne, d'extérieur insignifiant, mais qui possédait toutes les qualités dont il eût aimé voir Elsie parée.

Le caractère de sir Davening s'harmonisait à celui de Jeanne : il était toujours sérieux, grave au point de jeter un froid, par sa seule présence, sur la gaieté insouciant des jolies invitées qui séjournaient parfois au château...

En rentrant au salon, avant le lunch, il vit Elsie allongée sur un divan, sa tête dorée sur les bras de lady Davening, prêtant une attention prématurée aux frivoles conversations de cette réunion d'élégantes. Il remarqua en même temps le contraste de Jeanne, seule dans un coin d'ombre où on la distinguait à peine. Elle était penchée sur un livre et paraissait profondément absorbée.

« Quel est donc cet ouvrage qui vous occupe ainsi ? » demanda doucement sir Davening, en s'approchant d'elle.

Elle ferma vivement le livre, comme prise en faute.

« Personne ne m'a permis de le prendre, balbutia-t-elle en rougissant. Excusez-moi. C'est une histoire de la famille Davening.

— Il n'y a aucun mal, mon enfant », dit sir Philipp très doucement.

Et il s'assit sur une chaise près d'elle, de plus en plus attiré vers cette délicieuse fillette.

Rassurée, Jeanne cessa de trembler et répondit aux questions que lui posait le gentilhomme.

Enfin elle s'enhardit à faire une demande qui la tracassait depuis le départ du presbytère :

« Vous écrirez bientôt à tante Grenoble, sir ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, mon enfant ?

— C'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été si longtemps séparée de Tommy et de Paméla ; et je m'ennuie, je suis inquiète, je crains qu'il ne leur arrive quelque chose, là-bas.

— Tranquillisez-vous, petite Jeanne, dès aujourd'hui je vais prévenir miss Grenoble. Après-demain, ils seront là. »

Elsie s'était bien promis d'être présente à l'arrivée de Tommy et de Paméla, surtout pour les éblouir de sa métamorphose : elle se savait plus ravissante que jamais dans les riches parures de sa toilette. Mais ce triomphe de sa coquetterie lui fut refusé ; elle s'était enrhumée, malgré la douillette atmosphère du château et les chauds vêtements dont on l'emmitouflait pour sortir ; lady Davening se refusa à la laisser partir dans la campagne couverte de neige.

Jeanne avait obtenu de sir Philipp la permission de se rendre à la gare où les deux petits devaient arriver sous la conduite de Jessie.

Elle ne connaissait pas le pays ; sir Davening mit à sa disposition le même coupé qui avait amené les deux fillettes au château, quelques jours auparavant.

Elle fut à la gare bien avant l'heure ; les minutes lui paraissaient interminables. Enfin, le train parut ; son cœur se mit à battre très fort dans sa poitrine que l'émotion resserrait. Ses yeux les cherchaient avidement, parmi les voyageurs qui surgissaient des wagons.

« Jeanne ! Jeanne ! » balbutiaient le garçonnet et la fillette.



Elle reconnut Jessie qui descendait la première. Elle s'élança pour être plus vite près de ses chers petits. La femme de chambre les déposa l'un après l'autre sur l'asphalte du quai.

« Tommy ! Paméla ! »

Elle se baissait pour les prendre tous deux à la fois dans ses bras agités d'une joie fébrile.

« Jeanne ! Jeanne ! balbutiaient le garçonnet et la fillette. Ah ! tu sais, j'ai été malheureux sans toi, je m'ennuyais, ajouta tout de suite Tommy ; mais je savais bien que tu ne nous oublierais pas !

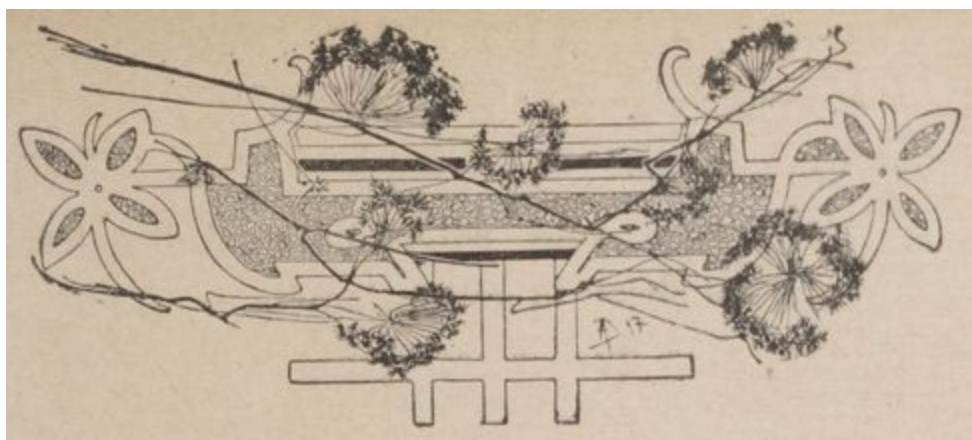
— J'avais hâte, moi aussi, de vous revoir, mon gros Tommy et ma jolie Paméla !

— Et Elsie ?

— Elsie est chez l'oncle Davening. C'est elle qu'ils gardent ; ils l'aiment mieux que moi.

— Oh ! tant mieux ! alors c'est toi qui seras avec nous au presbytère ? Et tu ne nous quitteras plus ? »





IX

Tommy courut à l'une des fenêtres de la salle à manger.

« Jeanne, viens voir. Oh ! la belle voiture qui vient de s'arrêter devant le presbytère ! Le valet de pied descend, ouvre la portière. Voilà une dame. Oh ! viens voir, vite, Jeanne, on dirait une reine, tellement elle est belle... et cette petite demoiselle, avec son chapeau à plumes, son manteau de velours violet, on dirait une jolie princesse comme on en voit sur les images... »

Jeanne, plongée dans l'étude d'une leçon d'histoire, ne semblait même pas entendre les exclamations de Tommy.

« Jeanne, viens voir, allons... Mais... mais elles viennent ici !

— Oh ! elles sont zolies comme des fées, Zeanne ! » renchérit la petite Paméla.

Jeanne, sans quitter son livre, se dirigea vers la fenêtre où Tommy et Paméla étaient attentivement postés.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est lady Davening et Elsie qui viennent nous voir. Voyons, Tommy, ton col est-il bien droit, tes chaussettes bien tirées ? et toi, Paméla, viens que j'arrange un peu tes boucles ! »

Une minute suffit à sa coquetterie maternelle pour corriger ce que la toilette de ses deux chers petits eût pu avoir d'incorrect ; puis, satisfaite de ce rapide coup d'œil, elle ouvrit la porte de la salle à manger et fut au devant des élégantes visiteuses.

Mais Elsie lui apparut si différente de ce qu'elle était encore huit jours auparavant, la métamorphose était si complète, que Jeanne avança vers elle presque timidement. Était-ce Elsie, cette petite princesse ? Était-ce bien la fillette qui avait ri, qui s'était souventes fois querellée avec eux, en petite chemise, qui avait pleuré parce que son deuil était laid ? Était-ce bien la même qui aidait Jeanne à coudre les cols propres à leur costume, le samedi soir ?

De son côté, Elsie devait trouver Jeanne trop simple, dans sa robe noire et son tablier blanc.

« Tu vas bien ? »

C'est tout ce qu'elles trouvèrent à se dire, de part et d'autre, après huit jours de séparation absolue.

Ce qui effrayait la plus grande sœur, c'est qu'Elsie ne fût plus en noir ; elle portait, il est vrai, un deuil coquet et flatteur ; son manteau était en velours violet foncé, sa robe d'un mauve délicieux qui s'harmonisait avec sa fraîche carnation de blonde.

M^{rs} Dumm, avertie de l'arrivée de lady Davening, s'empressait autour de la châtelaine. Jeanne en profita pour conduire Elsie à la chambre qu'elle occupait, au premier, avec Paméla.

« Quelle drôle de petite pièce ! dit la jolie enfant avec un regard dédaigneux à l'armoire de bois peint, au petit lit de fer et aux cartes de Christmas clouées au mur, sans goût. Comme je serais malheureuse, ici ! Moi, j'ai une jolie chambre, et Fanchette, ma bonne, couche dans la pièce voisine ; elle doit faire tout ce que je lui dis ; je lui donne des ordres comme une grande personne et cela fait rire tante Eila. Oh ! je l'adore, tante Eila... seulement, je n'aime pas beaucoup l'oncle ! Il est toujours sérieux ! Parfois, il me fait entrer dans son bureau pour que je lui lise quelque chose et il dit que je suis terriblement ignorante ! Il va me faire commencer des leçons la semaine prochaine. C'est absurde, je trouve, d'être ennuyée par des études quand on est riche. L'oncle a engagé une gouvernante française, un professeur de dessin !

— Un professeur de dessin ! Quelle chance tu as, Elsie, j'aimerais tant apprendre à dessiner !

— Je te ferai quelques tableaux, répliqua généreusement Elsie, pour pendre dans cette vilaine chambre. Au fait, j'allais oublier de te dire : tante Grenoble m'a écrit de Beachstone, et elle met : « Ma chère Elisabeth, je vous choisis comme correspondante, non à cause de votre nouvelle

situation, mais parce que vous êtes l'aînée et que je vous préfère à votre sœur pour vos qualités... » J'ai montré la lettre à l'oncle Philipp, car elle disait encore que j'étais tendre et sensible. L'oncle s'est fâché : « Je n'ai pas besoin de lire de pareilles

« bêtises, m'a-t-il répondu, je souhaiterais que

« vous fussiez comme votre sœur Jeanne ! »

— Il a dit cela, vraiment ? interrogea l'aînée en rougissant.

— Oui, et il ne cesse de te donner en exemple à moi ! ajouta Elsie avec une moue ; heureusement, tante Eila n'est pas de son avis.

— Et tu as répondu à tante Grenoble ?

— Oui, la femme de chambre de tante Eila m'a aidée...

— Tante Grenoble n'a rien mis pour les petits, dans sa lettre ?

— Si : « J'espère que vos sœurs vont bien et que

« Tommy travaille, car je le crois intelligent. » J'ai signé ma lettre : « E. Grenoble »... parce que c'est vrai, cela, n'est-ce pas ?

— Tout de même ! constata Jeanne avec une tristesse soudaine, la pensée que nous trompons ainsi notre famille m'empêche quelquefois de dormir, la nuit. J'ai des remords...

— Moi aussi, fit Elsie à mi-voix, en jetant un regard craintif autour d'elle ; je me demande toujours ce que papa dira.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète : papa comprendrait que j'ai voulu te rendre heureuse. Mais l'oncle Philipp, lui, ne pardonnerait pas aussi facilement, je le sens, un pareil mensonge.

— En tout cas, personne n'en saura rien tant que papa ne sera pas de retour... et, quand il reviendra, je serai grande, je serai mariée, comme tante Eila... et personne ne pourra plus me gronder...

— Oui, mais, si nous le trompons jusque-là, l'oncle Philipp nous en voudra... et il ne m'aimera jamais, quoiqu'il soit le propre frère de ma mère !

— Qu'est-ce que cela fait ? » dit Elsie.

Jeanne rougit à nouveau, incapable d'expliquer son admiration pour l'oncle mélancolique et silencieux qui accaparait son âme d'enfant.

« Il nous faut descendre, dit Elsie.

— Reste encore un moment, ma chérie, il me semble que je ne t'ai encore rien dit. Tu me manques beaucoup, vois-tu. Je me console en pensant que tu es plus heureuse là-bas...

— Je te regrette beaucoup, moi aussi, Jeanne ; souvent, la nuit, quand j'ai peur, je dis tout bas : « Je te souhaite une bonne nuit, ma Jeanne ! » Cela me fait du bien, comme si tu étais là pour me répondre. Oh ! je voudrais que tu viennes vivre aussi là-bas !

— Non, Elsie, je ne puis quitter les petits. Et puis, je crains tant que Tommy ne devienne rude et grossier comme les garçons de M^{rs} Dumm. Maman voulait tant qu'il soit un petit monsieur bien soigné, bien propre. Oh ! Elsie, je suis contente que tu ne sois pas ici ! toi si délicate ! M^{rs} Dumm est très bonne, seulement ses fils sont très forts et elle s'étonne que Paméla n'aille pas jouer dans la neige avec eux. Quant à moi, cette existence me suffit, car j'étudie beaucoup ; mais toi, tu ne pourrais pas y résister...

— Alors, ne dis pas que c'est moi qui ai voulu les tromper ! dit Elsie triomphante. Vois-tu, Jeanne, je ne suis pas égoïste, je demanderai à tante Eila de vous laisser tous trois passer Christmas avec moi. Nous jouerons à tous nos jeux, sans que personne nous en empêche, dans l'ancienne nursery où l'oncle Philipp et ta mère jouaient quand ils étaient petits et où il y a des barreaux à toutes les fenêtres. Tu sais, Jeanne, je n'oublie pas la promesse que nous nous sommes faite de toujours penser les uns aux autres à toutes les fêtes de Christmas et de chanter les Trois jolis Postillons, de papa. Je n'oublie pas ainsi mes vieux amis, ajouta-t-elle d'un air important. Ainsi, tante Eila voulait que j'abandonne ma vieille Charlottina pour une nouvelle poupée ; mais j'ai répondu que je ne m'en séparerai jamais, jamais ! »

Elle eut à peine achevé ces paroles qu'elle entraîna Jeanne vers l'étroit escalier, impatiente de quitter cette pauvre chambre.

Elles descendirent les marches usées, Jeanne avec ses vilains souliers aux lacets noirs, roussis, Elsie coquettement chaussée d'escarpins vernis et de bas de soie.

Sa jolie figure, encadrée d'une touffe de boucles blondes, se plissa désagréablement quand elle aperçut dans la salle à manger lady Davening en contemplation devant la délicieuse petite Paméla.

« Mon Dieu ! qu'elle est belle ! ne cessait de répéter la jolie dame. Quel teint et quelle finesse de traits ! J'ai rarement vu aussi jolie figure. N'est-ce pas, mistress Dumm ?

— Elle est bien mignonne et très intelligente, en effet, répondit la femme du recteur avec effort, car elle ne pouvait supporter qu'on fit l'éloge des enfants devant eux.

— Ravissante ! exquise ! Venez ici, chérie ! »

Paméla leva avec confiance ses yeux aux longs cils vers lady Davening ; elle s'avança vers l'inconnue avec une bonne grâce charmante, un timide sourire illumina son minois et elle mit sa main potelée dans la main gantée de la jeune femme.

Lady Davening se baissa pour embrasser la mignonne enfant, et sur un ton de doux reproche, s'adressant à Elsie :

« Pourquoi ne m'avez-vous jamais dit que vous aviez une petite sœur aussi ravissante ? »

On eût dit que la demande s'adressait à Jeanne.

« N'est-ce pas ? dit-elle avec fierté ; quand nous étions en Suisse, une artiste a fait son portrait, qui a été reçu au salon, sous le titre de l'Ange d'Amour.

— Et comment s'appelle ce joli petit ange ? interrogea lady Davening.

— Paméla, répondit le bébé d'une voix claire qui semblait l'écho de la voix de Jeanne.

— Voudriez-vous venir me voir, Paméla ? et prendre le thé avec Elsie ?

— Oh ! oui, ze veux bien, répondit l'enfant toute joyeuse.

— Alors, c'est entendu, vous viendrez, ma mignonne ! » s'écria lady Davening.

Et elle l'embrassa de nouveau, absolument ravie de la beauté de cette petite personne de trois ans et demi.

Toute surprise, Paméla regardait la dame exquisement habillée, puis M^{rs} Dumm et les deux jumeaux aux cheveux filasses peureusement blottis dans ses jupes. Un travail se faisait dans sa jeune cervelle :

« Est-ce que c'est maman qui revient ? bégaya-t-elle à mi-voix.

— Non, pauvre chérie, dit tendrement lady Davening, mais vous pouvez m'appeler tante.

— Rien que « tante » ! dit Paméla, un peu désappointée. J'espérais que c'était maman qui revenait... »

Sa bouche se contracta, elle était prête à pleurer.

« Pauvre petit bébé ! fit lady Davening alarmée, en la reprenant contre elle. Ne pensez plus à cela. Voudriez-vous que tante vous apporte une poupée ?

— Non, merci beaucoup, Jeanne m'a donné celle que vous lui aviez envoyée... »

Elsie et Jeanne pâlirent, elles crurent leur secret trahi par l'innocente Paméla ; mais lady Davening ne prit pas garde à cette réflexion, d'autant plus que Tommy, de son côté, disait gravement :

« Moi, j'ai eu le sous-main, vous savez !

— Tu devrais remercier et saluer poliment ! lui dit Jeanne, anxieuse.

— Les garçons d'ici ne saluent pas ! répliqua Tommy.

— Oh ! Tommy, maman t'avait pourtant appris à être poli et gentil ! » lui reprocha-t-elle doucement.

Vaincu par cet argument, il s'avança, dans son costume de velours noir, devenant trop étroit de jour en jour, et il s'inclina solennellement :

« Je vous remercie beaucoup pour le sous-main, dit-il avec son sérieux habituel. C'est un très beau buvard ! ajouta-t-il, par surcroît de politesse.

— Je suis heureuse qu'il soit à votre goût, mon gentil petit homme ! »

Les yeux de la jeune femme enveloppèrent Paméla et Tommy d'un même regard d'admiration :

« Je suis certaine que sir Philipp sera heureux de faire la connaissance de ces deux enfants, ils sont superbes ! C'est la plus jolie paire que j'aie jamais vue ! »

Jeanne écoutait, radieuse ; Elsie baissait la tête, la bouche pincée ; une flamme de jalousie luisait en ses yeux d'azur limpide,





X

La petite maison de l'esplanade de Beachstone avait repris sa tranquillité ; les jours y coulaient tous semblables, heure par heure ; les plus gros incidents de l'existence qu'on y menait étaient les discussions mesquines qui éclataient, inmanquablement, entre les quatre vieilles filles réunies là.

Peut-être que Duff, l'ancienne nurse, et Martha elle-même, la cuisinière renfrognée, et Jessie, la femme de chambre, regrettaient parfois la joie turbulente que la présence des quatre enfants mettait dans la maison.

Miss Grenoble n'éprouvait aucun sentiment semblable ; en tout cas, et chaque fois qu'elle pensait à ses neveu et nièces, elle se félicitait d'en être complètement débarrassée. Non qu'elle ne les aimât point ; ils étaient trop gentils tous les quatre pour laisser insensibles les cordes de son cœur, si lentes qu'elles fussent à s'émouvoir ; seulement miss Grenoble, d'une façon générale, ne pouvait supporter les enfants ; leurs manières les plus charmantes l'agaçaient, et il lui était impossible de faire exception pour ses neveu et nièces ; elle se disait, en outre, qu'elle était pauvre, en comparaison de sir Davening ; il était donc naturel que le riche gentilhomme se chargeât de l'éducation des quatre petits, quoique les trois derniers ne lui fussent d'aucune parenté, d'autant plus qu'il désirait avoir des enfants autour de lui et que la nature lui avait refusé cette grâce.

Miss Jeanne Grenoble se disait tout cela avec une satisfaction non dénuée de remords, cependant. La lettre qu'elle avait reçue de Davening Park, signée E. Grenoble, venait de réveiller toutes ces pensées prêtes à s'assoupir. Assise dans le salon, confortablement installée dans une bergère qu'elle emplissait de toute sa ronde personne, miss Grenoble évoquait avec

un certain malaise le retour de son frère : car, un jour, il reviendrait des Indes... oui, dans cinq ans, deux ans... peut-être moins. Qui sait ? Il lui semblait entendre déjà son pas alerte monter l'escalier de cette petite maison de Beachstone où ils avaient été élevés ensemble. Il lui apparaissait tel qu'il était lors de leur dernière rencontre, le visage jeune, les yeux vifs, le rire prompt ; elle n'imaginait pas les changements que les années avaient immanquablement apportés à la physionomie de son frère, en même temps qu'elle se transformait, elle, en une personne obèse. Tom ne s'attarderait pas à régler leur vieille querelle, il était trop insouciant et trop généreux pour cela, mais il lui demanderait ses enfants. Elle devrait lui avouer alors qu'elle s'en était complètement déchargée ; elle devrait essayer les reproches de son frère et sa juste colère. Accepterait-il ses raisons, lui qui avait toujours été d'une bonté excessive même envers les enfants des autres ? C'était le seul nuage de sa tranquillité recouvrée...

Martha pénétra en coup de vent dans le salon ; les pensées de miss Grenoble s'éparpillèrent.

« Un télégramme, mademoiselle ! » s'écria la cuisinière effarée.

Il était rare qu'on reçût des dépêches en la quiète maison de l'Esplanade, rien d'étonnant à ce que celle-ci provoquât un pareil bouleversement. Miss Grenoble devint blême et prit en tremblant le léger papier ; son cœur était atrocement serré : pourvu qu'on ne lui annonçât point le retour des enfants.

Après avoir retourné le télégramme dans ses doigts, elle se décida à l'ouvrir. Martha guettait curieusement l'expression de son visage. Miss Grenoble ne songea pas à dissimuler le coup que lui portait le bref libellé de cette dépêche :

« Oh ! quel malheur ! balbutia-t-elle, anéantie.

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ? Un des enfants serait-il en danger ?

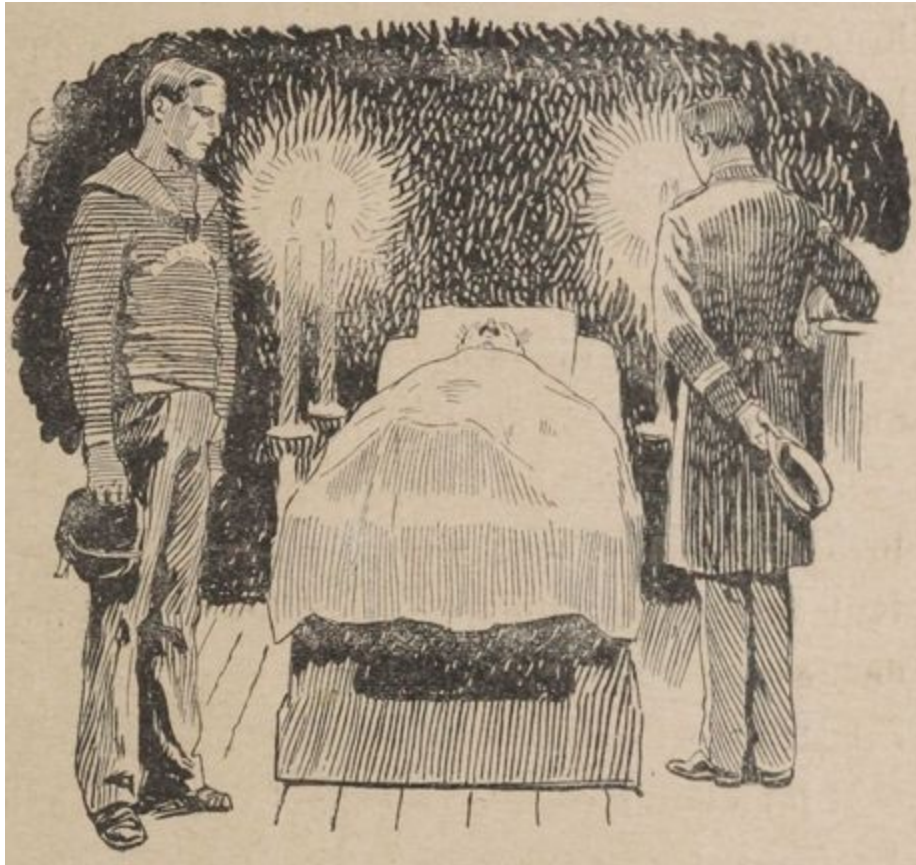
— Ce n'est pas cela... Mon frère... Tom... il est mort ! »

La cuisinière leva ses bras maigres au plafond en un geste de désespoir ; miss Grenoble mit un terme à ses jérémiades en la priant de la laisser seule.

Ses yeux arrondis et fixes demeuraient rivés au télégramme, dont elle relisait sans trêve l'effrayant laconisme.

Tom était mort pendant la traversée ; il n'avait pas touché les Indes, et maintenant son corps était enseveli dans le linceul mouvant de la mer immense. Tom était mort, et sa dernière pensée avait été pour les pauvres petits orphelins qu'il aimait tant et qu'il ne verrait pas grandir.

Tom était mort pendant la traversée.



Il ne viendrait donc pas les lui réclamer comme elle le craignait ; elle n'aurait pas à subir ses reproches ; elle continuerait à vivre des heures paisibles sans secousse.

Si inaccessible qu'elle fût à l'émotion, l'annonce brusque de la mort de son frère ne pouvait laisser son âme indifférente : les souvenirs affluaient à son cerveau ; elle se rappelait les jours heureux de leur enfance, de leur jeunesse, des détails charmants revenaient à sa mémoire ; elle oubliait ses rancunes, elle ne faisait plus grief au disparu d'avoir été trop bon. Elle pardonnait, enfin ; elle chassait définitivement les dernières bribes de son ressentiment, sans une larme pourtant à la pensée du désespoir des quatre petits, de Jeanne surtout, quand elle connaîtrait cette catastrophe inattendue.

Il lui fallait immédiatement aviser sir Davening. Le front dans ses mains, elle cherchait en vain comment tourner la lettre dont elle accompagnerait le télégramme ; elle se sentait incapable de construire des phrases. Une autre occupation l'agitait. Elle leva son corps pesant. Du tiroir, fermé à clef, de son bureau, elle tira une enveloppe bleue cachetée de cire. C'était le

testament qu'elle avait fait quinze ans auparavant, et par lequel elle laissait sa fortune à différentes œuvres. Depuis, elle s'était considérablement enrichie, car elle n'avait cessé d'économiser. Elle prit la feuille de papier timbré, la déchira et en jeta les morceaux au feu, les surveillant jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement consumés.

Elle saisit alors lentement sa plume, et fit le brouillon d'un autre testament : elle léguait tout ce qu'elle possédait, sans réserves et sans conditions, à son neveu, Tommy Grenoble.

Puis, la figure rigide, les doigts agités d'un léger tremblement, elle plaça le télégramme dans une enveloppe et, sans y joindre un seul mot de commentaires, l'adressa à sir Philipp Davening.

A Davening Park, le télégramme provoqua une stupeur plus grande encore qu'à Beachstone.

« Je ne sais comment apprendre cela à Elsie, dit lady Davening, ses beaux yeux mouillés de larmes. C'est trop cruel. Elle aime tellement son père ! Pauvre enfant ! Ne pourriez-vous le lui annoncer vous-même, Philipp ?

— Je dois aller au presbytère prévenir les autres enfants... Cela est également pénible. Elsie vous aime beaucoup, il lui sera moins douloureux d'être prévenue par vous.

— Pauvres petits ! reprit tante Eila ; qu'allez-vous en faire ? Les voici orphelins et sans aucune ressource.

— J'y penserai, répondit sir Davening. Je ne peux décider cela à la hâte. »

Un geste d'impatience échappa à la jolie femme, qui aimait les décisions promptes. Elle se dirigea vers l'élégant boudoir réservé à Elsie comme petit salon particulier et où elle prenait ses leçons. Elle l'y trouva en larmes.

« Qu'y a-t-il ? demanda lady Davening d'un ton impérieux. Il faut absolument que vous rendiez les leçons d'Elsie agréables et intéressantes, mademoiselle ! La pauvre mignonne rayonne, quand elles sont terminées ; elle semble délivrée d'un fardeau. Je ne comprends pas cela... Elsie est pourtant très intelligente.

— Vraiment, madame, balbutia l'institutrice française très affectée de ces observations, je crois qu'Elsie n'aime pas l'étude... elle n'apporte aucune application, aucun intérêt, à ce que je lui enseigne !

— Ce n'est pas la faute de Mademoiselle, renchérit Elsie, magnanime. Ça m'est bien égal, ce que les rois et les reines ont fait !

— Oui, Elsie me répond cela lorsque j'aborde l'histoire ! s'écria la gouvernante. Je ne peux pas me plaindre, madame, qu'elle soit méchante, c'est une enfant très caressante, très gentille, mais mon devoir est de l'instruire, et elle ne le veut pas !

— Oui, reprit Elsie dont les pleurs faciles continuaient à couler, je trouve que c'est stupide de nous exténuer à retenir toutes les fautes qu'un roi a commises, et de connaître le nom de ceux à qui l'on a coupé la tête... On ne peut plus l'empêcher, maintenant, c'est fini... ils sont morts ! Nous sommes heureux de ne pas être nés en ce temps-là. Et voilà tout. Nous avons déjà assez de penser à nous maintenant, pendant que nous vivons !

— Oh ! voyons Elsie ! » dit lady Davening, partagée entre une secrète sympathie pour les idées qui ressemblaient beaucoup aux siennes et le devoir de réprover chez Elsie cette paresse d'esprit.

Mais elle se souvint du triste message qui lui avait fait interrompre la leçon commencée. Elle n'écoutait plus les protestations de l'institutrice, elle cherchait les mots pour aborder le douloureux sujet.

« Elsie ne reste pas en place, pendant ses leçons... ou bien elle ne croit pas ce que je lui dis ! poursuivait Mademoiselle. Ainsi, figurez-vous, madame, qu'elle ne veut pas croire que la terre est ronde...

— Bien sûr que je ne croirai jamais cela ! J'ai beau regarder, c'est tout à fait plat. Et puis comment pouvons-nous être la tête en bas, sans savoir... Et toute l'eau de mer qui court !

— La mer... ah ! » fit lady Davening en tressaillant.

Et, en français, elle ajouta, pour l'institutrice :

« Laissez-moi, je vous prie, avec la pauvre enfant, j'ai une terrible nouvelle à lui annoncer ! »

Une flamme de curiosité s'alluma dans les prunelles d'Elsie, elle regretta de ne pas comprendre suffisamment le français pour savoir ce que tante Eila venait de prononcer.

La gouvernante sortie, lady Davening prit sa nièce sur ses genoux et elle murmura, d'une voix très tendre et très douce, en posant sa main blanche sur les cheveux bouclés de l'enfant :

« Elsie, vous me disiez l'autre soir que vous pensiez souvent avec tristesse qu'un jour ou l'autre il faudrait nous quitter... que votre... que votre père... vous reprendrait ! »

Le cœur de la fillette se serra ; elle crut son secret découvert.

Mais la jolie tante continua en la caressant :

« Aujourd'hui, ma chérie, je viens vous dire que cela n'arrivera jamais. Votre père vous a laissée à nous... pour toujours ! »

Elsie la fixait de ses grands yeux ; elle ne paraissait pas comprendre.

« Je sais que vous l'aimiez beaucoup... il était pour vous un bon papa... Sir Philipp et moi, nous ferons notre possible, ma mignonne, pour que sa tendresse et son affection ne vous fassent jamais défaut. »

Elsie ne comprenait pas encore ; d'un geste câlin, elle entoura le cou de lady Davening.

« Oh ! personne ne m'a jamais aimée comme vous m'aimez, tante ! fit-elle. Personne ne m'a jamais trouvée si jolie... non, pas même papa, et pourtant j'étais sa préférée ! C'est pour cela que je suis heureuse... heureuse !

— Hélas ! pauvre petite mignonne, je crains au contraire que vous ne soyez très malheureuse, quand vous comprendrez que votre père ne peut plus revenir près de vous !

— Papa est aux Indes ? » dit Elsie, prévoyant quelque chose d'ennuyeux.

Il fallait en finir. Lady Davening serra plus fort contre elle le corps menu de la fillette, elle baissa la voix comme pour amortir le choc brutal des mots :

« Non, mignonne, votre père n'a pas atteint les Indes. Il a été très malade, pendant la traversée... et... et... oh ! chère petite Elsie, qu'il me peine de vous le dire... il est mort en mer ! »

L'enfant la fixa de ses prunelles emplies de terreur ; le rose de ses joues disparut ; ses lèvres devinrent blêmes.

« Papa ! balbutia-t-elle. Je ne sais ce que vous voulez dire... »

Des larmes roulaient sur les joues de lady Davening ; le chagrin qu'elle allait déchaîner en cette âme d'enfant la torturait :

« Votre père est allé rejoindre votre mère. cette jeune femme que vous aimiez tant...

— Mais elle était très malade... elle était très malade... elle était toujours étendue sur un canapé... tandis que papa... Si vous le connaissiez, tante Eila, vous sauriez qu'il ne peut pas mourir... il n'est jamais malade... Il est fort, il se porte bien ! »

Elle fouilla le visage de lady Davening pour y trouver le démenti de l'horrible chose qu'elle venait de lui annoncer. Enfin, elle comprit la triste,

la douloureuse vérité ; et elle éclata en sanglots, entrecoupés de cris perçants :

« Oh ! papa... pauvre papa... Que lui est-il arrivé ?... Papa... mon cher papa...

— Je vous en prie, ma chérie, calmez-vous, ne vous mettez pas en cet état...

— Papa... papa...

L'enfant ne savait plus prononcer que ce mot d'une voix saccadée ; elle se tordait les mains, en proie au plus lamentable désespoir. Elle échappa des bras de lady Davening qui tentait de l'apaiser. Elle se jeta à terre, son corps frêle convulsé par une violente crise de nerfs.

« Fanchette ! Fanchette ! »

Affolée, la jeune femme appelait la domestique de la fillette.

« Jeanne... je veux Jeanne ! qu'elle vienne tout de suite !... Papa... Papa... Jeanne... je veux Jeanne, tout de suite ! » répétait l'enfant.





XI

Pas une exclamation ne jaillit de la bouche de Jeanne quand elle comprit la douloureuse nouvelle que lui apportait sir Philipp Davening ; mais son visage se contracta violemment, de gros sanglots soulevèrent sa poitrine et les larmes se mirent à couler abondamment sur ses joues pâles.

Sir Davening s'émut au spectacle du courage de cette enfant de treize ans, qui luttait pour ne pas pleurer bruyamment et dont il devinait l'intense chagrin au bouleversement de ses traits.

A côté d'elle, Tommy, qui avait assisté à l'entretien, se tenait debout ; ses yeux noirs fixaient les yeux de Jeanne, il était jeune encore et ne comprenait qu'à demi la signification de ce mot terrible : la mort. Lentement, dans son cerveau, les idées s'enchaînaient : son père, si bon, si gai, jamais plus il ne le verrait, jamais plus il ne viendrait jouer avec lui, comme autrefois. C'était l'irréremédiable, l'éternelle séparation. Sa figure joufflue et rose se crispa, il se jeta contre sa sœur et pleura sans se départir de sa dignité masculine.

Sir Davening assistait à cette double douleur, dont il avait écarté la mignonne Paméla trop petite pour comprendre, sans trouver un mot pour consoler ces deux orphelins, dont le chagrin l'apitoyait. Il se leva, pour les laisser seuls avec leurs larmes, mais un domestique arriva à ce moment de Davening Park.

« Miss Elsie a des crises de nerf, annonça-t-il à son maître, personne ne peut en venir à bout ; elle se rend malade et lady Davening désire que miss Jeanne vienne de suite avec sir Philipp. »

Cette nouvelle exigence de l'enfant gâtée fit passer une ombre sur le visage du gentilhomme ; il se tourna vers Jeanne :

« Oh ! oui, sir Philipp, je vous en prie, emmenez-moi de suite puisque Elsie me demande ! supplia-t-elle. Pauvre Elsie, c'est bien pire pour elle qui était la favorite de papa ! »

Elle oubliait sa propre douleur pour ne songer qu'à Elsie.

Vivement, elle courut à l'escalier. Tommy désorienté la suivait ; mais il n'avait pas monté trois marches qu'il se remémorait les leçons de politesse inculquées par sa mère ; ses gros mollets réapparurent dans la salle à manger. Dominant son chagrin, il revenait pour ne pas laisser le visiteur seul dans la pièce :

« Voulez-vous vous asseoir, oncle sir Philipp ? dit-il gravement, en désignant une chaise. Jeanne sera bientôt prête. »

La drôlerie du petit bonhomme eût fait sourire sir Davening en toute autre circonstance ; toutefois, il accepta l'offre courtoise du garçonnet et s'assit.

Tommy prit place sur un autre siège, en face de lui.

« Elle n'a que ses bottines à lacer, son chapeau et sa jaquette à mettre, ce ne sera pas long, compléta-t-il. Je voulais aller l'aider, mais elle préfère sans doute être seule... pour pleurer à son aise ! »

Cette pensée raviva sa douleur et une grosse larme tomba de sa joue sur sa veste de velours. Il s'en aperçut aussitôt, roula son mouchoir en tampon et, avec précaution, essuya la tache humide.

« Quand on n'a pas plusieurs costumes, il faut être soigneux, expliqua-t-il, avec une grimace impayable.

— Vous êtes un brave petit garçon ! dit sir Davening très doucement. J'aurais voulu un fils comme vous !

— Je ne pourrai jamais être le fils de personne d'autre, puisque je n'ai plus de papa ! » dit Tommy tristement.

Il s'arrêta, sembla réfléchir profondément et reprit :

« Je vous plains de ne pas avoir un petit garçon pour vous aimer ! »

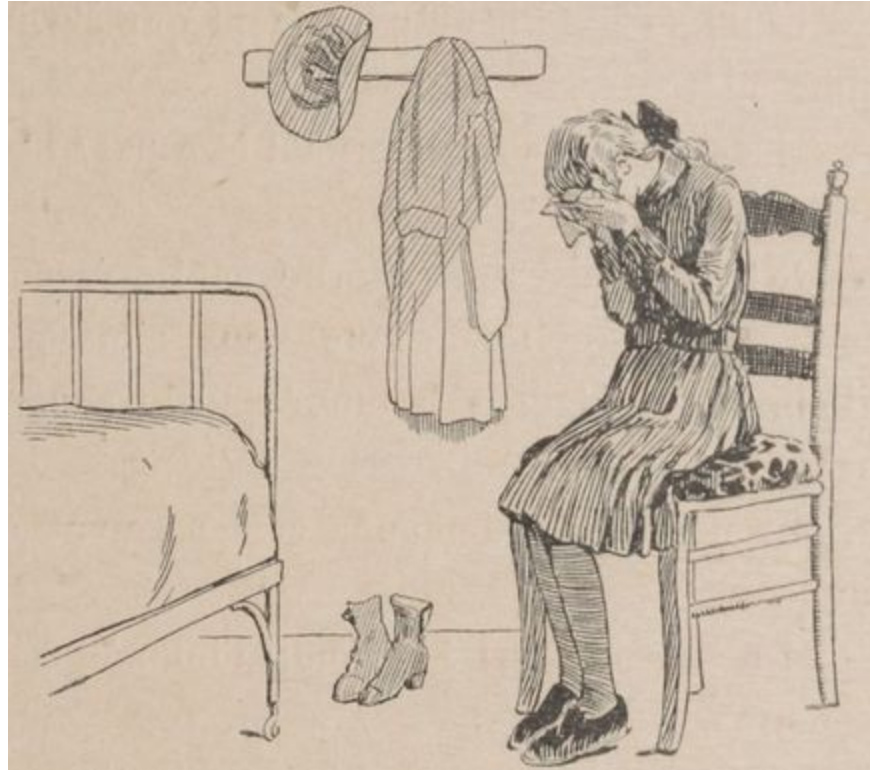
Cette innocente remarque toucha une plaie sensible au cœur de sir Davening ; une larme perla à ses cils, tandis que le garçonnet l'examinait plus attentivement.

« Mais... vous pleurez, vous aussi, oncle sir Philipp ! Est-ce parce que vous aimiez papa ?

Je le connaissais très peu mon enfant.

— Vous le regrettez quand même, puisque vous avez des larmes ?
— C'est peut-être, cher petit, parce que je n'ai pas de petit garçon pour m'aimer, comme vous le disiez tout de suite.

Le désespoir de Jeanne.



— Est-ce qu'Elsie ne vous aime pas ? Je croyais qu'elle devait être votre fille... Je suis bien content que vous l'ayez prise plutôt que Jeanne...

— Vous n'aimez donc pas Elsie ? demanda sir Davening, sans se douter qu'il était sur la piste d'une étrange découverte.

— Oh ! si, naturellement, je l'aime bien, elle est ma vraie sœur ; mais elle est égoïste, tandis que Jeanne !... Aussi, à votre place, ça me serait égal qu'Elsie ne m'aime pas du moment que Jeanne m'aimerait !

— Mais Jeanne ne m'aime peut-être pas ? fit le gentilhomme, amusé.

— Oh ! elle vous aime énormément, répondit Tommy avec gravité. Jeanne vous aime plus que n'importe qui dans le monde après papa et nous...

— Et pourquoi ? demanda curieusement sir Philipp.

— Je n'en sais rien ! » répondit l'honnête petit bonhomme.

Il n'en dit pas davantage. Des pas retentissaient dans l'étroit escalier.

« C'est Jeanne qui descend ! » dit-il en se levant.

La fillette entra, le visage tuméfié par les larmes ; elle se baissa pour embrasser Tommy, qui lui murmura à l'oreille :

« Ne sois pas longtemps, surtout. Reviens bientôt ! »

Elle se dégagea des deux bras déjà robustes du garçonnet, sans pouvoir prononcer un mot, tellement les sanglots la suffoquaient, et elle s'apprêta à suivre sir Davening.

Tommy les conduisit jusqu'au seuil de la maison pour assister au départ du phaéton. Et il vit les chevaux, la voiture, sir Philipp et Jeanne danser tous ensemble, à travers le brouillard humide des larmes qui coulaient de ses yeux.

Lady Davening les attendait, pâlie par l'anxiété, dans le vaste hall du château. Les domestiques allaient et venaient dans tous les sens, obéissant aux ordres qu'elle leur lançait d'une voix que l'émotion saccadait. L'altération des traits de la jolie femme inquiéta sir Davening. Jeanne, derrière lui, grelottait d'angoisse plus encore que de froid.

« Qu'y a-t-il ? » demanda vivement le gentilhomme.

Sa femme se jeta sur sa poitrine en défaillant.

« Oh ! Philipp... Philipp... balbutia-t-elle. C'est affreux... Elsie... notre Elsie... elle s'est enfuie !

— Enfuie ? répéta-t-il abasourdi.

— La pauvre chérie s'est affolée en apprenant la mort de son père, c'est pourquoi j'avais envoyé chercher sa sœur ; je pensais qu'elle était trop bouleversée pour remarquer mon absence, mais quand je revins après avoir donné mes ordres au domestique, elle n'était plus dans sa chambre, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que personne ne l'a vue partir !

— Elle s'est peut-être cachée dans quelque coin du château ?

— Non, non, j'ai relevé moi-même la trace de ses petits souliers dans la neige du parc ! sanglota lady Davening.

— Calmez-vous, Eila, je vous en prie ! dit sir Davening, Elsie ne peut être bien loin. Je vais envoyer quelqu'un dans toutes les directions, j'irai moi-même à sa recherche.

— Oh ! j'ai déjà envoyé quatre hommes pour battre le parc dans tous les sens ; et il recommence à neiger... Je ne puis supporter la pensée que cette pauvre petite est dehors avec ses souliers aux semelles minces... et sans manteau !

— Vraiment, il serait à souhaiter qu'Elsie eût un peu plus de force de caractère ! dit froidement sir Philipp.

— Oh ! vous ne pouvez lui en vouloir ! pauvre petite sensitive ! la mort de son père l'a bouleversée. Je l'aime mieux que vous, Philipp, quoiqu'elle soit la fille de votre propre sœur ! répliqua lady Davening, mécontente de l'observation de son mari.

— Vous l'avez déjà terriblement gâtée, vous aussi ! fut sur le point de répliquer le gentilhomme ; mais il refoula ces paroles.

— Laissez-moi partir aussi à sa recherche, je vous en prie ! dit Jeanne ; j'ai des bottines épaisses, je ne sentirai pas la neige. »

Sir Davening la hissa dans le phaéton qui roula vers la grande route.

Là il s'arrêta, ne sachant quel chemin prendre entre ceux qui s'offraient à lui. Il interrogea Jeanne pour sortir d'embarras : elle désigna instinctivement celui qui s'enfonçait dans le bois ; elle pensait qu'Elsie avait certainement évité la grande route. Sans hésiter, sir Davening y engagea ses deux chevaux qui secouaient au passage la neige entassée sur les branches frôlées par l'équipage.

Penchée à l'avant, Jeanne épiait les fourrés ; elle ne pleurait plus, mais elle était extraordinairement pâle, les dents serrées ; pas un mot n'eût pu sortir de ses lèvres.

Du bout de son doigt, elle indiquait à sir Davening la route à suivre et il lui obéissait aveuglément, avec une sorte de foi superstitieuse.

Ils parvinrent ainsi à la lande ; mais là le gentleman dut ralentir l'allure de ses chevaux : un épais brouillard s'était abattu sur cette bande de terrain inculte et l'on ne distinguait plus rien à dix pas devant soi.

Jeanne, les yeux secs et brûlants des récentes larmes, fixait cet impalpable voile d'humidité.

« Il est impossible qu'une enfant ait parcouru une telle distance par un temps pareil ! » murmura sir Davening.

Au même instant, une forme indécise tacha le brouillard blanchâtre de sa masse estompée.

« Qui est là ? » appela le châtelain d'une voix forte.

La silhouette se précisa. C'était un des hommes que lady Davening avait envoyés à la recherche d'Elsie.

« Vous êtes dans la bonne voie, sir, déclara-t-il, car je viens de relever la trace de pas d'enfant... là, tout près. »

Encouragé par cette découverte, sir Davening pressa ses chevaux, sans grand espoir pourtant.

Soudain, Jeanne, la première, poussa un cri : elle venait d'apercevoir, à quelques pas de la voiture, une petite forme qui fuyait dans le brouillard. Sir Philipp l'avait vue, lui aussi ; il arrêta ses chevaux, d'un coup net. Avant que le phaéton fût complètement arrêté, Jeanne sautait en bas et, dans l'atmosphère ouatée de brume, elle courut vers la petite fugitive.

« Elsie ! Elsie ! » soufflait-elle.

La fillette se retourna, blanche, lamentable, et, quand sa sœur l'eut atteinte, elle tomba dans ses bras, à bout de souffle. Sa robe de velours était toute trempée, ses cheveux défrisés tombaient en longues mèches humides et ses yeux étaient exorbités par une terreur indicible.

Sir Davening, vivement, retira son épaisse pelisse doublée de fourrure ; il enveloppa le petit corps fluët et grelottant que Jeanne conserva dans ses bras, maternellement, pendant le retour au château.

Là, Elsie, muette et sans mouvement, fut enlevée à sa sœur et transportée dans la chambre blanche et bleue, nid luxueux, douillet et capitonné, où tout était préparé dans l'attente de l'enfant gâtée : sa chemise de nuit, garnie de dentelles et de rubans bleus, sa robe de chambre épaisse et soyeuse, de mignonnes pantoufles de satin brodé.

Fanchette, sa femme de chambre, et la gouvernante elle-même, s'emparèrent de l'enfant pour la débarrasser de ses vêtements humides, sous l'œil alarmé de lady Davening, encore toute bouleversée de cette fugue inexplicable.

Les soins de Jeanne étaient inutiles ; elle se retira à l'écart, près de la fenêtre, et regarda le parc immense où les daims se mouvaient légèrement, en quête de nourriture.

Quand on l'eut frictionnée, réchauffée, réconfortée, Elsie s'endormit, veillée par lady Davening ; mais son sommeil ne fut pas de longue durée ; elle poussa un cri :

« Je suis revenue ! prononça-t-elle d'une voix hachée, ils m'ont ramenée... oh ! Jeanne ! Jeanne ! où es-tu ? je te veux ! »

Lady Davening se pencha tendrement sur la fillette, qui avait conquis en si peu de temps toute son affection.

« Jeanne est ici, ma chérie, ne craignez rien, dit-elle doucement.

— Oh ! j'ai peur... vous ne savez pas ! fit Elsie avec des sanglots. Oh ! tante, je vous en prie, allez-vous-en ou je n'oserai jamais parler. Il faut que

je sois seule avec Jeanne ! »

Jeanne, la première, poussa un cri : elle venait d'apercevoir une petite forme qui fuyait dans le brouillard.



La petite mère s'approcha du lit et lady Davening sortit, un peu froissée de cette préférence.

Elsie lia ses deux mains autour du cou de sa sœur :

« Oh ! Jeanne ! Jeanne ! sanglota-t-elle.

— Allons, ma chérie, ne pleure pas si fort ! Je n'y comprends rien... Pourquoi as-tu fait cela ? »

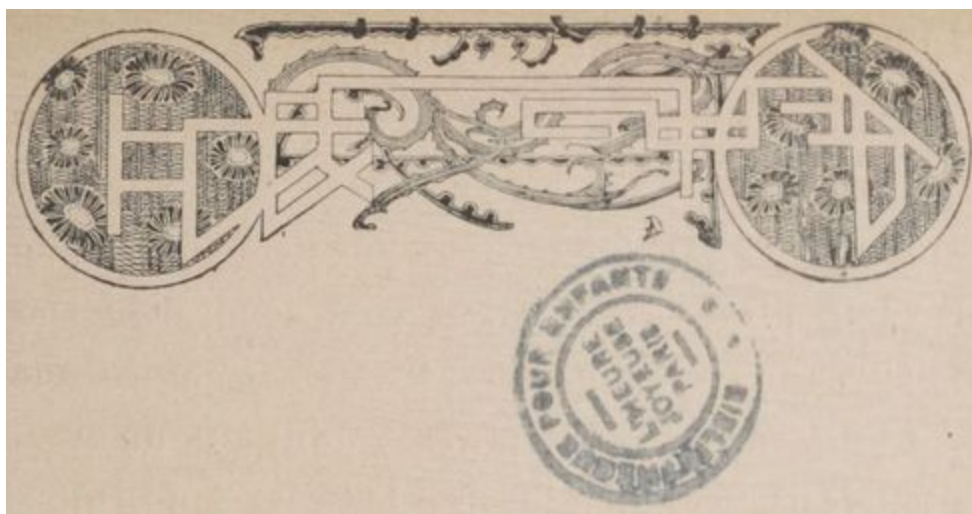
Elsie rejeta en arrière les mèches blondes qui tombaient sur son visage.

« Écoute, Jeanne, dit-elle haletante, je vais te le dire. J'avais toujours peur que papa ne revienne, qu'il découvre notre mensonge et que je sois renvoyée d'ici. Alors, je priais souvent pour qu'il ne revienne que dans longtemps... longtemps... je crois que je voulais peut-être dire jamais ! Le bon Dieu m'a punie en faisant mourir papa. Et maintenant il ne reviendra plus ! Oh ! que je suis punie, mon Dieu ! mon Dieu ! d'avoir été si méchante ! Je veux papa ! Je le veux ! criait-elle de toutes ses forces, reprise par son remords.

— Oh ! tais-toi, darling ! dit Jeanne en la berçant entre ses bras, doucement, comme elle en avait l'habitude pour apaiser les crises nerveuses de l'enfant gâtée. Papa est au ciel, il sait que tu es bien contrariée, il sait que tu ne voulais pas dire cela, il te pardonne. Ne pleure plus, ma chérie, papa s'ennuyait sur terre sans maman, vois-tu... et il est allé la rejoindre au ciel !

— Non, c'est ici que je le veux, maintenant, tout de suite... je veux qu'il me prenne dans ses bras... je veux qu'il dise la vérité ! »





XII

Les tendres paroles de Jeanne, ses gestes caressants, ne parvenaient pas à apaiser l'enfant gâtée ; elle se roulait sur le lit, la tête dans les oreillers, en proie à une nouvelle crise de larmes. Lady Davening, en revenant dans la chambre, la trouva dans cet état.

« Oh ! Jeanne, au lieu de la calmer vous l'avez encore excitée ! reprocha-t-elle, sans que la grande sœur essayât de se disculper. Elsie, ma mignonne, ne vous chagrinez pas ainsi... et dites-moi pourquoi vous vous êtes enfuie de cette maison où l'on vous aime tant ? »

Jeanne s'était reculée ; lady Davening entourait le petit corps d'Elsie.

« Ne me caressez pas ! s'écria-t-elle d'un ton désespéré. Vous seriez en colère contre moi, si vous saviez ! Oh ! pourquoi papa ne peut-il plus revenir près de moi !... il comprendrait... Que je suis ennuyée, mon Dieu ! »

Consternée par ces phrases dont elle ne comprenait pas très bien le sens, lady Davening interrogea Jeanne du regard.

« Elsie ne voulait pas vous quitter et elle avait prié pour que papa ne vienne jamais la reprendre... Cela l'effraye, elle s' imagine que le bon Dieu, pour la punir d'avoir fait une telle prière, a voulu la mort de papa ! dit-elle, d'une voix que l'émotion rendait à peine perceptible.

— Vraiment ! Pauvre chère petite sensitive ! Oh ! je vais dire cela à son oncle... cela le rassurera, nous étions si désolés ! Nous nous demandions

avec anxiété ce qui avait bien pu se passer dans cette pauvre petite tête. Elsie, my darling, pourquoi ne me le disiez-vous pas ? Vous savez que je vous aime comme ma propre fille et que vous pouvez vous confier à moi !

— Voyez-vous, plaida la bonne Jeanne, Elsie ne peut supporter la pensée qu'on puisse être fâché contre elle. Nous la gâtions tellement à la maison ! Jamais on ne la grondait, jamais !

— Mais... qui parle de la gronder ? s'écria lady Davening avec vivacité. Vous pouvez, je crois, me confier ma nièce. Pensez-vous que je ne connaisse pas ses tendres sentiments ? Ai-je jamais rien fait pour vous contrarier, mon Elsie ?

— Non, non, répondit Elsie, en s'attachant plus fortement au cou de sa tante. C'est pour cela que je ne pouvais supporter l'idée que vous ne seriez plus aussi bonne, aussi douce pour moi. Tante Eila, promettez-moi de toujours m'aimer, quoi qu'il arrive !

— Certainement, ma jolie fillette, je vous aimerai toujours davantage, puisque vous êtes mon enfant, désormais. Seulement, ma chérie, faites-moi le plaisir d'essuyer vos larmes et de ne plus pleurer, de ne plus penser même ! Vous êtes exténuée, pauvre mignonne ! Voulez-vous que Jeanne demeure près de vous ?... je le lui permets, à la condition qu'elle ne vous parle pas. Vous avez besoin de repos, ma chérie, vous êtes toute fiévreuse !

— Jeanne restera cette nuit ici ? cria Elsie en se relevant sur son coude, ce qui permit à lady Davening de remarquer avec inquiétude le bouleversement de son joli visage et l'éclat anormal des yeux. Surtout, tante Eila, ne la laissez pas partir pendant que je dormirai !

— Non, mon Elsie, elle demeurera ici tant que vous le désirerez ! »

Lady Davening sortit de la chambre, le front soucieux, assaillie d'une nouvelle angoisse. Elle prépara un mot à l'adresse du docteur habituel de la famille, qu'elle priait de venir au château le lendemain, à la première heure.

Brown vint l'éveiller, ce matin-là, plus tôt qu'à l'habitude. Sa maîtresse remarqua tout de suite son air grave et tourmenté :

« Je n'ai pas voulu déranger madame, puisque miss Elsie ne manquait pas de gardes autour d'elle, mais elle ne va pas du tout. Elle a eu une très mauvaise nuit. Vers une heure, elle s'est éveillée pour demander à boire. Miss Jeanne, alarmée, a appelé Fanchette. L'enfant avait une forte fièvre...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie immédiatement ? » reprocha lady Davening, bouleversée.

Et, à la hâte, elle endossa une robe de chambre.

« Fanchette a passé la nuit auprès d'elle avec Mademoiselle et miss Jeanne. Mademoiselle est venue à cinq heures me prier de vous éveiller... mais je savais que vous aviez prévenu le docteur, je n'ai pas voulu vous déranger.

— Vous avez eu tort, Brown ! reprocha lady Davening. Je suis très contrariée ! Le docteur est-il venu ?

— Pas encore, madame... et miss Elsie semble un peu mieux. Mademoiselle l'a bien soignée, elle dit que miss Elsie a dû prendre un gros rhume. Ce n'est pas étonnant, délicate comme l'est cette petite, après avoir couru dans la neige sans manteau ! »

Lady Davening jeta un châle sur ses épaules et, sans autres préparatifs de toilette, elle courut à la chambre d'Elsie.

Assise près du lit, Mademoiselle, vêtue du cache-poussière gris qui lui servait de robe de chambre, remuait la tisane fumante dans une tasse de porcelaine. Jeanne, debout au pied du lit, ne quittait pas des yeux les yeux de sa chère enfant gâtée, dont l'agitation ne se calmait pas. Elsie répondit au bonjour de lady Davening d'une voix enrouée, indistincte.

« Vous avez mal à la gorge, ma chérie ? dit tante Eila, en lui prenant sa main dont la chaleur l'effraya.

— C'est la poitrine, surtout ! dit Elsie, avec un pénible effort pour parler intelligiblement.

— Je lui ai mis des cataplasmes, un dans le dos, un sur la poitrine, très chauds, elle les endure très bien, vous voyez, prononça Mademoiselle, comme encouragement. Cela permettra d'attendre plus patiemment le docteur...

— Pourvu qu'il ne tarde pas ! » murmura lady Davening, très inquiète par le changement qui s'était produit sur le visage de l'enfant, encore bien portante et gaie la veille, à la même heure.

Le docteur arriva. C'était un homme ouvert, franc et bon ; en le voyant, Jeanne reprit un peu de force et de courage, surtout quand il eut déclaré que les soins de Mademoiselle avaient été excellents ; la grande sœur sortit de la chambre, discrètement, un peu soulagée. Elle allait et venait dans la galerie, impatiente maintenant de voir le docteur quitter le chevet de la malade et de connaître le résultat de sa visite. Elle dura un bon moment ; enfin il reparut, la figure préoccupée ; le cœur de Jeanne se serra et elle demeura immobile dans la demi-obscurité de ce large corridor, tandis que le docteur s'avancait vers sir Davening, impatient, lui aussi, de connaître son diagnostic.

Le docteur.



« Est-ce grave ? » demanda le châtelain, précipitamment.

Le docteur répondit avec lenteur :

« Non... rien de sérieux... L'enfant a été prise à temps, heureusement. Je ne vois pas la nécessité immédiate d'alarmer lady Davening.

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Je veux dire que l'enfant est extraordinairement délicate ! »

Un cri involontaire s'échappa des lèvres de Jeanne.

« Qu'y a-t-il ? dit le docteur en regardant autour de lui.

— C'est la sœur d'Elsie... ou plutôt sa demi-sœur ! expliqua sir Philipp. Que faites-vous là, Jeanne ?

— J'attendais... pour retourner dans la chambre, prononça timidement la pauvre enfant désemparée. Et je voulais demander au docteur si Elsie avait une congestion pulmonaire comme elle en a déjà eu une quand elle était petite.

— Y a-t-il longtemps de cela ? demanda le docteur, grave et doux, les sourcils pensivement rapprochés.

— Il y a trois ans, docteur, dit-elle après un moment de réflexion. Elsie sera bientôt guérie ?

— En voilà une question ! fit le docteur affectant d'être étonné. Je suis venu pour cela ! »

Jeanne était trop clairvoyante pour ne pas remarquer qu'il ne répondait pas à sa question ; la poitrine serrée par une anxiété grandissante, elle erra à travers les couloirs, se remémorant les douloureux événements qui s'étaient déroulés dans son existence, en quelques semaines.

La veille seulement, elle avait appris la mort de son père, son pauvre papa, si bon et si joyeux ! Elle ne pleurait pas. Pourquoi ne pleurait-elle donc pas ? Ah ! elle penserait à lui tout à l'heure, ce soir, quand elle serait rentrée au presbytère près des petits ; mais, pour l'instant, elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à la crainte qui la hantait et pesait lourdement à son cœur d'enfant, ouvert déjà aux souffrances humaines.

Elle s'arrêta près d'une fenêtre pour regarder le parc tout blanc et le ciel d'un gris sombre ; un vent glacé soufflait, qui secouait la neige accumulée sur la nudité des branches. C'était un vrai décor de Noël et l'on aurait un beau Christmas blanc, si le dégel ne survenait pas.

Jeanne soupira en pensant à ce qu'avait été jusqu'ici leur Noël familial ; comme il serait triste cette année, pour eux, pauvres petits orphelins !

Avec son calme douloureux, elle revint lentement, silencieusement, à la chambre d'Elsie. Elle n'était pas entrée qu'elle entendit la petite voix enrouée demander avec impatience :

« Où est Jeanne ? Qu'on ne la laisse pas partir, surtout, je veux qu'elle reste près de moi, toujours ! »

Et ses yeux inquiets se fermèrent, rassurés, dès que Jeanne eut pris sa petite main sèche et brûlante. Elle s'endormit, tranquilisée par la présence de cette sœur à peine plus âgée qu'elle et si maternelle pourtant.

Jeanne connut bientôt de mémoire l'ordonnance du médecin et veilla à ce qu'elle fût suivie avec la plus rigoureuse ponctualité. Elsie, plus capricieuse que jamais, ne voulait d'autre main que la sienne pour lui tendre les potions, aux heures indiquées, ou bien pour redresser les oreillers qui la soutenaient. Personne d'autre ne semblait exister aux yeux de la petite malade, même cette tante Eila qui l'adorait. Pourtant, elle était plus que jamais empressée à satisfaire les moindres désirs de l'enfant gâtée, et il lui était pénible d'être sans cesse écartée de son chevet.

Jeanne sentait bien cela, mais il était impossible de le faire comprendre à la pauvre petite Elsie, que le mal rendait plus exigeante que par le passé.

Enfin, dans l'après-midi, Jeanne respira : un pâle sourire venait d'éclorre sur les lèvres pâlies de la fillette, un sourire qu'elle adressait à tante Eila.

« Ma chérie ! murmura doucement la châtelaine en s'empressant auprès d'Elsie, je croyais que vous ne m'aimiez plus et j'étais infiniment triste. Comment vous sentez-vous ? Cela vous brûle-t-il toujours autant dans la poitrine ? »

La fillette parlait difficilement ; elle se contenta de secouer sa tête blonde, lamentablement défrisée, sans qu'on sût au juste si c'était un « oui » ou un « non » qu'elle répondit. Tante Eila prit dans sa jolie main la petite main fébrile. Elle la baisa tendrement ; puis, pour amuser la malade, elle défit ses bagues étincelantes de diamants et les lui passa aux doigts.

Le visage d'Elsie se détendit à nouveau et ses yeux aux paupières cernées par la fièvre caressèrent les pierres richement taillées et encerclées qui dansaient autour de ses doigts trop minces.

« Elsie, ma chérie, reprit lady Davening, que voulez-vous ? Que faut-il pour vous faire plaisir ? Dites-le-moi. Je ne veux pas que rien vous manque, pauvre petite mignonne, et je veux surtout que vous ayez confiance en moi ! Parlez-moi comme vous le feriez à votre maman, puisque je la remplace désormais auprès de vous. »

Elsie faisait sauter dans ses deux mains ces bijoux qui représentaient une véritable fortune.

« Je ne veux rien, tante Eila, merci ! » répondit-elle dans un souffle pénible et rauque, en laissant retomber sur l'oreiller sa tête lasse.

Mais elle la releva presque aussitôt :

« Si... tante Eila... je voudrais quelque chose...

Je voudrais que Jeanne ne me quitte plus, tant que je ne serai pas guérie. Et puis aussi, c'est bientôt, n'est-ce pas, Christmas ?

— Dans trois jours, ma chérie ; pourquoi ?

— Je ne suis pas égoïste, tante Eila, je ne veux pas que Paméla, Tommy et Jeanne restent là-bas ce jour-là, dans le vilain presbytère où il fait froid ; je veux qu'ils viennent ici, je veux qu'ils aient des gâteaux, des bonbons, des jouets...

— Ne vous tracassez pas, ma chérie, j'ai déjà pensé à vous faire cette surprise-là ! Vous leur offrirez vous-même ici vos cadeaux de Noël ! »



XIII

Le jour de Noël, sir Davening alla lui-même chercher Tommy et Paméla au presbytère, car la santé d'Elsie ne permettait pas à Jeanne de la quitter.

Les deux enfants sautèrent de joie à la pensée de monter dans cette magnifique voiture, qui glissait sur les routes sans un cahot et qui les conduisait vers cette grande sœur dont la présence leur manquait.

Elle vint au-devant d'eux, dès qu'elle entendit la voiture s'arrêter.

Tommy remarqua tout de suite la tristesse du sourire avec lequel elle s'efforçait de les accueillir.

« Est-ce qu'on va voir Elsie ? demanda Paméla, comme elle les entraînait dans l'escalier.

— Non, dit-elle gravement. Elsie est dans sa chambre, elle repose en ce moment, il faut la laisser tranquille. Quand elle s'éveillera, si elle ne se sent pas trop fatiguée, vous irez l'embrasser. Mais surtout, mes petits, il faut être bien sages... »

Au deuxième étage, elle les fit entrer dans une grande pièce à peine meublée. C'était l'ancienne nursery du château ; elle n'était plus occupée depuis que sir Philipp et sa sœur Elisabeth, la mère de Jeanne, avaient délaissé les jeux de l'enfance. Elle avait été nettoyée de fond en comble à l'intention de Paméla et de Tommy, qui y découvrirent, non sans plaisir, un grand cheval de bois à la crinière quelque peu endommagée. Le garçonnet l'enfourcha dès qu'il fut débarrassé de son béret et de son manteau. Paméla, de son côté, venait d'apercevoir, adossée au mur, sur un socle de cuir, une maison de poupée, une vraie maison avec fenêtres, portes, persiennes et meubles à l'intérieur.

Jeanne se recueillit en la contemplation des deux petits jouant avec ces jouets qui avaient servi à son oncle Philipp et à sa propre mère ; et elle s'émut à la pensée que sa mère, enfant, avait joué, ri et pleuré en cette pièce où Tommy et Paméla, les pauvres enfants sans foyer, semblaient déjà chez eux.

Mais quand, une heure plus tard, Elsie les lit appeler auprès d'elle, la gaieté de Tommy et de Paméla disparut pour faire place, sur leur visage étonné, à une sorte de stupeur. Quoi ! c'était là cette belle petite princesse qui leur était apparue, huit jours auparavant, si ravissante de fraîcheur et de parure qu'ils la croyaient échappée de quelque conte de fées ? La maladie avait en peu de temps creusé les joues pâlies dont les pommettes saillaient, agrandi les yeux d'une cernure de souffrance ; et son pauvre petit corps, déjà frêle, était secoué par une toux déchirante.

Ils s'avancèrent vers elle, timidement, presque effrayés. Elsie se souleva péniblement entre deux quintes.

« Vous savez, dit-elle d'une voix faible et essoufflée, Noël a apporté beaucoup de choses dans ma cheminée... pour vous. Tout à l'heure. on me portera dans la nursery... et vous verrez ! »

Ils revinrent dans cette grande pièce, luxueuse dans sa simplicité, quand on la comparait à la pauvreté de l'intérieur du presbytère ; Paméla et Tommy furent agréablement surpris de trouver, sur la table ronde, un grand gâteau sur lequel étaient écrits en lettres de sucre rose : « Joyeux Christmas ! »

Il fallut l'autorité de Jeanne pour empêcher la gourmandise de Tommy de se satisfaire immédiatement.

La porte s'ouvrit. C'était l'infirmière chargée de soigner Elsie qui arrivait, portant dans ses bras la petite malade. Elle la déposa avec précaution sur le large canapé préparé devant le grand feu de bois qui avait été allumé dans la haute cheminée, pour égayer la pièce de son chaud rayonnement.

Fanchette entra ensuite, les bras chargés de boîtes qu'elle déposa sur la table, sous les yeux brillants de curiosité du gros Tommy et de la petite Paméla ; puis les deux femmes se retirèrent, laissant les enfants réunis, comme ils l'avaient tous quatre souhaité, à Beachstone.

« Vous voyez, prononça péniblement Elsie, je n'ai pas oublié que nous avions promis de penser les uns aux autres à chaque Christmas. »

Puis son doigt mince désigna les boîtes.

« Voici les cadeaux que Noël a mis dans ma cheminée pour vous ! »

A la vue de toutes les jolies choses qui sortirent des boîtes, la joie de Tommy et de Paméla ne connut plus de bornes. Seule, Jeanne ne semblait pas y participer.

« Tu n'as pas l'air contente, Jeanne ? remarqua Elsie.

— Oh ! si, je suis très contente, dit la grande sœur, douloureusement, mais qu'importe tout cela !... le principal est que tu sois bientôt guérie. »

Puis elle détourna la tête pour dissimuler les larmes qui emplissaient ses yeux. Elle observait que le mal d'Elsie empirait au lieu de diminuer ; à chaque visite du médecin, elle écoutait, elle guettait, le docteur demeurait anxieux, perplexe ; elle lisait la même anxiété sur les traits de sir Davening, plus que jamais triste et silencieux ; quant à tante Eila, elle avait perdu son habituel sourire depuis qu'Elsie était alitée.

« Profitons que nous sommes seuls, dit la malade faiblement, pour chanter Les trois jolis postillons. Il me semble que cela m'égayera.

— Oui, dit Paméla de sa voix adorable, chantons en nous donnant la main, comme chez tante Grenoble.

— Elle se rappelle ! dit Tommy. En a-t-elle une mémoire ! »

La jolie fillette tendit gracieusement ses deux mains potelées à Tommy et à Jeanne : car elle avait un peu peur de prendre celle d'Elsie, si maigre et si blanche.

« Chantons tout doucement, pour ne pas me faire mal à la tête ! » dit la petite malade, quand le cercle de leurs mains fut fermé.

Ils commencèrent en chœur :

Seigneur, emplissez la coupe
Jusqu'à ce qu'elle déborde...

Les voix enfantines montaient et descendaient, harmonieuses.

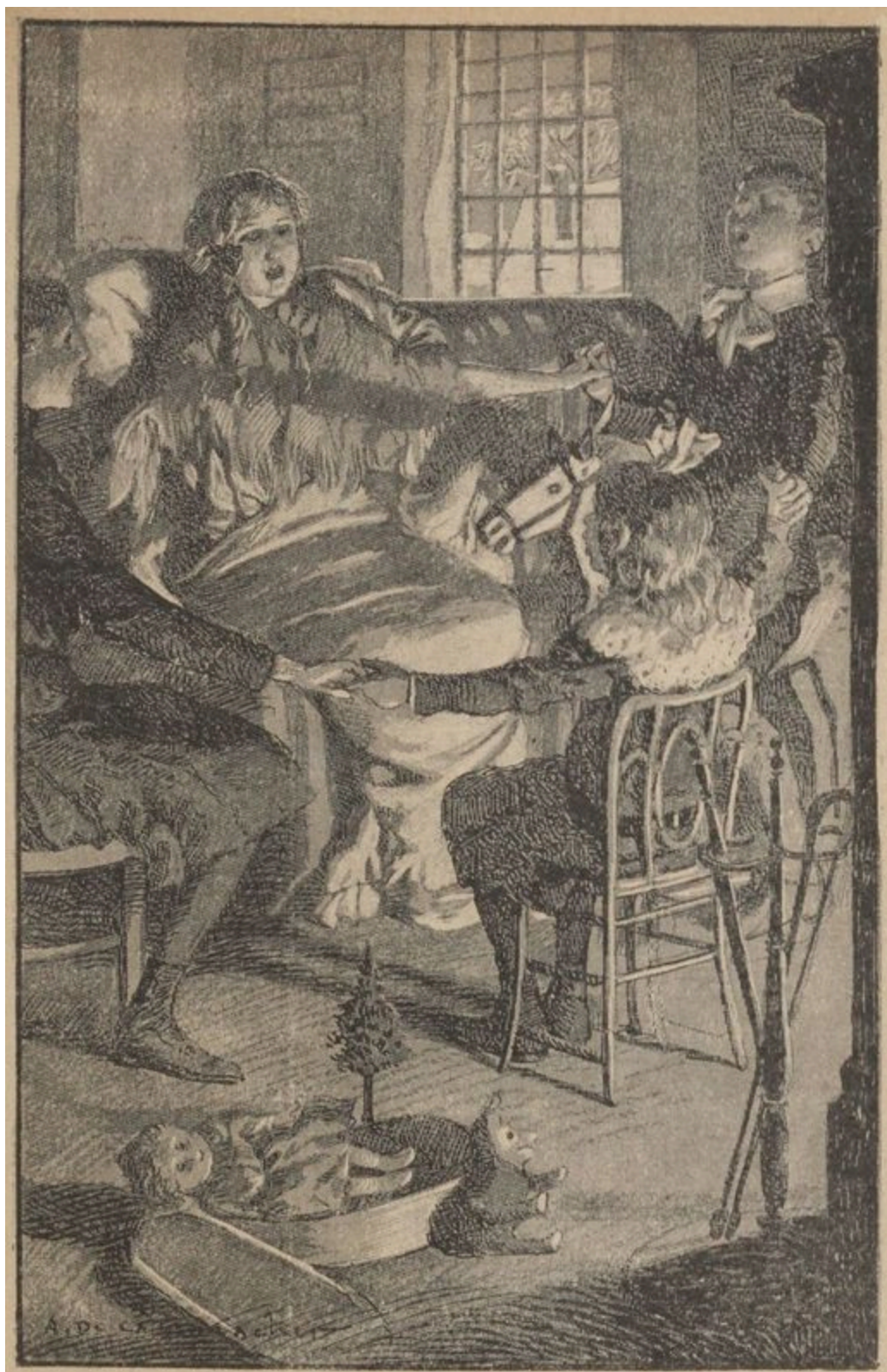
Car ce soir nous serons joyeux,
Demain nous serons heureux !

Sir Philipp et lady Davening entrèrent à ce moment

« Quel est ce cercle magique devant le feu ? demanda la jeune femme, s'efforçant de paraître gaie.

— C'est notre chant ! dit Elsie vivement. Seulement, tante Eila, il ne faut pas nous en demander la raison. C'est un secret à nous quatre. Il ferait rire les grandes personnes. »

Les voix enfantines montaient et descendaient, harmonieuses,



Lady Davening n'insista pas, et, s'agenouillant près de la blonde et fragile enfant :

« Êtes-vous mieux, mignonne ? demanda-t-elle. Et cela vous amuse-t-il d'avoir votre frère et vos sœurs avec vous, ici ?

— Oh ! oui, mais je me sens bien fatiguée, tante, je voudrais bien que la nurse me redescende...

— Voulez-vous que je vous porte, Elsie ? proposa tendrement sir Philipp.

— J'aime mieux nurse, ses bras sont plus doux ! »

Jeanne fut navrée de cette parole d'Elsie, qui blessa le gentilhomme et sa femme, en dépit de leur indulgence pour leur chère malade. Ils se tournèrent vers Paméla et Tommy, frais, gracieux et tous deux disposés à se laisser aimer, sans les gâteries que la santé d'Elsie exigeait.

Bientôt, Paméla fut sur les genoux de lady Davening qui la couvrait de baisers, et Tommy, assis près de l'oncle Philipp, conversait avec lui gravement. Conquis par la franchise, l'intelligence précoce du garçonnet, sir Davening lui glissa une pièce d'or dans la main.

« Que vas-tu en faire ? ajouta-t-il curieusement.

— Ce sera pour acheter des étrennes à Jeanne, répondit tout bas le brave petit homme ; seulement, il ne faudra pas lui en parler pour qu'elle ait la surprise ! »

Lady Davening, cependant, s'arracha aux caresses de Paméla et descendit auprès de sa malade. Elsie était réinstallée dans son lit.

« Chérie, lui dit tante Eila très doucement, comme la nurse s'éloignait, tâchez d'être plus affectueuse pour votre oncle...

— Je vous aime, vous, répondit Elsie en jetant ses bras autour du cou de tante Eila. Je vous aime mieux que personne au monde, excepté Jeanne. Mais j'aime Jeanne plus encore ; elle ne cessera jamais de m'aimer, elle, malgré ce que j'ai fait !

— Ce que vous avez fait, mon petit ange de pureté ! » s'écria lady Davening, la croyant en proie au délire.

Le remords s'emparait à nouveau de la fillette, et quand Jeanne entra dans sa chambre, pour rester auprès d'elle pendant que la nurse dînait, elle la trouva en train de sangloter sur son oreiller.

« Oh ! Jeanne, que je suis malheureuse ! balbutia-t-elle.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? Te sens-tu plus mal ? interrogea Jeanne, tremblante d'inquiétude.

— Non... non... seulement mes nuits sont atroces... j'ai des cauchemars qui m'empêchent de dormir ! Je voudrais penser à papa et je ne peux pas... parce qu'il est au ciel et que ceux qui mentent n'iront jamais !

— Chérie, c'est parce que tu es malade ! s'écria Jeanne. Tu sais bien que papa n'a jamais été fâché contre toi !

— Oui, il disait toujours que j'étais plus franche que toi et c'est pour cela qu'il m'aimait mieux...

— En effet. reconnut Jeanne, je n'ai jamais pu dire tout ce que je pensais, comme toi. »

Et elle se rappela l'admiration de son père pour Elsie dont les sentiments étaient le reflet des siens.

« J'avais l'intention de tout dire, le jour où je me suis enfuie, continua Elsie, mais j'étais trop malade... Ce soir, je désirerais souhaiter un heureux Christmas à papa et à maman, mais je n'ose pas penser à eux, pendant que je trompe tout le monde...

— C'est de ma faute, je suis l'aînée, dit Jeanne d'une voix sourde.

— Oh ! toi, cela ne fait rien ! fit l'égoïste petite malade. C'est à moi seule qu'ils penseront, tante Eila m'aime tant !

— Serais-tu heureuse de leur dire la vérité ?

— Oui... oui... je veux qu'ils sachent avant que vienne la nuit, je veux qu'ils me pardonnent ce soir...

— Eh bien, je leur dirai, répondit Jeanne avec fermeté, envahie par une douloureuse crainte. Je vais aller trouver sir Philipp, je prendrai toute la responsabilité de ce mensonge... et ils ne t'en voudront pas, rassure-toi !

— Non ! non ! fit Elsie, jalouse ; c'est moi qui dois le dire, cela fera mieux... ils ne pourront pas m'appeler égoïste ni dire que je les trompe...

— Que faut-il faire, alors ? demanda Jeanne, désolée de ce revirement. Oh ! mon Elsie, tu vas être plus mal si tu t'agites ainsi... le docteur l'a dit...

— Cela m'est égal ! Dis-leur de venir... de venir tout de suite, tous les deux...

— C'est bien, j'y vais. »

Jeanne se leva, sans empressement ; mais l'entrée du docteur la cloua sur place.

« Allons ! allons ! fit gaiement le praticien. Quoi ! des larmes ? Il ne faut pas de cela, miss Elsie ! C'est parce que j'arrive en retard, n'est-ce pas, que vous pleurez ? »

Les yeux de Jeanne étaient vrillés aux yeux du docteur ; elle y cherchait sa pensée ; elle vit les épais sourcils du brave médecin se rejoindre, sa bouche se pincer.

« Je suis mieux ! dit Elsie, sans qu'il parût partager son avis. Excusez-moi, docteur, reprit la fillette, il faut que je parle à Jeanne avant qu'elle s'en aille. »

Sa sœur revint au lit et pencha son oreille vers les lèvres sèches d'Elsie, qui se recoucha épuisée :

« J'ai réfléchi, murmura-t-elle, toute enrouée. Tu peux le dire toi-même. Oui, dis-leur tout, pendant que le docteur est ici ; mais dis-leur ensuite de venir et de me pardonner avant que je m'endorme. Tu leur expliqueras que je voulais leur avouer moi-même la vérité, si le docteur n'était pas arrivé. N'oublie pas non plus d'ajouter que papa et maman n'étaient jamais fâchés contre moi et qu'ils ne doivent pas l'être non plus. Dépêche-toi, Jeanne, maintenant ! Vas-y de suite, pour qu'ils me pardonnent ce soir ! »





XIV

Jeanne entra dans le grand salon où lady et sir Davening attendaient, anxieusement, que le docteur vînt leur rendre compte du résultat de sa consultation.

« Il faut que je vous parle ! » dit Jeanne d'un accent singulièrement altéré qui surprit les deux époux.

Sir Philipp, instinctivement, rejeta le journal qu'il essayait de lire ; il sentait que cette brusque irruption de Jeanne avait une cause extraordinaire. Il se rapprocha de sa femme et vit les yeux de la courageuse fillette qui le fixaient étrangement.

« C'est à moi qu'il faut en vouloir, commença-t-elle, très bas, la respiration haletante. A moi seule ! Ne vous fâchez pas contre Elsie ; elle n'y est pour rien, elle voulait vous le dire d'elle-même... Seulement, le docteur est arrivé, comme j'allais vous chercher. Elle veut absolument avoir votre pardon avant de s'endormir !

— Que veut-elle dire ? interrompit lady Davening en regardant son mari.

— Laissez-la continuer, ma bonne amie... »

Jeanne, qui ne quittait pas son oncle des yeux, éleva les mains vers lui comme pour l'implorer :

« Je n'ai rien fait pour vous détromper, mais vous avez commis l'erreur vous-mêmes. Certainement, vous m'en voudrez, vous ne me pardonnerez pas ce mensonge, fit-elle plaintivement. Oh ! sûrement, cela me tuera si

vous êtes très en colère, mais j'ai cru faire pour le mieux. C'était naturel, d'ailleurs que vous vous soyez mépris. Elsie est plus grande que moi, quoique de deux ans plus jeune, et puis elle est jolie ! Enfin, elle portait le vêtement de fourrure, à cause du froid. Vous n'avez vu qu'elle à notre entrée dans le salon ; et moi, j'étais intimidée, je n'osais rien dire. J'étais heureuse, en outre, de voir qu'Elsie vous plaisait. Mais jamais je n'aurais pensé à cela ! Jamais nous n'y avons pensé, ni l'une ni l'autre, je vous le jure ! Et cela faisait tant de plaisir à Elsie de devenir votre enfant gâtée !

— Ah ! est-ce possible ! » s'exclama lady Davening.

Plus prompte que son grave époux, elle avait tout saisi dès les premiers mots ; mais elle se refusait à admettre que ce fût vrai.

« Vous voyez que c'est de ma faute, rien que de ma faute à moi ! poursuivit Jeanne refoulant ses sanglots et levant vers sir Philipp ses grands yeux suppliants et doux, couleur de noisette. Quand je me suis aperçue de votre méprise, j'aurais dû avouer tout de suite, vous dire que c'était moi votre nièce ; mais vous la regardiez avec un tel ravissement ! il m'était pénible de vous désillusionner.

— Que dois-je déduire de tout cela ? prononça durement sir Philipp.

— Punissez-moi comme vous le voudrez, dit Jeanne désespérée, mais, je vous en prie, montez auprès d'Elsie et dites-lui que vous lui pardonnez. Elle est si malade ! Elle voulait le dire le jour où elle a appris la mort de papa, mais elle avait peur de vous, et surtout elle ne pouvait supporter l'idée que tante Eila ne l'aimerait plus, après. Punissez-moi... envoyez-moi en prison, si je l'ai mérité. Je n'implore pas votre indulgence pour moi... Jetais que c'est très mal de commettre un pareil mensonge, mais c'est moi, rien que moi, qui suis fautive ! je vous en prie, pardonnez-lui à elle et aimez-la tout de même, quoiqu'elle ne soit pas votre nièce !

— Elsie n'est pas notre nièce ? s'écria lady Davening, qui se refusait à croire les paroles de Jeanne malgré leur accent de sincérité. Allons, c'en est trop, Jeanne, tâchez d'être moins incohérente ! »

Les mains jointes sur sa poitrine pour réprimer les battements de son cœur, la malheureuse fillette s'efforçait de parler lentement et distinctement, mais les sanglots couvraient sa voix :

« C'est moi qui suis votre nièce Elisabeth. Ce n'est pas Elsie !

— Allez vous maintenant accuser cette innocente enfant de jouer la comédie pour nous tromper, d'avoir pris un faux nom ?

— Elle n'a pas pris de faux nom, tante Eila. Rappelez-vous. Elle est entrée la première, elle était la plus grande, la plus jolie. Vous l'avez prise sur vos genoux... vous lui avez demandé comment elle s'appelait, elle a répondu Elsie. Vous avez pensé que c'était le diminutif d'Elisabeth, alors que c'est son prénom. Les miens sont Elisabeth-Jeanne... »

Sir Davening pressa son front, silencieusement.

« Evidemment, poursuivit la fillette, j'aurais dû vous dire tout de suite que vous vous mépreniez. J'étais impressionnée, dans ce grand salon, les mots ne sortaient pas de ma gorge ; je résolus d'avouer la vérité à tante Eila, quand nous serions dans la chambre. Le soir, vous êtes venue pour regarder Elsie dormir. J'étais éveillée, moi ; vous ne vous en êtes pas aperçue. Brown était avec vous et j'ai entendu tout ce que vous lui disiez. Vous lui disiez que vous étiez heureuse que ce soit Elsie votre nièce et non pas moi, parce qu'elle était jolie, tandis que moi je ressemblais à mon pauvre papa. Je n'ai plus eu le courage, après cela, de vous faire connaître la vérité. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de tout abandonner à Elsie, car je n'étais pas assez belle, assez brillante, pour vous ! Ma conscience se révoltait un peu, je pensais bien que j'avais tort, mais il me semblait plus facile de continuer comme cela, désormais, que de vous expliquer. Je n'ai joué aucune comédie, je vous assure ! »

Sir Philipp, dès le début de cette étrange confession, s'était laissé tomber sur un grand fauteuil de chêne sculpté ; il demeurait immobile, maintenant, le visage masqué par sa main étendue.

— Que faut-il faire ? murmura-t-il.

— Lui pardonner, oncle Philipp, c'est tout ce que je vous demande ! s'écria Jeanne avec ferveur. Elle est si petite, si délicate ! Et c'est elle qui a voulu vous mettre au courant, sans cela vous n'auriez peut-être jamais connu votre méprise. Pardonnez-lui, vous qui avez toujours été parfaitement bon pour elle ! Pardonnez-lui puisque c'est Noël.

— Ah ! comment saurons-nous la vérité, maintenant ! s'écria lady Davening. Alors Jeanne est votre nièce et nous devons la prendre à la place de notre jolie Elsie ?

— Non, non ! vous l'aimez mieux que moi, gardez-la, je lui abandonne tout. Je demande seulement que vous lui pardonniez. Il vaut mieux que ce soit comme cela ; moi, je ne pourrais pas quitter Tommy et Paméla. M^{rs} Dumm est très bonne, mais elle ne comprend pas que les enfants nés aux Indes sont plus délicats que les autres. Je ne voudrais pas laisser mon gros

Tommy jouer dans la neige avec les garçons rudes et grossiers du presbytère. Je dois prendre soin de la petite Paméla aussi, elle souffre du froid, car il n'y a pas de cheminée dans notre chambre ; mais Elsie... oh !, tante Eila, oncle Philipp, vous n'enverrez pas Elsie chez le recteur, elle est trop délicate et trop gâtée !

— Et vous... vous retournerez chez Mrs Dumm, vous nous abandonnerez ? interrogea sir Philipp d'une voix étouffée en regardant attentivement Jeanne à l'ombre de sa main.

— Oh ! moi, qu'est-ce que cela fait ! répondit la modeste fillette se servant de la phrase d'Elsie. Bien entendu, je dois m'en aller, vous laisser. Je sais que vous ne m'aimez pas, que vous ne me pardonneriez jamais. Comprenez-le, c'est pour Elsie que je vous supplie !

— Il n'est question ni de mon amour ni de mon pardon, dit sir Philipp froidement ; mais les choses qui ont tenté Elsie pour nous tromper, les jouets, les belles robes, le luxe enfin, ne regrettez-vous pas tout cela ?

— Je suis trop grande pour avoir des jouets. Et puis, Elsie et moi, nous n'avons pas les mêmes goûts. Je me soucie peu de toutes ces choses, je ne suis plus une enfant, oncle sir Philipp.

— Alors, vous ne regrettez rien ? demanda encore sir Philipp sans se départir de sa froideur de magistrat. Vous n'éprouvez aucun chagrin de quitter la maison et la famille de votre mère ? Il vous suffit de savoir Elsie heureuse et d'avoir les petits avec vous ? »

A ces mots, les larmes coulèrent sur les joues pâles de Jeanne ; elle tendit les mains vers sir Davening.

« Oh ! prononça-t-elle tristement, comment ne serais-je pas désolée, quand vous avez été si bon pour nous tous, si bon alors que je vous trompais ? Et que m'importent les jouets, les robes, le luxe, à côté de ce que j'abandonne en renonçant à être votre nièce ! »

Sir Philipp la fixa profondément, de nouveau ; et il s'expliqua enfin le trouble de l'enfant en contemplation devant la miniature de sa sœur Elisabeth, alors qu'Elsie demeurait indifférente. La froideur d'Elsie l'avait alors dérouté ; maintenant, la ressemblance lui apparaissait nettement : les yeux de Jeanne n'étaient pas gris comme ceux de sa mère, mais ils avaient la même expression pensive et mélancolique ; en outre, quoique l'enfant eût hérité de la chevelure de son père au lieu des boucles légères de sa mère, c'était le même visage ovale, la même bouche aux lèvres empreintes de bonté.

« Elsie attend ! reprit Jeanne après un silence désespéré.

— Il n'est pas facile de lui pardonner ! dit sir Philipp.

— J'y vais, moi ! s'écria lady Davening. Elle me parlera elle-même. Restez là, Jeanne, je n'ai pas besoin de vous. Qu'elle soit ou non la nièce de sir Philipp, je n'abandonnerai pas ma fille adoptive ! »

Elle sortit du salon et l'on entendit son pas hâtif gravir l'escalier.

Jeanne était toujours devant le grand fauteuil sculpté où sir Philipp demeurait immobile, le visage assombri, les yeux perdus dans une profonde rêverie. Elle n'osait plus bouger et l'aveu la laissait faible, prête à s'évanouir, car la pauvre mignonne venait de passer par de rudes épreuves pour son cœur juvénile.

Enfin sir Davening parla, d'une voix lointaine.

« Jeanne, me demandez-vous pardon ? » dit-il.

Elle tomba à genoux devant cet homme qui lui inspirait une respectueuse admiration :

« Oh ! oncle Philipp, si vous vouliez ! Depuis longtemps, je désirais vous dire la vérité. Surtout lorsque vous me regardiez, parfois. J'étais si ennuyée de vous tromper et je suis désolée. Oh ! si vous vouliez me pardonner, je serais heureuse... heureuse !

— Je vous pardonne ! dit sir Philipp en posant affectueusement ses deux mains sur les épaules de l'enfant ; même si votre tante garde Elsie comme sa fille adoptive et que vous retourniez chez le recteur, vous ne serez pas moins pour moi la petite Elisabeth, l'enfant de ma sœur... et moi votre oncle !

— Oh ! que je suis heureuse ! Merci, oncle Philipp, merci ! fit Jeanne, toute tremblante d'émotion.

— Pourquoi êtes-vous heureuse ? » demanda le gentilhomme.

Jeanne secoua sa timidité habituelle ; dans un élan, elle posa sa joue pâle sur la main de son oncle, et avec simplicité :

« Je suis contente parce que je vous aime beaucoup, oncle Philipp ! »

Il y avait une telle innocence, une telle sincérité, dans la voix et les yeux de l'enfant, que le dernier doute du gentilhomme s'évanouit. Il attira Jeanne près de lui et posa un tendre baiser sur le front de cette enfant modeste, effacée, dont le cœur était un trésor de bonté et de dévouement.

Oncle Philipp attira Jeanne près de lui.



Lady Davening surgit, très pâle, et demeura quelques instants près de son mari sans prononcer un mot. Son joli visage aux traits délicats était gonflé par les larmes qu'elle venait de verser, ses yeux étaient humides encore et sa poitrine soulevée par des sanglots.

Elle posa lentement sa main sur le bras de son mari.

« Oh ! Philipp, balbutia-t-elle, venez et pardonnez-lui, à cette chère petite : vous regretteriez plus tard de ne pas l'avoir fait. Jeanne a raison, il ne faut pas en vouloir à Elsie, personne ne peut plus être fâché contre elle. J'ai parlé au docteur, je l'ai interrogé... et il m'a dit qu'Elsie ne vivrait pas pour voir un autre Christmas ! »





XV

Elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin...

Il devait en être ainsi de la petite Elsie. Au printemps, quand les vergers furent tout blancs de fleurs, les bois tapissés de jacinthes et de violettes, l'ange de la mort étendit ses ailes sombres sur la maison où les quatre enfants étaient rassemblés pour la dernière fois.

La malade était étendue, tranquille et inconsciente, sur le lit, blanc comme son visage diaphane. Quand elle sortait de cette douce torpeur, une toux rauque secouait son corps frêle. Et cette toux torturait lady Davening et Jeanne, assises à son chevet.

Depuis le soir où le docteur avait prononcé le solennel et terrible avertissement : « Elsie ne verra pas un autre Christmas ! » aucun désir de l'enfant n'avait été contrarié, on lui obéissait avec un infatigable dévouement ; elle ne connaissait plus que sourires, caresses et pardons affectueux. Et cette pensée consolante emplissait l'âme de Jeanne :

« Du moins, elle n'aura souffert d'aucun reproche, elle ne saura jamais la colère de sir Philipp et le mécontentement de tante Eila ! »

Il lui semblait impossible, pourtant, que sa chère Elsie disparût. Malgré son étrange faiblesse, elle était toujours si vive, si attachante ! Sir et lady Davening auraient voulu l'emmener dans un pays plus chaud ; mais les

docteurs avaient déclaré que le voyage fatiguerait l'enfant et pourrait hâter ce qui était peut-être éloigné encore.

Ils attendaient donc, tristement.

Un matin d'avril tout joyeux et ensoleillé, Tommy et Paméla, qui habitaient maintenant au château, rentrèrent de leur promenade avec Mademoiselle ; ils étaient roses et frais dans leurs chauds manteaux, avec leurs jambes guêtrées ; ils posèrent sur le lit de la malade les violettes qu'ils avaient cueillies pour elle dans le parc : Elsie aimait à tenir dans ses mains fébriles et pâles ces fleurs embaumées de fraîcheur printanière. Les deux petits l'embrassèrent, comme ils le faisaient chaque matin, de leur timide baiser, car leur sœur les impressionnait, maintenant.

Jeanne les poussa vivement vers la porte. Elsie semblait extrêmement lasse. Renversée sur l'oreiller, sa petite figure apparaissait toute blanche dans la masse des cheveux épars, et des cercles profonds entouraient ses yeux clos ; la gaieté du soleil d'avril, qui pénétrait à profusion dans la chambre, contrastait avec la pâleur de cette frêle créature à son déclin ; les bras amaigris tenaient, fidèlement pressée contre son cœur, la vieille Charlottina au chignon noir et aux joues vermeilles qu'elle préférait aux plus belles poupées.

La nurse entra en bâillant, car elle avait à peine dormi pendant la nuit ; elle jeta une bûche dans la cheminée et ses yeux se posèrent, avec un regard étrange, sur la petite dormeuse ; puis elle sortit, sans bruit mais hâtivement. Elle revint aussitôt avec lady Davening ; la jeune femme s'agenouilla près du lit en pleurant et elle murmura d'une voix entrecoupée de sanglots ;

« Elsie, ma chérie, ne nous quittez pas ainsi dans votre sommeil... Éveillez-vous pour nous dire adieu ! »

Jeanne comprit ce qu'il allait arriver ; elle étouffa un cri d'angoisse et se précipita vers sa sœur.

« Elsie ! Elsie ! supplia-t-elle, éveille-toi ! »

La petite malade ouvrit tout grands ses beaux yeux bleus, un imperceptible sourire plissa ses lèvres pâles :

« Mais... je vais beaucoup mieux ! » dit-elle.

Dans le parc, Tommy jouait avec sir Philipp. A cheval sur les épaules du châtelain, il passa sous la fenêtre de la chambre, sans savoir que sa sœur s'y mourait ; on entendit claquer son fouet de postillon et sa voix claire entonna le refrain qu'il aimait à chanter :

Seigneur, emplissez la coupe
Jusqu'à ce qu'elle déborde...

Ni Jeanne ni tante Eila n'eurent un geste pour faire taire le garçonnet :
une ombre de joie passait dans les yeux bleus d'Elsie.

Car ce soir nous serons joyeux,
Demain, nous serons sérieux...

continua le petit bonhomme, en même temps que les pas s'éloignaient sur le
gravier.

Avec la chanson, la joie s'éteignit dans les prunelles d'azur qu'un voile
recouvrait déjà.

Jeanne se pencha plus près de sa sœur.

« Bonne nuit, ma chérie ! » dit Elsie dans un souffle.

Et elle s'endormit, pour toujours.

Jeanne est maintenant une petite femme aux yeux pensifs ; sa vie est ce
qu'elle promettait d'être : toute de modestie, de douceur et d'abnégation.
C'est Paméla qui a remplacé Elsie dans le cœur de lady Davening ; elle est
mariée, c'est une grande dame ; sa merveilleuse beauté fait l'admiration de
la haute société londonienne ; mais les noirceurs de la capitale ont laissé son
âme immaculée : il y a des natures que la boue ne peut salir.

Le gros Tommy est devenu ingénieur ; c'est un géant aux épaules carrées,
aux yeux noirs et au cœur d'or, avec des manières d'autrefois. Miss
Grenoble, qui l'a choisi pour son héritier, admire sans réserve toutes ses
inventions. Elle a foi en l'avenir de son neveu, qui est son préféré. Elle a
cependant une autre préoccupation : elle voudrait se débarrasser de Martha,
sans pouvoir y parvenir. Quant à la vieille Duff, elle est presque centenaire ;
mais tout ce qui touche Tom Grenoble « deuxième » l'intéresse toujours et
elle en prend note dans sa tête, avec des naïvetés d'enfant.

Elsie, l'enfant chérie de tous, repose dans sa petite tombe, pareille à ces fleurs qui s'ouvrent à l'aurore et que fanent les rayons trop ardents du soleil de midi. Peut-être fut-il préférable que ses yeux se soient fermés sous le ciel sans nuage de l'innocence ; ils se fussent sans doute trop ouverts sur « les pompes et les vanités d'un monde méchant ».

Jeanne est toujours une rêveuse et une travailleuse ; ses mains s'occupent sans cesse, comme autrefois, quand elle raccommodait les vêtements usés de son frère et de ses sœurs et cousait les collerettes fraîchement repassées le samedi soir pour le dimanche. Son âme n'a besoin d'aucune affection nouvelle ; elle s'attache seulement au cercle familial de sa jeunesse. Sir Philipp a compris toutes les ressources de ce cœur exquis : Jeanne est le charme doux et indispensable de sa maison.

Elsie, la capricieuse enfant aux boucles blondes, n'est plus qu'un souvenir du passé dans la mémoire de sir et lady Davening, de Paméla et de Tommy. Mais rien ne s'atténue dans la mémoire de Jeanne ; elle est fidèle au petit ange radieux qui s'éteignit en la fleur de son printemps et dont la douce voix murmure chaque soir à son oreille, dans un souffle imperceptible :

« Bonne nuit, ma chérie ! »



1 Robe pour le thé.

*Mrs de La Pasture. Jeanne la petite mère
("The Toy tragedy"). Traduit de l'anglais par Bl.
de Mery...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6567042k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr